



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









c.c / 175 /

1101





# FABLES CHOISIES, MISES EN VERS

PAR MR. DE LA FONTAINE,

*Et par lui revûes, corrigées & augmentées  
de nouveau.*



A LYON,

Chez FRANÇOIS SARRAZIN,  
Rue Ferrandiere.

---

M. DC. XCVI.

*avec Approbation & Permission.*







A

MONSEIGNEUR

L'E

DAUPHIN.

*MONSEIGNEUR,*

*S'IL y a quelque chose d'ingenieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Esope a débité sa Morale. Il seroit veritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornemens de la Poësie, puisque le plus sage des Anciens a jugé qu'ils n'étoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en presenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premieres années. Vous êtes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes, mais en même-tems vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions serieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puerile, je le con-*

## E P I S T R E.

fesse , mais ces puerilitez servent d'envelope à des veritez importantes. Je ne doute point , **MONSEIGNEUR** , que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles , & tout ensemble si agreables : car , que peut-on Jouhaïter d'avantage que ces deux point ? Ce sont ceux qui ont introduit les Sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un Art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son Ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu , & lui apprend à se connoître , sans qu'elle s'apperçoive de cette étude , & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un Prince sçache. Nous esperons beaucoup de cette conduite , mais à dire la verité , il y a des choses dont nous esperons infiniment davantage : Ce sont , **MONSEIGNEUR** , les qualitez que nôtre invincible Monarque vous a données avec la Naissance : c'est l'Exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins , quand vous le considererez qu'il regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe , &

## E P I S T R E.

lorsqu'elle remue pour le détourner de son entreprise, il penetre dès sa premiere démarche jusques dans le cœur d'une Province où l'on trouve à chaque pas des Barrières insurmontables, & qu'il en subjugué une autre en huit jours pendant la saison, la plus ennemie de la guerre, lors que le repos & les plaisirs regnent dans les Cours des autres Princes, quand non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des Elemens, & quand au retour de cette Expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses Peuples comme un Auguste : avoiez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi-bien que lui, malgré l'impuissance de vos années, vous attendez avec impatience le tems où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine Maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, & de grandeur d'ame que vous faites paroître à tous les momens. Certainement c'est une joye bien sensible à nôtre Monarque, mais c'est un spectacle bien agréable pour l'Univers, que de voir ainsi croître une jeune plante,

## E P I S T R E.

*qui couvrira un jour de son ombre tant de  
Peuples & de Nations. Je devois m'étendre  
sur ce sujet, mais le dessein que j'ai de vous  
divertir est plus proportionné à mes forces,  
que celui de vous louer, je me hâte de ve-  
nir aux Fables, & n'ajouterais aux veritez  
que je vous ai dites que celle-ci : C'est,  
**MONSIEUR**, que je suis avec  
un zele respectueux.*

Votre très-humble, très-obeïssant,  
& très-fidelle serviteur, **DE LA  
FONTAINE.**



## P R E F A C E.

**L'**Indulgence que l'on a eüe pour quelques-unes de mes Fables , me donne lieu d'esperer la même grace pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des Maîtres de nôtre Eloquence n'ait desaprouvé le dessein de les mettre en Vers : il a crû que leur principal ornement est de n'en avoir aucune , que d'ailleurs la contrainte de la Poësie jointe à la severité de nôtre langue m'embarasseroient en beaucoup d'endroits , & banniroient de la plupart de ces recits la breveté qu'on peut fort bien appeller l'ame du Conte ; puisqu'il faut necessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sçauroit partir que d'un homme d'excellent goût : je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu , & qu'il crût que les graces Lacedemoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises , que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout , je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple , je ne veux pas dire des

## P R E F A C E.

Anciens , qui ne tire point à conséquence pour moi , mais sur celui des Modernes. C'est de tout tems , & chez tous les peuples qui font profession de Poësie , que le Parnasse a jugé ceci de son Appanage. A peine les Fables qu'on attribué à Esope virent le jour , que Socrate trouva à propos de leur bailler les livrées des Muses. Ce que Platon en raporte est si agreable , que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette Preface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice , l'on remit l'exécution de l'Arrêt à cause de certaines Fêtes. Cebes l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les Dieux l'avoient averti plusieurs fois pendant son sommeil , qu'il devoit s'appliquer à la Musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car comme la Musique ne rend pas l'homme meilleur , à quoi bon s'y attacher ? il falloit qu'il y eût du mystere là dessous ; d'autant plus, que les Dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encor venuë une de ces Fêtes Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvoit exiger de lui , il s'étoit avisé que la Musique & la Poësie ont tant de  
rapport



## P R E F A C E.

rapport , que possible , étoit. ce de la dernière qu'il s'agissoit : Il n'y a point de bonne Poësie sans Harmonie ; mais il n'y en a point non plus sans fiction , & Socrate ne sçavoit que dire de la verité. Enfin il avoit trouvé un temperament. C'étoit de choisir des Fables qui continssent quelque chose de veritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en Vers les derniers momens de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs , la Poësie & nos Fables. Phedre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment , & par l'excellence de son Ouvrage nous pouvons juger de celui du Prince des Philo'sophes. Après Phedre , Avienus a traité le même sujet. Enfin les Modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non-seulement chez les Etrangers ; mais chez nous Il est vrai que lors que nos gens y ont travaillé , la langue étoit si différente de ce qu'elle est , qu'on ne les doit considérer que comme Etrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise , au contraire je me suis flatté de l'esperance que si je ne courois dans cette carrière avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

## P R E F A C E .

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de Fables à mettre en Vers, que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire, celles qui m'ont semblé telles : Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas difficile de donner un autre tour à celles-là mêmes que j'ai choisies, & si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma temerité ait été heureuse, & que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir ; soit que j'aye seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein quant à l'exécution, le Public en sera Juge. On ne trouvera pas ici l'élégance, l'extrême breveté qui rendent Phedre recommandable, ce sont qualitez au dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai crû qu'il falloit en récompense égayer l'Ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la Langue Latine  
n'en

## P R E F A C E.

n'en demandoit pas davantage ; & si l'on y veut prendre garde , on reconnoîtra dans cet Auteur le vrai Caractere & le vrai genie de Terence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eûes , je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse , que Quintilien dit qu'on ne sçauroit trop égayer les narrations ; il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison, c'est assés que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces Fables étant scûes de tout le monde , je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui. On veut de la nouveauté & de la gayeté. Je n'appelle pas gayeté ce qui excite le rire , mais un certain charme , un air agreable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets , même les plus serieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donné à cet Ouvrage qu'on en doit mesurer le prix , que par son utilité & par sa matiere. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit , qui ne

## P R E F A C E.

se rencontre dans l'Apologue ? C'est quelque chose de si divin , que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choisissant pour leur servir de Pere , celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sçai comme ils n'ont point fait descendre du Ciel ces mêmes Fables , & comme ils ne leur ont point assigné un Dieu qui en eût la direction , ainsi qu'à la Poësie & à l'Eloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement , puisque s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du Paganisme , nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par paraboles ; & la Parabole est-elle autre chose que l'Apologue ; c'est-à-dire , un exemple fabuleux , & qui s'insinue avec d'autant plus de facilité & d'effet , qu'il est plus commun & plus familier. Qui ne nous proposeroit à imiter que les Maîtres de la Sagesse nous fourniroit un sujet d'excuse, il n'y en a point quand des Abeilles & des Fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banni Homere de sa République , y a donné

## P R E F A C E.

né à Esope une place très-honorable. Il souhaite que les enfans succent ces Fables avec le lait; il commande aux Nourrices de les leur apprendre, car on ne sçauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la Sagesse & à la vertu : Plûtôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifferentes au bien ou au mal. Or quelle methode y peut contribuër plus utilement que ces Fables ? Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes s'engagea dans leur pais sans considerer comment il en sortiroit : que cela le fit perir lui & son amée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant, que le Renard & le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif, que le Renard en sortit s'étant servi des épaules & des cornes de son camarade comme d'une échelle : au contraire le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, & par conséquent il faut considerer en toute chose la fin. Je demande lequel des deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant, ne s'arrêtera-t-il pas au dernier comme plus conforme & moins disproportionné que l'au-

## P R E F A C E.

tre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alleguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines , sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont qu'apparence , car dans le fond elles portent un sens très-solide. Et comme par la définition du Point , de la Ligne , de la Surface , & par d'autres principes très-familiers nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le Ciel & la Terre ; de même aussi par les raisonnemens , & les conséquences que l'on peut tirer des Fables , on se forme le jugement & les mœurs , on se rend capable de grandes choses.

Elles ne sont pas seulement Morales , elles donnent encore d'autres connoissances. Les proprieté des animaux , & leurs divers caracteres y sont exprimez , par consequent les nôtres aussi , puisque nous sommes l'abregé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les creatures irraisonnables. Quand Promethée voulut former l'homme , il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces pieces si differentes il composa notre espece , il fit cet Ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainsi ces Fables sont un Tableau où chacun de  
nous



## P R E F A C E.

nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données , & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils sçachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitants , ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut , il leur faut apprendre ce que c'est qu'un Lion , un Renard , ainsi du reste , c'est pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'est à quoi les Fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elle.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des Prefaces , cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon Ouvrage L'Apologue est composé de deux parties , dont on peut appeller l'une le Corps , l'autre l'ame. Le Corps est la Fable , l'Ame la Moralité. Aristote n'admet dans la Fable que les Animaux , il en exclut les hommes & les Plantes. Cette Règle est moins de nécessité que de bienfaisance , puisque ni Esope , ni Phedre , ni aucun des Fabulistes ne l'a gardée ; tout  
au

**P R E F A C E.**

au contraire la Moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire , ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace , & où il est aisé au Lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît. C'est la grande règle , & pour ainsi dire la seule. Je n'ai donc pas crû que ce fût un crime de passer par dessus les anciennes coutumes , lors que je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du tems d'Esopé , la Fable étoit contée simplement , la Moralité séparée , & toujours ensuite. Phèdre est venu qui ne s'est pas assujetti à cet Ordre : il embellit la Narration , & transporte quelquefois la Moralité de la fin au commencement : Quand il seroit nécessaire de lui trouver place , je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important. C'est Horace qui nous le donne. Cet Auteur ne veut pas qu'un Ecrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit , ni contre celle de sa matière. Jamais , à ce qu'il prétend , un homme qui veut réussir n'en vient jusques - là : il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon.

# P R E F A C E.

*Et quæ  
Desperat tractata nitefcere poffe, relinquit.*

C'eft ce que j'ai fait à l'égard de quelques Moralitez , du fucces defquelles je n'ai pas bien efperé.

Il ne reſte plus qu'à parler de la vie d'Eſope. Je ne vois prefque perſonne qui ne tienne pour Fabuleuſe celle que Planude nous a laiffée. On ſ' imagine que cet Auteur a voulu donner à ſon Heros un caractère , & des aventures qui répondiſſent à ſes Fables. Cela m'a paru d'abord ſpecieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette Critique. Elle eſt en partie fondée ſur ce qui ſe paſſe entre Xantus & Eſope : on y trouve trop de niaiferies : & qui eſt le Sage à qui de pareilles choſes n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été ſérieuſe. Ce qui me confirme en mon ſentiment , c'eſt que le caractère que Planude donne à Eſope, eſt ſemblable à celui que Plutarque lui a donné dans ſon Banquet des ſept-Sages , c'eſt-à-dire , d'un homme ſubtil , & qui ne laiſſe rien paſſer. On me dira que le Banquet des Sept-Sages eſt auſſi une invention. Il eſt aisé de dou-

## P R E F A C E.

ter de tout : quant à moi je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la posterité dans ce Traité-là , lui qui fait profession d'être véritable par tout ailleurs , & de conserver à chacun son caractère. Quand cela seroit , je ne sçaurois que mentir , sur la foi d'autrui ; me croirait-on moins que si je m'arrête à la mienne : car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures , lequel j'intitulerai , Vie d'Esopé. Quelque vrai semblable que je le rende, on ne s'y assujétira pas ; & Fable pour Fable le Lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.



# LA VIE D'ESOPE LE PHRYGIEN.



NOUS n'avons rien d'assuré touchant la Naissance d'Homere & d'Esopé. A peine même sçait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vû que l'Histoire ne rejette pas des choses moins agréables & moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de Nations, tant de Princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularitez de leur vie, & nous ignorons les plus importantes de celles d'Esopé & d'Homere, c'est à dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des Siècles suivans. Car Homere n'est pas seulement le Pere des Dieux, c'est aussi celui des bons Poëtes. Quant à Esopé, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Grece s'est tant vantée; lui qui enseignoit la véritable Sagesse, & qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui ne donnent que des Définitions & des Regles. On a véritablement recueilli les Vies de ces deux grands Hommes; mais la plupart des Sçavans les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Plutarque a écrite. Pour moi je n'ai pas voulu m'enga-

ger dans cette Critique. Comme Plautus vivoit dans un siècle où la memoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il sçavoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esope, que ce qui m'a semblé trop puerile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bien sèance.

Esope étoit Phrygien, d'un Bourg appelé Arno-rium. Il nâquit vers la cinquante-septième Olympiade, quelques deux cens ans après la fondation de Rome. On ne sçavoit dire s'il eût sujet de remercier la Nature, ou bien de se plaindre d'elle : car en le doüant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme & laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces deffauts, quand il n'auroit pas été de condition à être Esclave, il ne pouvoit manquer à le devenir. Au reste son ame se maintint toujours libre, & indépendante de la fortune. Le premier Maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre; soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si desagréable. Or il arriva que ce Maître étant allé voir sa Maison des champs, un Païsan lui donna des figues : il les trouva belles, & les fit serrer soigneusement, donnant ordre à son Sommelier appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hazard voulut qu'Esope eut affaire dans le logis. Aussi-tôt qu'il y fut entré. Agathopus se servit de l'occasion, & mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades, puis ils rejeterent cette friponnerie sur Esope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit begue, & paroïssoit idiot : Les châti-

mens



## D' E S O P E.

mens dont les Anciens ufoient envers leurs Esclaves étoient fort cruels , & cette faute très-punissable. Le pauvre Esope se jetta aux pieds de son Maître ; & se faisant entendre du mieux qu'il pût , il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sorfit de quelques momens la punition. Cette grace lui ayant été accordée , il alla querir de l'eau rière , la bût en présence de son Seigneur , se mit les doigts dans la bouche & ce qui s'en suit , sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié , il fit signe qu'on obligêât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas crû qu'une telle invention pût partir d'Esope , Agathopus & ses compagnons ne parurent point étonnez. Ils bûrent de l'eau comme le Phrygien avoit fait , & se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir , & de mettre en évidence les figures toutes creës encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit ; ses accusateurs furent punis doublement , pour leur gourmandise & pour leur méchanceté. Le lendemain après que leur Maître fut parti , & le Phrygien étant à son travail ordinaire , quelques voyageurs égarés ( aucuns disent que c'étoient des Prêtres de Diane ) le prièrent au nom de Jupiter Hospitalier , qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la Ville. Esope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis leur ayant présenté une légère collation , il voulut être leur guide , & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au Ciel & prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esope les eut quittez , que le chaud & la lassitude le contraignirent

## L A V I E

rent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que sa fortune étoit debout devant lui, qui délieoit la langue, & par même moyen lui faisoit présent de cet art, dont on peut dire qu'il est l'Auteur. Rejoûi de cette aventure, il s'éveilla en sursaut & en s'éveillant. Qu'est-ceci, dit-il, ma voix est devenue libre; je prononce bien un rateau, une charuë, tout ce que je veux; cette merveille fut cause qu'il changea de Maître. Car comme un certain Zenas qui étoit là en qualité d'Oeconome, & qui avoit l'œil sur les Esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le meritoit pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre; & le menaça que ces mauvais traitemens seroient scûs, Zenas pour le prevenir, & pour se vanger de lui, alla dire au Maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison: que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphemer, & à médire de leur Seigneur. Le Maître le crût & passa bien avant, car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zenas de retour aux champs, un Marchand l'alla trouver & lui demanda si pour de l'argent il se vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zenas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai si tu veux un de nos Esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Esope, le Marchand dit: Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendroit pour un Outre. Dès que le Marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rapella & lui dit: Achete-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les fera taire: on les menacera de moi comme de la bête. Cette

raillerie

## D'ESOPPE.

raillerie plutôt au Marchand : Il acheta notre Phrygien trois oboles , & dit en riant. Les Dieux soient loüez : je n'ai pas fait grande acquisition à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent. Entre autres denrées , ce Marchand trafiquoit d'Esclaves. Si bien qu'allant à Ephese pour se défaire de ceux qu'il avoit , ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi & selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille ? qu'il étoit nouveau venu , & devoit être traité doucement , Tu ne porteras rien , si tu veux , lui repartirent ses camarades. Esope se picqua d'honneur , & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain. C'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crût qu'il l'avoit fait par bêtise , mais dès le dîné le panier fut entamé , & le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir & de même le lendemain , de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirez. Quant au Marchand , il se défit de tous ses Esclaves , à la reserve d'un Grammairien , d'un Chantre & d'Esope , lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place , il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il pût , comme chacun fardé sa marchandise. Esope au contraire ne fut vêtu que d'un sac , & placé entre ses deux compagnons , afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présenterent entr'autres un Philosophe appelé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils sçavoient faire , tout , reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien , on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en falut peu qu'on ne prît la fuite , tant il fit une effroyable grimace. Le Marchand fit  
son

## L A V I E

**S**on Chantre mille oboles , son Grammairien trois mille , & en cas que l'on achetât l'un des deux il devoit donner Esope par dessus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit rit de si bonne grace : on en feroit un épouvantail : il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader , & fit prix d'Esope , à quoi il lui seroit propre comme il l'avoit demandé à ses camarades. Esope ne repondit rien , puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les Commis de la Douane remirent genereusement à Xantus le sol pour livre , & lui en donnerent quittance sans rien payer. Xantus avoit une femme de goût assez delicat , & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas ; si bien que de lui aller presenter serieusement ce nouvel Esclave , il n'y avoit pas d'apparence ; à moins qu'il ne la voulût mettre en colere , & se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie ; & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune Esclave , le plus beau du monde & le mieux fait. Sur cette nouvelle , les Filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroient pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux , l'autre s'enfuit , l'autre fit un cri. La Maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel Monstre : qu'il y avoit long-tems que le Philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le differend s'échauffa , jusqu'à tel point que la femme demanda son bien , & voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience , & Esope par son esprit , que les choses s'accommoderent.

s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel Esclave. Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit : car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son Maître. Celui-ci alla chez un Jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le Jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la Philosophie aussi bien que le Jardinage. C'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esope se mit à rire ; & ayant tiré son Maître à part, il lui conseilla de dire à ce Jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui ; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du Jardin. Esope compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouseroit un second qui auroit aussi des enfans d'une autre femme : Sa nouvelle Epouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui reservoit toute sa tendresse & tous ses bien-faits pour les siennes seules, elle étoit mère des unes, & mere passionnée des autres. Le Jardinier parut si

conten

content de cette raison , qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son Jardin. Il arriva quelque temps après un grand differend entre le Philosophe & sa femme, Le Philosophe étant de festin mit à part quelques friandises ; & dit à Esope. Va porter ceci à ma bonne Amie. Esope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les delices de son Maître. Xantus de retour ne manqua pas de demander des nouvelles de son present , & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : On fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus qui ne cherchoit qu'un pretexte pour le faire battre , lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressement : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Esope répondit là-dessus que la bonne amie n'étoit pas sa femme , qui pour la moindre parole menaçoit de faire un divorce , c'étoit la chienne qui enduroit tout , & qui revenoit faire caresse après qu'on l'avoit battuë. Le Philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colere , qu'elle se retira d'avec lui , il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler , sans que les raisons ni les prieres y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier comme pour une nêce considerable , & fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa Maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit , que son Maître ne pouvant obliger sa femme de revenir , en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la Dame scût cette nouvelle , elle retourna chez son mari par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut sans la garder bonne à Esope , qui tous les jours faisoit de nouvelles pieces à son Maître , tous les jours se sauvait du châtimement par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au Philosophe de le

le confondre. Un certain jour de marché, Xantus qui avoit dessein de regaler quelques-uns de ses amis, il commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur & rien autre chose. Je l'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discretion d'un Esclave. Il n'acheta donc que des Langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces, l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que Langue. Les conviez louèrent d'abord le choix de ce mets, à la fin ils s'en dégoutèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur; & qu'y a-t-il de meilleur que la langue, reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité & de la raison. Par elle on bâtit les Villes, & on les police; on instruit, on persuade, on regne dans les Assemblées, on s'acquiesce du premier de tous les devoirs qui est de louer les Dieux. Et bien (dit Xantus qui prétendoit l'attraper) achete moi demain ce qu'il y a de pire: ces mêmes personnes viendront chez moi, & je veux diversifier. Le lendemain Esope ne fit servir que le même mets, disant que la Langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous des barts, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celle de l'erreur, & qui pis est de la calomnie. Par elle on détruit les Villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les Dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire; car il sçavoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine, reprit Esope. Et trouve moi,

## L A V I E

dit Xantus , un homme qui ne se mette en peine de rien. Esope alla le lendemain sur la place ; & voyant un Païsan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifference d'une statuë , il amena ce Païsan au logis. Voilà , dit-il à Xantus , l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau , de la mettre dans un bassin , puis de laver les pieds de son nouvel hôte. Le Païsan la laissa faire , quoiqu'il sçût fort bien qu'il ne meritoit pas cet honneur ; mais il disoit en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout , il prit sa place sans ceremonie. Pendant le repas , Xantus ne fit autre chose que blâmer son Cuisinier : rien ne lui plaisoit ; ce qui étoit doux il le trouvoit salé , & ce qui étoit trop salé il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire & margeoit de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gâteaux que la femme du Philosophe avoit fait. Xantus le trouva mauvais , quoi qu'il fût très-beau. Voilà , dit-il , la pâtisserie la plus méchante que j'aye jamais mangée : il faut brûler l'ouvrière : car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des sagots. Attendez , dit le Païsan , je m'en vais querir ma femme , on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait de sa fagonna le Philosophe , & lui ôta l'esperance de jamais attraper le Phrygien. Or ce n'étoit pas seulement avec son Maître qu'Esope trouvoit occasion de rire & de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le Magistrat qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Esope fût distrait , ou pour une autre raison , il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Le Magistrat tenant à mépris & à reverance cette réponse , le fit mettre en prison. Comme les Huissiers le conduisoient : Ne voyez-vous



## D' E S O P E.

vous pas, dit-il, que j'aye très-bien répondu ? Sçavois-je qu'on me feroit aller où je vas ; le Magistrat le fit relâcher ; & trouva Xantus heureux d'avoir un Esclave si plein d'esprit. Xantus de sa part voyoit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Esope , & combien la possession d'un tel Esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour , faisant la débauche avec ses disciples , Esope qui les servoit , vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle , aussi bien au Maître qu'aux Ecoliers. La débauche de vin , leur dit il , a trois degrez ; le premier de volupté , le second d'ivrognerie , le troisième de fureur. On se moqua de son observation , & on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison , & à se vanter qu'il boirait la Mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit , gage sa maison qu'il boirait la Mer toute entiere , & pour assurance de la gageure il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt. Le jour suivant que les vapeurs de Bâchus furent dissipées : Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau , lequel il tenoit fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu & que sa maison l'étoit aussi , par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien allarmé. Il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci ! Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé , tout le Peuple de Samos accourut au rivage de la Mer pour être témoin de la honte du Philosophe. Celui de ses Disciples qui avoit gagé contre lui , triomphoit déjà. Xantus dit à l'Assemblée : Messieurs , j'ai gagé véritablement que je boirais toute la Mer , mais non pas les Fleuves qui

entrent dedans : C'est pourquoy que celui qui a gagé contre moi , détourné leurs cours , & puis Je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le Disciple confessa qu'il étoit vaincu , & demanda pardon à son Maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations. Pour récompense Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa & dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu : si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi , il y consentoit ; partant qu'il prit garde au présage qu'il auroit étant sorti du logis : s'il étoit heureux , & que par exemple deux Corneilles se présentassent à sa vûe , la liberté lui seroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une , qu'il ne se lassât point d'être Esclave. Esope sort aussitôt. Son Maître étoit logé à l'écart , & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine nôtre Phrygien fut hors , qu'il apperçût deux Corneilles qui s'abbarirent sur le plus haut. Il en alla avertir son Maître , qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit , l'une des Corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours , dit-il à Esope : qu'on lui donne les étriviers. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope , on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas ! s'écria Esope , les présages sont bien menteurs ! moi qui ai vû deux Corneilles je suis battu : mon Maître qui n'en a vû qu'une est prié de nocces. Ce mot plût tellement à Xantus qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope : mais quant à la liberté , il ne pouvoit se résoudre à la lui donner ; encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

# | D'ES OPE. |

Un jour ils se promenoient tous deux par un  
vieux monument ; considérant avec beaucoup de  
plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xan-  
tus en apperçut une qu'il ne put entendre , qu'il  
qu'il demeurât long-temps à en chercher l'ex-  
plication. Elle étoit composée des premières lettres  
de certains mots. Ce Philosophe avoit ingénieu-  
ment que cela passoit son esprit. Si je vous fais  
trouver un trésor par le moyen de ces lettres ,  
lui dit Esope , quelle récompense aurai-je ; Xan-  
tus lui promit la liberté , & la moitié du trésor.  
Elles signifient , poursuivit Esope , qu'à quatre  
pas de cette colonne nous en rencontrerons un.  
+ En effet ils le trouverent , après avoir creusé  
quelque peu dans terre. Ce Philosophe fut sommé  
de tenir parole ; mais il reculoit toujours. Les  
Dieux me gardent de t'affranchir , dit-il à E-  
sope , que tu ne m'ayes donné avant cela l'intel-  
ligence de ces lettres : ce me fera un autre tré-  
sor plus précieux que celui lequel nous avons  
trouvé. On les a ici gravées , poursuivit Esope ,  
comme étant les premières lettres de ces mots  
: *Grecs apobus bismara* , &c. c'est-à-dire. Si vous  
creusez quatre pas , & que vous creusiez , vous  
trouverez un trésor. Puisque tu es si subtil , re-  
partit Xantus , j'aurois tort de me défaire de toi :  
n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi ,  
repliqua Esope , je vous dénoncerai au Roy De-  
nys ; car c'est à lui que le Trésor appartient , &  
ces mêmes lettres commencent d'autres mots  
qui le signifient. Ce Philosophe intimidé dit au  
Phrygien qu'il prit sa part de l'argent & qu'il n'en  
dit mot , de quoi Esope declare ne lui avoir au-  
cune obligation , ces lettres ayant été choisies de  
telle manière qu'elles eussent un triple sens

& signifioient encore, *En vous en allant vous par-  
 tager, le tréfor que vous aurez rencontré.* Dès  
 qu'ils furent de retour, Xantus commanda que  
 l'on enfermât le Phrygien, & qu'on lui mît les  
 fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cer-  
 te aventure. Hélas ! s'écria Esope, est-ce ainsi que  
 les Philosophes s'acquiescent de leurs promesses ?  
 Mais faites ce que vous voudrez ; il faudra que  
 vous m'affranchissiez malgré vous. Sa prédiction  
 se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit  
 fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'an-  
 neau public, (c'étoit apparemment quelque sceau  
 que l'on apposoit aux deliberations du Conseil)  
 & le fit tomber au sein d'un Esclave. Le Philoso-  
 phe fut consulté là-dessus, & un des premiers de  
 la République. Il demanda tems, & eut recours  
 à son Oracle ordinaire ; c'étoit Esope. Celui-ci  
 lui conseilla de le produire en public, par ce que  
 s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours  
 à son Maître ; sinon, il n'y auroit que l'Esclave de  
 blâmé. Xantus approuva la chose, & le fit mon-  
 ter à la Tribune aux harangues. Dès qu'on le vit,  
 chacun s'éclara de rize, personne ne s'imagina  
 qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme  
 fait de cette maniere, Esope leur dit, qu'il ne fal-  
 loit pas considerer la forme du vase, mais la li-  
 queur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui  
 crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit  
 de ce prodige, Esope s'en excusa sur ce qu'il n'o-  
 soit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un  
 debat de gloire entre le Maître & l'Esclave : si l'Es-  
 clave disoit mal il seroit battu ; s'il disoit mieux  
 que le Maître, il seroit battu encore. Aussi-tôt  
 on pressa Xantus de l'affranchir, le Philosophe  
 résista long tems. A la fin le Prevôt de Ville le  
 menaça

## D'ESOPPE:

menaçâ de le défaire de son Office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme Magistrat, de façon que le Philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étoient menacez de servitude par ce prodige; & que l'Aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un Roy puissant qui vouloit les assujettir. Peu de tems après Cresus Roy des Lydiens fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la fortune presentoit deux chemins aux hommes; l'un de liberté rude & épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre d'esclavage dont les commencemens étoient plus aisez: mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambassadeur de Cresus avec peu de satisfaction. Cresus se mit en état de les attaquer. L'Ambassadeur lui dit que tant qu'ils auroient Esope avec eux il auroit peine à les réduire à ses volontez, vû la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Les Principaux de la Ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'acheteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les Loups & les Brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnerent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseur, les Loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet Apologue fit son effet: les Samiens prirent une deliberation toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Cresus, &

dis:

## L A V I E

dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roy, que s'il demeurait à Samos. Quand Cresus le vit, il s'étonna qu'une si chetive creature lui eût été un si grand obstacle. Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontez ! s'écria-t'il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des Sauterelles, dit-il, une Cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tirer comme il avoit fait les Sauterelles. Que vous ay-je fait dit-elle à cette homme : je ne ronge point vos bleds ; je ne vous procure aucun dommage : vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand Roy, je ressemble à cette Cigale ; je n'ay que la voix, & ne m'en suis point servi pour vous offenser. Cresus touché d'admiration & de pitié, non seulement lui pardonna : mais il laissa en repos les Samiens à sa considération. En ce temps-là le Phrygien composa ses Fables, lesquelles il laissa au Roy de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens qui decernerent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit en grand credit près de Lycerus Roy de Babilone. Les Rois d'alentour s'envoyoient les uns aux autres des Problèmes à résoudre sur toutes sortes de matieres, à condition de se payer une espee de tribut ou d'annuë, selon qu'ils repondroient bien ou mal aux questions composées : en quoy Lycerus assisté d'Esope avoit toujours l'avantage, soit à résoudre, soit à proposer. Cependant nôtre Phrygien se maria ; & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude,

## D'ESOPPE,

titude, & fut si méchant que d'oser souiller le lit  
 de son bien-facteur. Cela étant venu à la con-  
 noissance d'Esoppe, il le chassa. L'autre afin de s'en  
 venger conrefit des lettres par lesquelles il sem-  
 bloit, qu'Esoppe eût intelligence avec les Rois qui  
 étoient émules de Lycerus. Lycerus persuadé par  
 le cachet & par la signature de ces lettres, com-  
 manda à un de ses Officiers nommé Hermippus ;  
 que sans chercher de plus grandes preuves, il  
 fit mourir promptement le traître Esoppe. Cet Her-  
 mippus étant ami du Phrygien lui sauva la vie, & à  
 l'insçu de tout le monde le nourrit long-tems dans  
 un Sepulchre : jusqu'à ce que Nectenabo Roy d'E-  
 gypte sur le bruit de la mort d'Esoppe, crut à l'avenir  
 rendre Lycerus son tributaire. Il osa le provoquer :  
 & le défia de lui envoyer des Architectes qui scûs-  
 sent bâtir une tour en l'air, & par même moyen  
 un homme prêt à répondre à toutes sortes de ques-  
 tions. Lycerus ayant lû les lettres, & les ayant  
 communiquées aux plus habiles de son Etat, cha-  
 cun d'eux demeura court ; ce qui fit que le Roy  
 regreta Esoppe ; quand Hermippus lui dit qu'il n'é-  
 toit pas mort, & le fit venir. Le Phrygien fut très-  
 bien reçu, se justifia, & pardonna à Ennus. Quand  
 à la lettre du Roy d'Egypte, il n'en fit que rire,  
 & manda qu'il enverroit au Printemps les Archi-  
 tectes & le répondant à toutes sortes de questions.  
 Lycerus remit Esoppe en possession de tous ses biens,  
 & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il vou-  
 droit. Esoppe le reçût comme son enfant, & pour  
 toute punition lui recommanda d'honorer les  
 Dieux & son Prince ; se rendre terrible à ses enne-  
 mis, facile & commode aux autres ; bien traiter  
 sa femme, sans pourtant lui confier son secret :  
 parler peu, & chasser de chez soi les babillards :

ne se point laisser abattre aux malheurs ; avoir soin du lendemain , car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort , que d'être importun à ses amis pendant son vivant , sur tout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui , d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Enaus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esopé , comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur , mourut peu de temps après. Esopé choisit des Aiglons , & les fit instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel étoit un jeune enfant. Le Printemps venu , il s'en alla en Egypte avec tous ses équipages ; non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Nectenabo , qui sur le bruit de sa mort avoit envoyé l'Enigme , fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas ; & ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycerus , s'il eût cru Esopé vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les Architectes & le répondant , Esopé dit , que le répondant étoit lui même , & qu'il feroit voir les Architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne , où les Aigles enleverent les paniers avec les petits enfans , qui crioient qu'on leur donnât du mortier , des pierres & du bois. Vous voyez , dit Esopé à Nectenabo , je vous ay trouvé les ouvriers , fournissez-leur des matériaux. Nectenabo avoua que Lycerus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esopé. J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au harnissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus ? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain ; & retourné qu'il fut au logis , il commanda à des enfans de prendre un chat , & de



# D' E S O P E,

de le mener fouëttant par les rues. Les Egyptiens qui adorent cet animal se trouverent extrêmement scandalisez du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent se plaindre au Roy. On fit venir en sa presence le Phrygien. Ne sçavez-vous pas, lui dit le Roy, que cet animal est un de nos Dieux? Pourquoi donc le faites-vous traïtter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus, reprit Esope: car la nuit derniere, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le Roy: Comment seroit-il possible que ce Chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? & comment est-il possible, reprit Esope, que vos juments entendent nos chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre? ensuite de cela le Roy fit venir d'Heliopolis certains personnages d'esprit subtil, & sçavans en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal où le Phrygien fut invité. Pendant le repas ils proposerent à Esope diverses choses; celle-cy entr'autres. Il y a un grand Temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze Villes & autour de ces Arcboutans se promenant l'une après l'autre deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer dit Esope, cette question aux petits enfans de nôtre país. Le Temple est le monde, la colonne l'an, les Villes ce sont les mois, & les Arcboutans les jours, autour desquels se promenant alternativement le jour & la nuit. Le lendemain Nectenabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycerus remporte le prix, & que j'aye

la

la confusion pour mon passage ? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cedula par laquelle Nectenabo confessoit devoir deux mille talens à Lycerus. La cedula fut mise entre les mains de Nectenabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrit, les amis du Prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eût ouverte, Nectenabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde : Je vous en prens à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope, Nectenabo le renvoya comblé de presens, tant pour lui que pour son Maître. Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut Esclave avec Rhodopé, celle-là qui des liberalitez de ses amans fit élever une des trois Pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art. Esope à son retour dans Babylone fut reçu de Lycerus avec de grandes demonstrations de joye & de bien-veillance : ce Roy lui fit ériger une Statue. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la Cour de Lycerus où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grece encore une fois. Lycerus ne le laissa point partir sans embrassemens & sans larmes, & sans le faire promettre sur les Autels, qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui. Entre les Villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'éconterent

## D'ESOPE:

l'écouterent ~~sur~~ volontiers , mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope piqué de ce mépris , les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde. On s'imagin~~er~~ de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine , & un si violent desir de vengeance ( outre qu'ils craignoient d'être décriez par lui ) qu'ils résolurent de ~~Rôter~~ <sup>Rôter</sup> du monde. Pour y parvenir , ils cachèrent parmi les hardes un de leurs vases sacrez , prétendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol & sacrilege , & qu'ils le condamneroient à la mort. Comme il fut sorti de Delphes , & qu'il eut pris le chemin de la Phocide , les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur Vase. Esope le nia avec des sermens : on chercha dans son équipage , & il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes chargé de fers , mis dans des cachots , puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires , & de raconter des Apologues ; les Delphiens s'en moquerent. La Grenouille , leur dit-il , avoir invité le Rat à la venir voir , afin de lui faire traverser l'onde , elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau elle voulut le tirer au fond , dans le dessein de le noyer , & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux Rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se debattoit sur l'eau , un oyseau de proie l'aperçût , fondit sur lui , l'ayant enlevé avec la Grenouille qui ne se pût détacher , il se repût de l'un & de l'autre. C'est ainsi , Del-

phiens

## L A V I E D' E S O P E .

phiens abominables , qu'un plus puissant que nous me vengera : je perirai ; mais vous perirez aussi , comme on le conduisoit au supplice , il trouva moyen de s'échapper , & se cacha dans une petite Chapelle dediée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet azile , leur dit-il ; parce que ce n'est qu'une petite Chapelle ; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite seure , non pas même dans les Temples : il vous arrivera la même chose qu'à l'Aigle , laquelle nonobstant les prières de l'Escarbot enleva un Lièvre qui s'étoit réfugié chez lui : La generation de l'Aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchés de tous ces exemples , le précipiterent. Peu de temps après sa mort , une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'Oracle quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit , qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait , & satisfaire aux Manes d'Esopé. Les Dieux ne remontrèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit ; Les hommes vengerent aussi la mort de leur Sage. La Grece envoya des Commissaires pour en informer , & en fit une punition rigoureuse.

F I N .

TABLES



# FABLES

CHOISIES

A MONSIEUR

LE DAUPHIN.

**J**E chante les Heros dont Esope est le Pere,  
Troupe de qui l'Histoire, encor que mensongere  
Contient des veritez qui servent de leçons.

Tout parle en mon Ouvrage, & même les Poissons.  
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous  
sommes

Je me sers d'Animaux pour instruire les Hommes,  
**ILLUSTRE REJETTON D'UN PRINCE**  
aimé des Cieux ;

Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,  
Et qui faisant fléchir les plus superbes Têtes,  
Comptera désormais ses jours par ses Conquêtes,  
Quelqu'autre te dira d'une plus forte voix,  
Les faits de tes Ayeux & les vertus des Rois,  
Je vais t'entretenir des molindres Aventures,  
Te tracer en ces vers de legeres Peintures,  
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,  
J'auray du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

A

## 2<sup>e</sup> FABLES CHOISIES,



### LIVRE PREMIER.

## 2<sup>e</sup> FABLE LA

### *La Cigale & la Fourmy.*

**L**A Cigale ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvûe,  
Quand la bise fut venue,  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau,  
Elle alla crier famine,  
Chez la Fourmy sa voisine,  
La priant de lui prêter,  
Quelque grain pour subsister,  
Jusqu'à la saison nouvelle,  
Je vous paieray lui dit elle,  
Avant l'Aoust, foy d'Animal,  
Interêt & principal,  
La Fourmy n'est pas prêteuse,  
C'est là son moindre défaut,  
Que faisiez-vous au temps chaud,  
Dit-elle à cette emprunteuse,  
Nuit & jour à tout venant,  
Je chantois, ne vous déplaise,  
Vous chantiez ? j'en suis fort aise  
Et bien, dansez maintenant.

# L I V R E I.

## F A B L E I I.

### *Le Corbeau & le Renard.*

**M**AÎTRE Corbeau sur un arbre perché,  
Tenoit en son bec un fromage,  
Maître Renard par l'odeur alléchê,  
Lui tint à peu près ce langage,  
Et bon jour Monsieur le Corbeau,  
Que vous êtes joly ! Que vous me semblez beau !  
Sans mentir si votre ramage  
Se compare à votre plumage,  
Vous êtes le plus bel hôte de ce bois.  
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie,  
Le Renard s'en saisit, et dit : Mon bon Monsieur,  
Apprenez que tout finit.  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute,  
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute,  
Le Corbeau honteux & confus  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit  
plus.

## E A B L E I I I.

### *La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.*

**U**N E Grenouille vit un Bœuf,  
Qui lui sembla de belle taille,  
Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,  
A ij

## 4 FABLES CHOISIES

Envieuse, s'étend, & s'enfle, & se travaille,

Pour galer l'animal en grosseur,

Disant, regardez bien ma sœur,

Est-ce assez dites-moi ? N'y suis-je point encore ?

N'enni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà ?

Vous n'en approchez point. La chétive pecore

S'enfla si bien qu'elle creva. [sages:

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus

Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs,

Tout petit Prince a des Ambassadeurs,

Tout Marquis veut avoir des Pages.

---

### F A B L E I V.

#### *Les deux Mulets.*

**D**Eux Mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,

L'autre portant l'argent de la Gabelle,

Celui-ci glorieux d'une charge si belle,

N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchoit d'un pas relevé,

Et faisoit sonner sa sonnette.

Quand l'ennemi se présentant,

Comme il en vouloit à l'argent.

Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,

Le saisit au frein, & l'arrête.

Le Mulet en se défendant,

Se sent percer de coups, il gemit, il soupire.

Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis ?

Ce Mulet qui me suit du danger se retire,

Et moi j'y tombe & je péris.

mi., lui dit son camarade,

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi.

Si tu n'avois suivi qu'un Meunier comme moi,



Tu ne serois pas si malade.

## F A B L E V.

*Le Loup & le Chien.*

**U**N Loup n'avoit que les os & la peau ?  
Tant les Chiens faisoient bonne garde.

Ce Loup rencontre un dogue aussi puissant que  
beau ,

Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.

L'attaquer , le mettre en quartiers ,

Sire Lo p l'eût fait volontiers.

Mais il falloit livrer bataille ;

Et le Matin étoit de taille

A se défendre hardiment.

Le Loup donc l'aborde humblement ,

Entre en propos , & lui fait compliment

Sur son embonpoint qu'il admire.

Il ne tiendra qu'à vous beau Sire ,

D'être aussi gras que moi , lui repartit le Chien ,

Quittez les bois , vous ferez bien :

Vos pareils y sont misérables ,

Cancres, haïres , & pauvres diables ,

Dont la condition est de mourir de faim ,

Car quoi ? Rien d'assuré. Point de franche lipée ;

Tout à la pointe de l'épée.

Suivez moi vous aurez un bien meilleur destin.

Le Loup reprit , que me faudra-t il faire ?

Presque rien , dit le Chien , donner la chasse aux gens

Portans bâtons , & mandians.

Flater ceux du logis , à son Maître complaire ;

Moyennant quoi vôtre salaire

Sera force reliefs de toutes les façons ,

Os de poulets , os de pigeons :

A iij

## 6 FABLES CHOISIES,

Sans parler de mainte caresse.

Le Loup déjà se forge une félicité.

Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant il vit le col du Chien pelé.

Qu'est-ce là, lui dit-il ? Rien. Quoi ? rien.

Peu de chose.

Mais encore ? Le colier dont je suis attaché,

De ce que vous voyez est peut-être la cause.

Attaché, dit le Loup. Vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? Pas toujours, mais qu'importe ?

Il importe si bien que de tous vos repas,

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor,

Cela dit, Maître Loup s'enfuit, & court encor.

---

## F A B L E V I.

*La Genisse, la Chèvre, & la Brebis en  
Société avec le Lion.*

**L**A Genisse, la Chèvre, & leur sœur la Brebis,  
Avec un fier Lion Seigneur du voisinage,  
Firent Société, dit-on en tems jadis,  
Et mirent en commun le gain & le dommage,  
Dans les lacs de la Chèvre un Cerf se trouva pris.  
Vers ses associés aussi-tôt elle envoie.

Eux venus, le Lion par ses ongles conta,  
Et dit, nous sommes quatre à partager la proie ;  
Puis en autant de parts le Cerf il dépeça :  
Prit pour lui la première en qualité de Sire ;  
Elle doit être à moi, dit il, & la raison,

G'est que je m'appelle Lion,

A cela on a rien à dire.

La seconde par droit me doit échoir encor :

Ce droit, vous le sçavez, c'est le droit du plus fort.

# 10 FABLES CHOISIES,

Se mirent à jazer aussi confusément ,  
 Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cas-  
 sandre ,  
 Ouvroit la bouche seulement.  
 Il en prit aux uns comme aux autres ;  
 Maint Oyffillon se vit esclave rerenu.  
 Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les  
 nôtres ,  
 Et ne croyons le mal que quand il est venu

## FABLE IX.

### *Le Rat de Ville & le Rat des Champs.*

A Utrefois le Rat de Ville ,  
 Invita le Rat des Champs,  
 D'une façon fort civile ,  
 A des reliefs d'ostolans.  
 Sur un tapis de Turquie  
 Le couvert se trouva mis.  
 Je laisse à penser la vie  
 Que firent ces deux amis.  
 Le regat fut fort honnête ,  
 Rien ne manquoit au festin :  
 Mais quelq'un troubla la fête ,  
 Pendant qu'ils étoient en train.  
 A la porte de la salle  
 Ils entendirent du bruit.  
 Le Rat de Ville décala ,  
 Son camarade le suit.  
 Le bruit cesse , on se revoie ,  
 Rat en campagne aussi rôte  
 Et le Citadin de dire ,  
 Achevons tout notre rôr.  
 C'est assez dit le rustique ,

Qui causera dans la saison  
 Votre mort ou votre prison.  
 Gare la cage ou le chaudron.  
 C'est pourquoy, leur dit l'Hirondelle,  
 Mangez ce grain, & croyez-moy.  
 Les Oyseaux se moquerent d'elle :  
 Ils trouvoient aux champs trop de quoy.  
 Quand la cheneviere fut verte,  
 L'Hirondelle leur dit : arrachez brin à brin  
 Ce qu'a produit ce maudit grain,  
 Ou soyez surs de votre perte.  
 Prophète de mal-heur, babillarde, dit-on,  
 Le bel employ que tu nous donnes :  
 Il nous faudroit mille personnes  
 Pour éplucher tout ce canton.  
 La chanvre étant tout à fait crüe,  
 L'Hirondelle ajouta: Cecy ne va pas bien :  
 Mauvaise graine est tôt venue.  
 Mais puisque jusqu'icy l'on ne m'a crüe en rien ?  
 Dés que vous verrez que la terre  
 Sera couverte, & qu'à leurs bleds  
 Les gens n'étant plus occupez  
 Feront aux Oysillons la guerre,  
 Quand reingettes & rezeaux  
 Attraperont petits Oyseaux,  
 Ne volez plus de place en place :  
 Demeurez au logis, ou changez de climat,  
 Imitiez le Canard, Gruë, & la Becasse.  
 Mais vous n'êtes pas en état  
 De passer comme nous les déserts & les ondes,  
 N'y d'aller chercher d'autres mondes.  
 C'est pourquoy vous n'avez qu'un parti qui soie  
 seur :  
 C'est de vous renfermer au trou de quelque mur.  
 Les Oysillons las de l'entendre,

## 8 FABLES CHOISIES,

Nôtre espece excella, car tout ce que nous sommes  
Linx envers nos pareils, & Taupes envers nous,  
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres  
hommes,

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain,

Le fabricant souverain

Nous créa Befaciers tous de même manière,  
Tant ceux du tems passé que du tems d'aujourd'hui ;

Il fit pour nos défauts la poche de derrière,  
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

---

### F A B L E . V I I I .

*L'Hirondelle & les petits Oyseaux.*

**U**Nc Hirondelle en ses voyages  
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vû,

Peut avoir beaucoup retenu :

Celle-cy prévoyoit jusqu'aux moindres orages  
Et devant qu'ils fussent éclos

Les annonçoit aux Mâtelots.

Il arriva qu'au tems que le chanvre se sème,

Elle vit un Manant encourir maints filions :

Cecy ne me plaît pas, dit-elle aux Oyillons,

Je vous plains; car pour moi dans ce peril extrême

Je scauray m'éloigner, ou vivre en quelque coin.

Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?

Un jour viendra, qui n'est pas loin,

Que ce qu'elle répand sera votre ruine

De là naîtront engins à vous envelopper,

Et laçets pour vous attraper :

Enfin mînte & mainte machine

Comme le plus vaillant je prétends la troisième :  
Si quelqu'un de vous touche à la quatrième ,  
Je l'étrangleray tout d'abord.

## F A B L E VII.

*La Beface.*

JUPITER dit un jour , que tout ce qui respire  
S'en vienne comparoitre aux pieds de ma  
grandeur.

Si dans son composé quelqu'un trouve à redire ,  
Il peut se déclarer sans peur.  
Je mettray remède à la chose.

Venez Singe , parlez le premier , & pour cause.  
Voyez ces animaux, faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait ? Moi , dit-il , pourquoi non ?  
N'ay-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?  
Mon portrait jusqu'icy ne m'a rien reproché.

Mais pour mon frere l'Ours on ne l'a qu'ébauché :  
Jamais, s'il me veut croire il ne se fera peindre.  
L'Ours venant là dessus , on crut qu'il s'alloit  
plaindre.

Tant s'en faut de sa forme il se loua très-fort :  
Glosa sur l'Elephant , dit qu'on pourroit enco-  
Ajouter , à sa queue , ôter à ses oreilles ;  
Que c'étoit une masse informe & sans beauté.

L'Elephant, étant écouté,

Tout sage qu'il étoit , dit des choses pareilles.  
Il jugea qu'à son appétit ;

Dame Baleine étoit trop grosse.

Dame Fourmy trouva le Giron trop petit.

Se croyant pour elle un Colosse.

Jupin les renvoya s'étant censurés tous :

Du reste contents d'eux ; mais parmi les fous

Demain vous viendrez chez moi :  
 Ce n'est pas que je me picque  
 De tous vos festins de Roy.  
 Mais rien ne vient m'interrompre,  
 Je mange tout à loisir.  
 Adieu donc si du plaisir  
 Que la crainte peut corrompre.

---

## F A B L E X.

*Le Loup & l'Agneau.*

**L**A raison du plus fort est toujours la meilleure ;  
 Nous l'allons montrer tout à l'heure  
 Un Agneau se désalteroit  
 Dans le courant d'une onde pure ,  
 Un Loup survient à jeun qui cherchoit aventure ,  
 Et que la faim en ces lieux attiroit.  
 Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
 Dit cet animal plein de rage ,  
 Tu seras châtié de ta témérité.  
 Sire , répond l'Agneau , que vôtres Majesté  
 Ne se mette pas en colère ;  
 Mais plutôt qu'elle considère  
 Que je me vais désaltérant  
 Dans le courant ,  
 Plus de vingt pas au dessous d'Elle :  
 Et que par conséquent en aucune façon  
 Je ne puis troubler sa boisson.  
 Tu la troubles , reprit cette bête cruelle ,  
 Et je sçay que de moi tu médis l'an passé.  
 Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né ?  
 Reprit l'Agneau , je tette encor ma mère !

## 12 FABLES CHOISIES,

Si ce n'est toy, c'est donc ton frere.  
 Je n'en ay point C'est donc quelqu'un des tiens :  
 Car vous ne m'épargnez guère,  
 Vous, vos bergers, & vos chiens.  
 On me l'a dit : il faut que je me vange.  
 Là-dessus au fonds des forêts  
 Le Loup l'emporta, & puis le mange,  
 Sans autre forme de procez.

---

### FABLE XI.

*L'Homme & son Image.  
 Pour M. D. D. D. L. R.*

**U**N Homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux,  
 Passoit dans son esprit pour le plus beau du  
 monde ;  
 Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,  
 Vivant plus que content dans son erreur profonde,  
 Afin de le guerir le sort officieux  
 Presentoit par tout à ses yeux  
 Les Conseillers muets dont se servent nos Dames,  
 Miroirs dans les logis miroirs chez les Marchands  
 Miroirs aux poches des galands,  
 Miroirs aux ceintures des femmes.  
 Que fait nôtre Narcisse ; Il se va confiner,  
 Aux lieux les plus cachez qu'il peut s'imaginer,  
 N'osant plus des miroirs éprouver l'avanture :  
 Mais un canal formé par une forme pure,  
 Se trouve en ces lieux écartez.  
 Il s'y voit ; il se tâche, & ses yeux irrités  
 Pensent appercevoir une chimère vaine.  
 Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau ;  
 Mais quoy, le canal est si beau



Qu'il ne le quitte qu'avec peine.  
 On voit bien où je veux venir ;  
 Je parle à tous , & cette erreur extrême ,  
 Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.  
 Nôtre ame c'est cet homme amoureux de lui-même  
 Tant de miroirs se font les sottises d'autrui ;  
 Miroirs de nos défauts les Peintres légitimes.  
 Et quand au Canal , c'est lui  
 Que chacun sçait , le Livre des Maximes

---

## F A B L E XII.

*Le Dragon à plusieurs têtes, & le Dragon  
 à plusieurs queues.*

UN envoyé du grand Seigneur ,  
 Préferoit , dit l'Histoire , un jour chez l' m-  
 pereur  
 Les forces de son Maître à celles de l'Empire.  
 Un Allemand se mit à dire ,  
 Nôtre Prince a des dépendans  
 Qui de leur Chef sont si puissans ,  
 Que chacun d'eux pourroit foudroyer une Armée.  
 Le Chiaoux homme de sens  
 Lui dit. Je sçay par renommée  
 Ce que chaque Lecteur peut de monde fournir ,  
 Et cela me fait souvenir  
 D'une aventure étrange & qui pourtant est vraie ,  
 J'étois en un lieu seur, lors que je vis passer  
 Les cent têtes d'une Hydre au travers d'une haye.  
 Mon sang commence à se glacer ,  
 Et je croy qu'à moins on s'effraye.  
 Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.  
 Jamais le corps de l'animal.

14 FABLES CHOISIES,  
Ne pût venir vers moy, ny trouver d'ouverture.  
Je rêvois à cette aventure,  
Quand un autre dragon qui n'avoit qu'un seul chef  
Et bien plus qu'une queue, à passer se presente  
Me voilà saisi de rechef  
D'étonnement & d'épouvente.  
Ce chef passe, & le corps, & chaque queue aussi,  
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.  
Je soutiens qu'il en est ainsi  
De vôtre Empereur & du nôtre.

---

### F A B L E XIII.

#### *Les Voleurs & l'Asne.*

Pour un Asne enlevé deux Voleurs se battoient:  
L'un vouloit le garder: l'autre le vouloit vendre  
Tandis que coups de point trottoient.  
Et que nos champions songeoient à se défendre,  
Arrive un Troisième Larron,  
Qui saisit Maître Aliboron.  
L'Asne c'est quelque fois une pauvre Province,  
Les Voleurs sont tel & tel Prince:  
Comme le Transilvain, le Turc & le Hongrois.  
Au lieu de deux j'en rencontre trois;  
Il est assez de cette marchandise  
De nul d'eux n'est souvent la Province conquise.  
Un quart Voleur survient qui les accorde net,  
En se saisissant du Baudet.

## F A B L E XIV.

*Simonide preservé par les Dieux.*

**O**N ne peut trop louer trois sortes de personnes  
Les Dieux , sa Maîtresse, & son Roy.

Malherbe le disoit, j'y souscris quant à moy :

Ce sont maximes toujours bonnes.

La louange chatoüille & gagne les esprits.

Les faveurs d'une belle en font souvent le prix.

Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris

L'Eloge d'un Athelete , & la chose essayée

Il trouva son sujet plein de recits tous nus.

Les parens de l'Athelete étoient gens inconnus,

Son pere un bon Bourgeois, lui sans autre merite ,

Matiere infertile & petite.

Le Poëte d'abord parla de son Heros.

Après avoir dit ce qu'il en pouvoit dire ;

Il se jette à côté , se met sur le propos

De Castor & Pollux, ne manque pas d'écrire

Que leur exemple étoit aux luteurs glorieux :

Eleve leurs combats , spécifiant les lieux

Où ces freres s'étoient signalez davantage.

Enfin l'Eloge de ces Dieux

Faisoit les deux tiers de l'Ouvrage.

L'Athelete avoit promis d'en payer un talent :

Mais quand il le vit , le galand ,

N'en donna que le tiers, & il dit franchement

Que Castor & Pollux acquitassent le reste.

Faites-vous contenter par ce couple celeste :

Je vous veux traiter cependant.

## 16 FABLES CHOISIES,

Venez souper chez-moi , nous feront bonne vie ,  
Les conviez sont gens choisis ,  
Mes parens , mes meilleurs amis.

Soyez donc de la compagnie.

Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur  
De perdre outre son dû le gré de sa louange.

Il vient , l'on festine , l'on mange ,

Chacun étant en bel humeur.

Un domestique accourt , l'avertit qu'à la porte  
Deux hommes demandoient à le voir promptement

Il sort de table & la cohorte

N'en perd pas un seul coup de dent.

Ces deux hommes étoient les géméaux de l'éloge,  
Tous deux lui rendoient grace , & pour prix de  
ses vers

Ils l'avertissent qu'il déluge ;

Et que cette maison va tomber à l'envers.

La prédiction en fut vraie

Un pillier manque , & le platfond

Ne trouvant plus rien qui l'étaye ,

Tombe sur le festin , brise plats & flacons ,

N'en fait pas moins aux échançons.

Ce ne fut pas le pis , car pour rendre complete

La vengeance dûë au Poëte ,

Une poutre cassa les jambes à l'Athelete ,

Et renvoya les conviez

Pour la plupart estropiez.

La renommée eut soin de publier l'affaire ,

Chacun cria miracle, on doubla le salaire

Que meritoient les vers d'un homme aimé des  
Dieux ;

Il n'étoit fils de bonne mere

Qui les payant à qui mieux mieux ,

Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte , & dis premierement

Qu'on

Qu'on ne ſçauroit manquer de louer largement  
 Les Dieux & leurs pareils: de plus que Melpomene  
 Souvent ſans déroger trifique de ſa peine:  
 Enfin qu'on doit tenir nôtre art en quelque prix.  
 Les grands ſe font honneur déſlors qu'ils nous  
     font grace,  
 Jadis l'Olympe & le Parnaffe.  
 Etoient freres & bons amis.

## F A B L E S X V I.

*La Mort & le Bucheron.*

**U**N pauvre Bucheron tout couvert de ramée,  
 Sous le faix du fagot auffi-bien que des ans,  
 Gemiffant & courbé marchoit à pas peſans,  
 Et tâchoit de gagner ſa chauminc enfumée.  
 Enfin n'en pouvant plus d'effort & de douleur,  
 Il met bas ſon fagot, il ſonge à ſon malheur.  
 Quel plaifir a-t-il eu depuis qu'il eſt au monde;  
 En eſt-il un plus pauvre en la machine ronde;  
 Point de pain quelqueſois, & jamais de repos.  
 Sa Femme, ſes Enfans, les Soldars, les Impôts,  
     Le Créancier & la Courvée  
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée,  
 Il appelle la mort, elle vient ſans tarder  
     Lui demander ce qu'il faut faire:  
     C'eſt, dit-il, afin de m'aider  
 A recharger ce bois, tu ne tarderas guères.  
     Le trépas vient tout guérir:  
     Mais ne bougeons d'où nous ſommes.  
     Plûtôt ſouffrir que de mourir,  
     C'eſt la devife des Hommes.

## FABLE XVII.

*L'Homme entre deux âges & ses deux  
Maîtresses.*

**U**N Homme de moyen âge,  
Et tirant sur le grison,  
Jugea qu'il étoit saison,  
De songer au Mariage.  
Il avoit du contant,  
Et pourtant.

De quoi choisit : toutes vouloient lui plaire ;  
En quoi nôtre amoureux ne se pressoit pas tant.

Bien adresser n'est pas petite affaire.

Deux Veuves sur son cœur eurent le plus de part ;  
L'une encor verte , & l'autre un peu bien mûre :

Mais qui rapportoit par son art

Ce qu'avoit détruit la nature.

Ces deux Veuves en badinant ,

En riant, en lui faisant fête ,

L'alloient quelquefois racontant ,

C'est-à-dire ajustant sa tête.

La Vieille à rous momens de sa part emportoit ,

Un peu de poil noir qui restoit ,

Afin que son Amant en fût plus à sa guise.

La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.

Toutes deux firent tant que nôtre tête grise

Demeura sans cheveux , & se douta du tour.

Je vous rends , leur dit-il, mille graces, les Belles ,

Qui m'avez si bien tondû :

J'ai plus gagné que perdu :

Car d'Hymen point de nouvelles.

Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon

Je véçusse , & non à la mienne ,

Il n'est tête chauve qui tienne ;  
Je vous suis obligé , Belle de la Leçon.

## F A B L E X V I I I.

*Le Renard & la Cicogne.*

**C**omme le Renard se mit un jour en frais ,  
Et retint à dîner commere la Cicogne.  
Le régal fut petit , & sans beaucoup d'apprêts ,  
Le galand pour toute besogne  
Avoit un broüet clair ( il vivoit chichement )  
Ce broüet fut par lui servi sur une assiette :  
La Cicogne au long bec n'en pût attraper miette.  
Et le drôle eür lappé le tout en un moment.  
Pour se vanger de cette tromperie ,  
A quelque tems de là , la Cicogne le prie :  
Volontiers , lui dit-il , car avec mes amis ,  
Je ne fais point ceremonie.  
A l'heure dite il courut au logis ,  
De la Cicogne son hôtesse ,  
Loua très-fort sa politesse ,  
Trouva le dîner cuit à point.  
Bon appetit sur tout: Renards n'en manquent point.  
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande ,  
Mise en menus morceaux , & qu'il croyoit friande.  
On servit pour l'embarasser.  
En un vase à long col , & d'étroite emboucheure.  
Le bec de Cicogne y pouvoit bien passer ,  
Mais le museau du Sire étoit d'autre mesure.  
Il lui salut à jeun retourner au logis ,  
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit  
Serrant la queue , & portant bas l'oreille. [ pris ;  
Trompeurs , c'est pour vous que j'écris :  
Attendez-vous à la parçille.

## FABLE XIX.

*L'Enfant & le Maître d'Ecole.*

**D**Ans ce recit je prétens faire voir  
 D'un certain Sor, la remontrance vaine.  
 Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,  
 En badinant sur le bords de la Seine.  
 Le Ciel permit qu'un saule se trouva,  
 Dont le branchage, après Dieu le sauva.  
 S'étant pris, dis-je, aux branches de la saule;  
 Par cet endroit passé un Maître d'Ecole:  
 L'Enfant lui cria, au secours, je péris.  
 Le Magister se tournant à ses cris,  
 D'un ton fort grave à contre tems s'avise.  
 De le tancer: Ah le petit babouin!  
 Voyez, dit-il, où l'a mis la sottise!  
 Et puis prenez de tels fripons le soin,  
 Que les parens sont malheureux qu'il faille.  
 Toujours veiller à de semblable canaille!  
 Qu'ils ont de maux, & que je plains leur sort.  
 Ayant tout dit, il mit l'Enfant à bord.  
 Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.  
 Tout babillard, tout censeur, tout petant,  
 Se peut connoître au discours que j'avance:  
 Chacun des rois fait un peuple fort grand,  
 Le Créateur en a beni l'engeance.  
 En toute affaire ils ne font que songer  
 Aux moyens d'exercer leur langue.  
 Hé mon ami, tire moi de danger,  
 Tu feras après ta harangue.



## F A B L E X X.

*Le Cocq & la Perle..*

**U**N jour un Cocq dérourna.  
 Une perle qu'il donna  
 Au beau premier Lapidaire.  
 Je la crois fine , dit-il ,  
 Mais le moindre grain de mil  
 Seroit bien mieux mon affaire.  
 Un ignorant hérita  
 D'un Manuscrit qu'il porta  
 Chez son voisin le Libraire.  
 Je crois ? dit-il qu'il est bon ,  
 Mais la moindre éducation  
 Seroit bien mieux mon affaire.

## F A B L E X X I.

*Les Frélons & les Mouches à miel..*

**A**L'œuvre on connoit l'Artisan.  
 Quelques rayons de miel sans maître se trou-  
 Des Frélons les reclamèrent. [verent.  
 Des Abeilles s'oposant ,  
 Devant certaine Guespe on traduisit la cause.  
 Il étoit mal-aisé de décider la chose.  
 Les témoins déposoient qu'autour de ses rayons  
 Des animaux ailez, bourdonnant , un peu longs,  
 De couleur fort tannée , & tels que les Abeilles,  
 Avoient long-tems paru. Mais quoi dans les-  
 Ces enseignes étoient pareilles [Frélons.  
 La Guespe ne sçachant que dire à ces raisons  
 Fit enquête nouvelle ; & pour plus de lumière  
 Entendit une formilière.  
 Le point n'en pût être éclairci.

## 22 FABLES CHOISIES,

De grace, à quoi bon tout ceci ?  
 Dit une Abeille fort prudente.  
 Depuis tantôt six mois que la cause est pendante :  
 Nous voici comme aux premiers jours.  
 Pendant cela le miel se gâte.  
 Il est tems desormais que le Juge se hâte :  
 N'a-t-il point assez leché l'Ours ?  
 Sans tant de contredits, & d'interlocutoires,  
 Et de fatras, & Grimoires,  
 Travaillons, les Frélons & nous :  
 On verra qui sçait faire avec un suc si doux,  
 Des Cellules si bien bâties.  
 Le refus des Frélons fit voir  
 Que cet art passoit leur sçavoir :  
 Et la Guespe ajugea le miel à leurs parties.  
 Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès :  
 Que des Tures en cela l'ont suivi : la méthode !  
 Le simple sens commun nous tiendrait lieu de  
 Il ne faudroit point tant de frais : [ Code,  
 Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,  
 On nous mine par des longueurs :  
 On fait tant à la fin que l'Huitre est pour le Juge,  
 Les écailles pour les Plaideurs.

## F A B L E XXII.

### *Le Chêne & Roseau.*

LE Chêne un jour dit au Roseau,  
 Vous avez bien sujet d'accuser la Nature.  
 Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.  
 Le moindre vent qui d'avanture  
 Fait rider la face de l'eau,  
 Vous oblige à baisser la tête :  
 Cependant que mon front au Caucase pareil,  
 Non content d'arrêter les rayons du Soleil,

Brave l'effort de la tempête.

Tout vous est Aquilon : tout me semble Zephir.

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage ,

Dont je couvre le voisinage ,

Vous n'auriez pas tant à souffrir :

Je vous défendrois de l'orage ;

Mais vous naissiez le plus souvent

Sur les humides bords des Royaumes du vent

La nature envers vous me semble bien injuste.

Votre comparaison , lui répondit l'Arbuste,

Part d'un bon naturel : mais quittez ce fouci

Les vents me sont bien moins qu'à vous tres-  
redoutables.

Je plie, & ne romps pas. Vous avez jusqu'ici

Contre leurs coups épouvantables ;

Resisté sans courber le dos :

Mais attendons la fin : Comme il disoit ces mots ,

Du bout de l'Orison accourt avec furie

Le plus terrible des enfans

Que le Nort eût porté jusques là dans ses flancs.

L'Arbre tient bon , le Roseau plie ,

Le vent redouble ses efforts :

Et fait si bien qu'il déracine :

Celui de qui la tête au Ciel étoit voisine

Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.



## L I V R E I I.

## F A B L E XXIII.

*Contre ceux qui ont le goût difficile.*

**Q**uand j'aurois en naissant reçu de Calliope ,  
Les dons qu'à ses amans cette Muse a promis.

# 24 FABLES CHOISIES,

Je les consacrerøis aux mensonges d'Esøpe :  
 Le Mensonge & les Vers de tout tems sont amis.  
 Mais je ne me crois pas si cheri du Parnasse  
 Que de sçavoir orner toutes ces fictions :  
 On peut donner du Lustre à leurs inventions :  
 On le peut, je l'essaye, un plus sçavant le fasse.  
 Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau  
 J'ai fait parler le Loup & répondre l'Agneau.  
 J'ai passé plus avant ; les Arbres & les Plantes,  
 Sont devenus chez moi créatures parlantes.  
 Qui ne prendront ceci pour un enchantement ;  
 Vraiment, me diront nos critiques,  
 Vous parlez magnifiquement  
 De cinq ou six contes d'enfant  
 Censeurs en voulez-vous qui soient plus auten-  
 tiques,  
 Et d'un stile plus haut ? En voici. Les Troyens  
 Après dix ans de guerre autour de leurs mu-  
 railles ;  
 Avoient lassé les Grecs qui par mille moyens ,  
 Par mille assauts , par cent barailles ,  
 N'avoient pû mettre à bout cette fière Cité :  
 Quand un cheval de bois par Minerve inventé  
 D'un rare & nouvel artifice ,  
 Dans ses énormes flancs reçût le Sage Ulysse ,  
 Le vaillant Diomede , Ajax l'impetueux ,  
 Que ce Colosse monstrueux  
 Avec leurs Escadrons devoit porter dans Troye ;  
 Livrant à leur fureur ses Dieux même en  
 proie :  
 Stratagème inouï , qui de fabricateurs  
 Paya la constance & la peine.  
 C'est assez , me dira quelqu'un de nos Auteurs ,  
 La période est longue , il faut reprendre haleine .  
 Et puis votre cheval de bois .

Vos.

Vos Heros avec leurs Phalanges ,

Ce sont des contes plus étranges

Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur sa voix,  
De plus il vous sied mal d'écrire en ce haut stile.  
Et bien , baïssons d'un ton : La jalouse Amarille  
Songeoit à son Alcippe , & croyoit de ses soins,  
N'avoir que ses Moutons & son Chien pour ré-  
moins.

Tyrçis qui l'aperçût se glisse entre deux saules ;  
Il entend la Bergere adressant ces paroles

Au doux Zephire , & le priant,

De les porter à son Amant.

Je vous arrête à cette rime ,

Dira mon Censeur à l'instant.

Je ne la tiens pas légitime ,

Ny d'une assez grande vertu.

Remettez pour le mieux ces deux vers en la fonte

Maudit Censeur te tairas-tu ?

Ne sçaurois je achever mon conte ;

C'est un dessein très-dangereux

Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux ,

Rien ne sçauroit les satisfaire.

## F A B L E XXIV.

*Conseil tenu par les Rats.*

UN Chat nommé Rodilardus

Faisoit des Rats telle déconfiture ,

Que l'on n'en voyoit presque plus ,

Tant il en avoit mis dedans la sepulture.

Le peu qu'il en restoit n'osant quitter son trou ,

C

## 26 FABLES CHOISIES.

Ne trouvoit à manger que le quart de son sou,  
Et Rodilard passoit chez la gent misérable,

Non pour un chat mais pour un diable.

Or un jout qu'au haut & au loin

Le galand alla chercher femme ;

Pendant tout le sabat qu'il fit avec sa Dame ,

Le demeurant des Rats tint Chapitre en un coin

Sur la nécessité présente.

Dés l'abord leur Doïen , personne fort prudente

Opina qu'il falloit , & plutôt que plus tard ,

Attacher un grelor au cou de Rodilard ,

Qu'ainsi quand il iroit en guerre ;

De sa marche avertis, ils s'enfuitoient sous terre.

Qu'il n'y sçavoit que ce moyen.

Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doïen.

Chose ne leur parut à tous plus salutaire ,

La difficulté fut d'attacher le grelor.

L'un dit je n'y vas point , je ne suis pas si sot :

L'autre je ne sçaurois. Si bien que sans rien faire

On se quitta. J'ai maints Chapitres vûs.

Qui pour neant se sont ainsi tenus ;

Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines.

Voire Chapitre de Chanoines.

Ne faut-il que délibérer ,

La Cour en Conseillers foisonne :

Est-il besoin d'exécuter ,

L'on ne rencontre plus personne.

## FABLE XXV.

*Le Loup plaidant contre le Renard  
par devant un Singe.*

UN Loup disoit que l'on l'avoit volé.  
Un Renard son voisin, d'assez mauvaise vie,  
Pour ce prétendu vol par lui fut apellé.  
Devant le Singe il fut plaidé,  
Non point par Avocats, mais par chaque partie.  
Themis n'avoit point travaillé.  
De memoire de Singe à fait plus embrouillé.  
Le Magistrat suoit-en son Lit de Justice.  
Après qu'on eut bien contesté,  
Repliqué, crié, tempeté,  
Le Juge instruit de leur malice,  
Leur dit, je vous connois de long-tems, mes amis,  
Et tous deux vous païerez l'amende :  
Car toi Loup tu te plains quoiqu'on ne t'ait rien  
pris  
Et toi Renard as pris ce que l'on te demande.  
Le Juge prétendoit qu'à tort & à travers  
On ne scauroit manquer condamnant un pervers.

*Quelques personnes de bon sens ont crû que l'impossibilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, étoit une chose à censurer, mais je ne m'en suis servi qu'après Phedre, & c'est en cela que consiste le bon mot, selon mes avis.*

## FABLE XXVI.

*De deux Taureaux & une Grenouille.*

**D**Eux Taureaux combattoient à qui posséderoit

Une Genisse avec l'Empire.

Une Grenouille en soupiroit :

Qu'avez-vous ? se mit à lui dire

Quelqu'un du peuple croassant.

Et ne voyez-vous pas , dit-elle ,

Que la fin de cette querelle

Sera l'exil de l'un , que l'autre le chassant

Le fera renoncer aux campagnes fleuries :

Il ne regnera plus sur l'herbe des prairies ,

Viendra dans nos marets regner sur les roseaux ;

Et nous foulant aux pieds jusqu'au fond des  
eaux

Tantôt l'un , & puis l'autre , il faudra qu'on  
pâtisse

Du combat qu'a causé Madame la Genisse.

Cette crainte étoit de bon sens.

L'un des Taureaux en leur demeure ,

S'alla cacher à leurs dépens.

Il en écrasoit vingt par heure.

Hélas on voit que de tout temps

Les petits ont pary des sortises des grands ;



## FABLE XXVII.

*Les Chauvesouris & les deux Belettes.*

**U**N Chauvesouris donna tête baissée  
 Dans un nid de Belettes, & si-tôt qu'elle y fut  
 L'autre envers les souris de long - reins courrou-  
 cée

Pour la devorer accourut.

Quoi vous osez, dit-il, à mes yeux vous produire  
 Après que vôtre race a tâché de me nuire !

N'êtes-vous pas Souris ? Parlez sans fiction.

Oùi vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.

Pardonnez moi, dit la pauvrete,

Ce n'est pas ma profession.

Moi souris ! des méchans vous ont dit ces nouvelles

Grace à l'auteur de l'Univers

Je suis Oyseau, voyez mes aîles :

Vive la gent qui fend les airs.

Sa raison plût, & sembla bonne,

Elle fait si bien qu'on lui donne ;

Liberté de se retirer.

Deux jours après nôtre étourdie

Aveuglement se va fourer

Chez une autre Belette aux Oyseaux ennemie.

La voila derechef en danger de sa vie.

La Dame du logis avec son long museau

S'en alloit la croquer en qualité d'Oyseau,

Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage.

Moi pour telle passer ! Vous n'y regardez-pas,

Qui fait l'Oyseau ? C'est le plumage.

Je suis Souris, vivent les Rats.

Jupiter confonde les Chats.

C iiij

## 30 FABLES CHOISIES,

Par cette adroite repartie.

Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvez qui d'écharpe changeans  
Aux dangers , ainsi qu'elles , ont souvent fait la  
figure

Le Sage dit , selon les gens ,

Vive le Roi , vive la ligue.

---

### FABLE XXVIII.

*L'Oyseau blessé d'une Flèche ;*

**M**ortellement atteint d'une flèche empennée ;  
Un Oyseau déplorait sa triste destinée !  
Et disoit en souffrant un surcroit de douleur ,  
Faut-il contribuer à son propre malheur :

Cruels humains , vous tirez de nos aîles  
Dequoi faire voler ces machines mortelles  
Mais ne vous moquez-point engeance sans pitié  
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.  
Des enfans de Japet toujours une moitié  
Fournira des armes à l'autre.

---

### FABLE XXIX.

*La Lice & sa Compagne.*

**U**Ne Lice étant sur son terme ,  
Et ne sçachant où mettre un fardeau si pe-  
sant.

Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent  
De lui prêter sa hute , où la Lice s'enferme.

Au bout de quelque tems sa Compagne revient.  
 La Lice lui demande encor une quinzaine.  
 Ses petits ne marchotent, disoit-elle qu'à peine :  
 Pour faire court elle l'obtient.  
 Ce second terme échû, l'autre lui redemande  
 Si maison, sa chambre, son lit.  
 La Lice cette fois montre les dents, & dit,  
 Je suis prête à sortir avec toute ma bande,  
 Si vous pouvez nous mettre hors :  
 Ses enfans étoient déjà forts.  
 Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le re-  
 grette ;  
 Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête  
 Il faut que l'on en vienne aux coups ;  
 Il faut plaider, il faut combattre.  
 Laissez-leur prendre un pied chez vous,  
 Ils en auront bien tôt pris quatre.

---

## F A B L E    X X X.

*L'Aigle & l'Escarbot.*

**L'**Aigle donnoit la chasse à Maître Jean Lapin  
 Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vîte.  
 Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin.  
 Je laisse à penser si ce gîte  
 Etoit seur, mais où mieux ; Jean Lapin s'y blottit.  
 L'Aigle fondant sur lui nonobstant cet azile,  
 L'Escarbot intercede & dit,  
 Princesse des Oyseaux, il vous est fort facile  
 D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :  
 Mais ne me faites pas cet affront, je vous pris,  
 Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,

## 32 FABLES CHOISIES,

Donnez-la lui de grace ou l'ôtez à nous deux :

C'est mon voisin , c'est mon compere.

L'Oyseau de Jupiter sans répondre un seul mot ;

Choque de l'aîle l'Escarbot ;

L'étourdit , l'oblige à se taire ,

Enleve Jean Lapin. L'Escarbot indigné,

Vole au nid de l'Oyseau , fracasse en son absence

Ses œufs, les rendres œufs, sa plus douce esperance,

Pas un seul ne fut épargné.

L'Aigle étant de retour , & voyant ce menage,

Remplit le Ciel de cris , & pour comble de rage,

Ne sçait sur qui vanger le tort qu'elle a souffert.

Elle gemit en vain , sa plainte au vent se perd.

Il falut pour cet an vivre en mere affligée,

L'an suivant elle mit son nid en lieu plus haut.

L'Escarbot prend son sems , fait faire aux œufs

le faut :

La mort de Jean Lapin derechef est vangée.

Ce second deüit fut tel que l'écho de ces bois

N'en dort de plus de six mois.

L'Oyseau qui porte Ganimede ;

Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide ;

Depose en son Giron ses œufs, & croit qu'en paix

Ils seront dans ce lieu , que pour ses interêts

Jupiter se verra contraint de les défendre :

Hardy qui les iroit là prendre.

Aussi ne les y prit-on pas.

Leur ennemy changea de note :

Sur la robe du Dieu fit tomber une crote :

Le Dieu la secoüant jettâ les œufs à bas.

Quand l'Aigle sçût l'inadvertance ,

Elle menaça Jupiter

D'abandonner sa Cour , d'aller vivre au desert :

De quitter toute dépendance ,

Avec mainte autre extravagance.

Le pauvre Jupiter se tût :  
Devant son Tribunal l'Escarbot comparut ,  
Fit sa plainte , & conta l'affaire.  
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort :  
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,  
Le Monarque des Dieux s'avisa pour bien faire,  
De transporter le tems où l'Aigle fait l'amour ,  
En une autre saison , quand la race Escarbore  
Est en quartier d'hyper , & comme la Marmotte  
Se cache & ne voit point le jour.

---

## FABLE XXXI.

*Le Lion & le Moucheron.*

**V**A-t-en insecte , excrement de la terre ;  
C'est en ces mots que le Lion  
Parloit un jour au Moucheron.  
L'autre lui declara la guerre.  
Penses-tu , lui dit-il , que ton titre de Roi  
Me fasse peur , ny me soucie ?  
Un Bœuf est plus puissant que toi ,  
Je le mène à ma fantaisie.  
A peine il achevoit ces mots ,  
Que lui même il sonna la charge ,  
Fut le Trompette & les Heros.  
Dans l'abord il se met au large :  
Puis prend son tems , fond sur le cou  
Du Lion qu'il rend presque fou.  
Le quadrupede écume , & son œil étincelle :  
Il rugit : on se cache , on tremble à l'environ ,  
Et cette alarme universelle  
Est l'ouvrage du Moucheron.

## 54 FABLES CHOSIES,

Un avorton de Mouche en cent lieux le harcelle,  
Tantôt pique l'échine, & tantôt le museau.

Tantôt entre au fond du nazeau:

La rage alors se trouve à son faîte montée:

L'invincible ennemi triomphe & rie de voir

Qu'il n'est griffe ny dent en la bête irritée

Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux Lion se déchire lui-même:

Fait raisonner sa queue à l'entour de ses flancs,

Bat l'air qui n'en peut moins, & sa fureur extrême

Le fatigue, l'abat; le voila sur les dents.

L'insecte du combat se retire avec gloire:

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire;

Va par tout l'anoncer, & rencontre en chemin

L'embuscade d'une Araignée:

Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?

J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis

Les plus à craindre sont souvent les plus petits

L'autre qu'aux grands perils tel a pu se soustraire

Qui perit pour la moindre affaire,

## FABLE XXXII.

*L'Asne chargé d'éponges, & l'Asne  
chargé de sel.*

UN Asnier, son Sceptre à la main

Menoit en Empereur Romain.

Deux Courriers à longues oreilles.

L'un d'éponges chargé marchoit comme un  
courier.

Et l'autre se faisant prier

Portoit comme on dit , les bouteilles.  
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pelerins  
Par monts , par vaux & par chemins  
Au gué d'une rivière à la fin arriverent ,  
Et fort empêchez se trouverent.  
L'Asnier qui tous les jours traversoit ce gué là  
Sur l'Asne à l'éponge monta ,  
Chassant devant lui l'autre bête ,  
Qui voulant en faire à sa tête A  
Dans un trou se précipita ,  
Revint sur l'eau , puis échapa :  
Car au bout de quelques nagées.  
Tout son sel se fondit si bien  
Que le Baudet ne sentit rien  
Sur ses épaules soulagées.  
Camarade Epongier prit exemple sur lui.  
Comme un Mouton qui va sur la foi d'autrui.  
Voilà mon Asne à l'eau, jusqu'au col il se plonge,  
Lui , le Conducteur & l'Eponge.  
Tous trois bûrent d'autant , l'Asnier & le Grison  
Firent à l'Eponge raison.  
Celle-ci devint si pesante ,  
Et de tant d'eau s'emplit d'abord ,  
Que l'Asne succombant ne pût gagner le bord.  
L'Asnier l'embrassoit dans l'attente.  
D'une prompte & certaine mort.  
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut , il n'im-  
porte ,  
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point  
Agir chacun de même sorte.  
J'en voulois venir à ce point.

## FABLE XXXIII.

*Le Lion & le Rat.*

**I**L faut autant qu'on peut obliger tout le monde  
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.  
 De cette verité deux fables feront foi,  
 Tant la chose en preuves abonde.  
 Entre les pattes d'un Lion,  
 Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.  
 Le Roi des animaux à cette occasion  
 Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie  
 Ce bien fait ne fut pas perdu.  
 Quelqu'un auroit-il jamais crû  
 Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?  
 Cependant il avint qu'au sortir des forêts  
 Ce Lion fut pris dans des rets  
 D'où ses rugissemens ne le pûrent défaire.  
 Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents :  
 Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage,  
 Patience & longueur de tems  
 Font plus que force ni que rage.

## FABLE XXXIV.

*La Colombe & la Fourmy.*

**L'**Autre exemple est tiré d'animaux plus petits.  
 Le long d'un clair ruisseau buvoit une Co-  
 lombe :



Quand l'eau se panchant une Fourmy y tombe.  
 Et dans cet Ocean l'on eût vû la Fourmy ,  
 S'efforcer , mais en vain , de regagner la rive.  
 La Colombe aussi-tôt usa de charité.

Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jetté ,  
 Ce fut un promoteur où la Fourmy arrive.

Elle se sauve , & là dessus ,

Passé un certain Croquant qui marchoit les pieds  
 nus.

Ce Croquant par hazard avoit un Arbaleste.

Dés qu'il voit l'oiseau de Venus

Il le croit en son pot , & déjà lui fait fête.

Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête ,

La Fourmy le pique au talon.

Le Vilain retourne la tête.

La Colombe l'entend , part , & tire de long.

Le soupé du Croquant avec elle s'envole :

Point de Pigeon pour une obole.

## F A B L E    X X X V.

*L'Astrologue qui se laisse tomber  
 dans un Puits.*

**U**N Astrologue un jour se laissa choir

Au fond d'un Puits. On lui dit, pauvre bête,

Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir ,

Pense-tu lire au dessus de ta tête ?

Cette aventure en soi : sans aller plus avant ,

Peut servir de leçon à la plupart des hommes.

Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes ,

Il en est que fort peu souvent

Ne se plaise d'entendre dire ,

# 38 FABLES CHOISIES,

Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.  
 Mais ce Livre qu'Homere & les siens ont chanté,  
 Qu'est ce que le hazard parmi l'antiquité,  
 Et parmi nous la Providence ?

Or du hazard il n'est point de science :  
 S'il en étoit on auroit tort  
 De l'appeller hazard , ny fortune, ny sort,  
 Toutes choses très-incertaines.

Quant aux volontez souveraines  
 De celui qui fait tout , & rien qu'avec dessein.  
 Qui les fait que lui seul, comment lire en son sein  
 Auroit-il imprimé sur le front des Etoiles  
 Ce que la nuit des tems renferme dans ses voiles :  
 A quelle utilité , pour exercer l'esprit  
 De ceux qui de la Sphere & du Globe ont écrit,  
 Pour nous faire éviter des maux inevitables ?  
 Nous rendre dans les biens des plaisirs incapables:  
 Et causant du dégoût pour les biens prévenus,  
 Les convertit en maux devant qu'ils soient venus;  
 C'est erreur , ou plutôt c'est crime de le croire.  
 Les Firmament se meut, les Astres font leur cours

Le Soleil nous luit tous les jours ;  
 Tous les jours sa clarté succede à l'ombre noire ,  
 Sans que nous en puissions autre chose inferer  
 Que la nécessité de luire & d'éclairer ,  
 D'amener les saisons , de meurir les semences ,  
 De verser sur le corps certaines influences.  
 Du reste , en quoi répond au sort toujours divers  
 Ce train toujours égal marche dans l'Univers ?

Charlatans , faiseurs d'horoscope ,  
 Quittez les Cours des Princes de l'Europe ,  
 Etamenez avec vous les souffleurs tout d'un tems ,  
 Vous ne meritez pas plus de foi que ces gens :  
 Je m'emporte un peu trop , revenons à l'histoire  
 De ce Speculateur qui fut contraint de boire.

Outre la vérité de son air mensonger  
 C'est l'image de ceux qui baillent aux chimères,  
 Cependant qu'ils sont en danger,  
 Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

## FABLE XXXVI.

*Le Lièvre & les Genouilles.*

UN Lièvre en son gîte songeoit,  
 Car que faire en un gîte à moins que l'on ne  
 songe ?

Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeoit :  
 Cet animal est triste & la crainte le ronge.

Les gens de naturel peureux.

Sont, disoit-il, bien malheureux.

Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite,

Jamais un plaisir pur : toujours divers,

Voilà comme je vis, cette crainte maudite

M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts,

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Et la peur se corrige-t-elle ?

Je croi même qu'en bonne foi

Les hommes ont peur comme moi,

Ainsi raisonnoit notre Lièvre,

Et cependant faisoit le guet :

Il étoit douteux, inquiet :

Un soufle, un ombre : un rien, tout lui donnoit  
 la fièvre,

Le malancolique Animal

En rêvant à cette matière.

Entend un léger bruit : ce lui fut un signal

Pour s'enfuir devers sa ranière.

## 40 FABLES CHOISIES,

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.  
 Grenouilles aussi-tôt de sauter dans les ondes.  
 Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes  
 Oh , dit-il , j'en fais faire autant  
 Qu'on m'en fait faire ! Ma présence  
 Effraye aussi les gens ! Je mets l'alarme au champ !  
 Et d'où me vient cette vaillance ?  
 Comment, des animaux qui tremblaient devant moi.  
 Je suis donc un foudre de guerre.  
 Il n'est , je vois bien, si poltron sur la terre  
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

## FABLE XXXVII.

### *Le Cocq & le Renard.*

**S**UR la branche d'un arbre étoit en sentinelle  
 Un vieux Coq adroit & matois.  
 Frere, dit un Renard, en caressant sa voix,  
 Nous ne sommes pas en querelle,  
 Paix générale cette fois.  
 Je viens te l'annoncer , descends que je t'embrasse  
 Ne me tarde point de grace  
 Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans man-  
 quer  
 Les tiens & toi pouvez vâquer  
 Sans nulle crainte à vos affaires :  
 Nous vous y servirons en freres.  
 Faites-en les feux dès ce soir.  
 Et cependant vient recevoir  
 Le baiser d'amour fraternelle,  
 Amy , reprit le Coq , je ne pouvois jamais  
 Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle  
 Que

Que celle

De cette paix.

Et ce m'est une double joye

De la tenir de toi : Je vois deux Levriers

Qui, je m'assure sont, courriers

Que pour ce sujet on m'envoie.

Ils vont vite ; & seront dans un moment à nous.

Je descends : Nous pourrons nous entrebaïser tous.

Adieu , dit le Renard ma traite est longue à faire.

Une autrefois. Le galand aussi tôt

Tire ses gregues, gagne au haut ,

Mal content de son stratagème ,

Et nôtre vieux Coq en soi-même

Se mit à rire de sa peur ,

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

## F A B L E    X X X V I I I .

### *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.*

L'Oyseau de Jupiter enlevant un mouton .

Un Corbeau témoin de l'affaire,

Et plus foible de reins , mais non pas moins  
glouton ,

En voulut sur l'heure autant faire.

Il tourna à l'entour du troupeau ,                    beau,

Marque de cent Moutons le plus gras, le plus

bon Mouton de sacrifice.

On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux.

Gaillard Corbeau disoit, en le couvrant des yeux;

Je ne suis que ta nourrice ,

Mais ton sort me paroît en merveilleux état ,

Tu n'iras de pâture.

D

## 42 FABLES CHOISIES,

Sur l'animal bœtant à ces mots il s'abat.

La Moutoniere créature

Pesoit plus qu'un fromage ; outre que sa toison

Étoit d'une épaisseur extrême ,

Et mêlée à peu près de la même façon

Que la barbe de Poliphème.

Elle empêtra si bien les serres du Corbeau,

Que le pauvre animal ne pût faire retraite,

Le Berger vient, le prend , l'encage bien & beau ,

Le donne à ses enfans pour servir d'amulette,

Il faut se mesurer, la consequence est nette.

Mal prend aux Volereaux de faire les Voleurs.

L'exemple est un dangereux leure.

Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands

Seigneurs ,

Où la Guespe a passé, le Moucheron demeure.

## F A B L E     X X X I X.

*Le Pan se plaignant à Junon.*

**L**E Pan se plaignoit à Junon :

Déesse , disoit-il , ce n'est pas sans raison

Que je me plains , que je murmure ,

Le chant dont vous m'avez fait don

Ne plaît à toute la nature :

Au lieu qu'un Rossignol, chetive créature ;

Forme des sons aussi doux qu'éclatans,

Est lui seul l'honneur du Printemps.

Junon répondit en colere ,

Oiseau jaloux & qui devrois te faire

Est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol ?

Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col  
Un Arc en Ciel de cent sortes de foyes,

Qui te panades, & qui déployes  
Une si riche queue, & qui semble à nos yeux  
La boutique d'un lapidaire.

Est-il quelque oiseau sous les Cieux

Plus que toi capable de plaire ?

Tout animal n'a pas toutes propriétés,

Nous vous avons donné diverses qualités,

Les uns ont la grandeur & la force en partage,

Le Faucon est léger, l'Aigle plein de courage,

Le Corbeau sert de présage,

La Corneille avertit des malheurs à venir :

Tous sont contents dans leur ramage :

Cesse donc de te plaindre, ou bien pour te punir

Je t'ôterai ton plumage.

## F A B L E X L.

*Le Lion & l'Ane chassans.*

LE Roi des Animaux se mit un jour en tête  
de giboyer. Il célébroit sa fête.

Le Gibier du Lion &c ne sont pas moineaux.

Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cais  
bons & beaux.

Pour réussir dans cette affaire,

Il se servit du ministère.

Dés l'Ane à la voix de Stentor.

L'Ane à Messer Lion fit office de Cor,

Le Lion le posta, le couvrit de ramée,

Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son

Les moins intimidés feroient de leur maison.

D ij

## 44 FABLES CHOISIES

Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée

A la tempête de sa voix :

L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable :

La frayeur faisoit les hôtes de ces bois.

Tous fuyoient , tous tombaient au piège inévitable

Où les attendoit le Lion.

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion :

Dit l'Ane , en se donnant tout l'honneur de la chasse

Où , reprit le Lion , c'est bravement crié.

Si je ne connoissois ta personne & ta race ,

J'en serois moi-même effrayé.

L'Ane s'il eût osé se fût mis en colère ,

Encor qu'on le raillât avec juste raison :

Car qui pourroit souffrir un Ane fanfaron ?

Ce n'est pas là leur caractère.

---

## FABLE XLI.

*Testament expliqué par Esope.*

**S**I ce qu'on dit d'Esope est vrai ,

C'étoit l'Oracle de la Grèce.

Lui seul avoit plus de sagesse ;

Que tout l'Arcopage. En voici pour essai

Une Histoire des plus gentilles ,

Et qui pourra plaire au Lecteur ,

Un certain homme avoit trois Filles ,

Toutes trois de contraire humeur.

Une buveuse , une coquette ,

La troisième avare parfaite ,

Cet Homme par son testament



Selon les Loix municipales

Leur laissa tout son bien par portions égales;

En donnant à leur Mere tant ;

Payable quand chacune d'elles

Ne posséderoit plus sa contingente part.

Le Pere mort, les trois femmes

Courent au testament sans attendre plus tard.

On le lit, on tâche d'entendre

La volonté du Testateur,

Mais en vain, car comment comprendre

Qu'aussi-tôt que chacune Sœur

Ne possèdera plus sa part héréditaire

Il lui faudra paier sa Mere ?

Ce n'est pas un fort bon moien

Pour paier que d'être sans bien.

Que vouloit donc dire le Pere ?

L'affaire est consultée, & tous les Avocats,

Après avoir tourné le cas

En cent & cent mille manieres

Y jettent leur bonnet, se confessent vaineux,

Et conseillèrent aux heritiers.

De partager le bien sans songer au surplus

Quant à la somme de la Veuve,

Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve,

Il faut que chaqu'un se charge par traité

Du tiers payable à volonté.

Si mieux n'aime la Mere en créer une rente

Dès le décès du mort courante.

La chose ainsi réglée, on compose trois lots.

En l'un les maisons de boudoir,

Les buffets dressés sous la treille,

La vaisselle d'argent, les couvertes, les brocs

Les magasins de malvoisie,

Les esclaves de bouche & pour dire en deux mots,

L'attirail de la goinfrie ;

# 46 FABLES CHOISIES,

Dans un autre celui de la coquetterie,  
 La maison de la Ville, & les meubles exquis,  
 Les Eunuques, & les coëffesuses,  
 Et les brodeuses,  
 Les joyaux, les robes de prix.  
 Dans le troisième lot, les fermes, le menage,  
 Les troupeaux & le pâturage,  
 Valets & bêtes de labour,  
 Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire  
 Que peut-être pas une sœur,  
 N'auroit ce qui lui pourroit plaire.  
 Ainsi chacun prit son inclination,  
 Le tout à l'estimation.  
 Ce fut dans la Ville d'Athènes.  
 Que cette rencontre arriva.  
 Petits & grands, tout aprouva  
 Le partage & le choix. Esope seul trouva  
 Qu'après bien du tems & des peines  
 Les gens avoient pris justement  
 Le contre pied du testament.  
 Si le défunt vivoit: disoit-il, que l'Attique  
 Auroit de reproches de lui!  
 Comment! Ce peuple qui se pique  
 D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,  
 A si mal entendu la volonté suprême.  
 D'un Testateur! Ayant ainsi parlé  
 Il fait le partage lui-même,  
 Et donne à chaque sœur un lot contre son gré  
 Rien qui pût être convenable,  
 Partant rien aux sœurs d'agréable.  
 A la Coquette l'attirail  
 Qui suit les personnes buveuses.  
 La Biberonne eut le bestail.  
 La Menagere eut les coëffesuses,  
 Tel fut l'avis du Phrygien.

Alleguant qu'il n'étoit moyen.  
 Plus sur pour obliger ces Filles.  
 A se defaire de leur bien.  
 Qu'elles se mariroient dans les bonnes familles ;  
 Quand on leur verroit de l'argent ,  
 Payeroient leur Mere tout contant ,  
 Ne possederoient plus les effets de leur Pere ;  
 Ce que disoit le testament.  
 Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire,  
 Qu'un Homme seul eût plus de sens  
 Qu'une multitude de gens.

---

## FABLE XLII.

*La Chate métamorphosée en Femme.*

UN homme cherissoit éperdument sa Chate.  
 Il la trouvoit mignonne, & belle, & délicate  
 Qui miauloit d'un ton fort doux :  
 Il étoit plus fou, que les foux.  
 Cet Homme donc par prieres, par larmes,  
 Par sortileges & par charmes.  
 Fait tant qu'il obtint du destin,  
 Que sa Chatte en un beau matin  
 Devient femme, & le matin même  
 Maître sot en fait sa moirié.  
 Le voilà fou d'amour extrême,  
 De fou qu'il étoit d'amitié.  
 Jamais la Dame la plus belle  
 Ne charma tant son favori,  
 Que fait cette épouse nouvelle  
 Son hypocondre de mari.  
 Et l'amadouë, elle le flâte,

## 48 FABLE CHOISIES

Il n'y trouve plus rien de Chate :

Et poussant l'erreur jusqu'au bout

La croit femme en tout & par tout.

Lors quelques Souris qui rongeoient de la natte

Aussi-tôt la femme est sur pieds :

Elle manqua son aventure.

Souris de revenir, femme d'être en posture :

Pour cette fois elle accourut à point ;

Car aiant changé de figure

Les Souris ne la craignoient point

Ce lui fut toujours une amorce ,

Tant le naturel a de force.

Il se moque de tout , certain âge accompli.

Le Vase est imbibé , l'étoffe a pris son pli.

En vain de son train ordinaire

On le veut des accoutumer ,

Quelque chose qu'on puisse faire ,

On ne scauroit le reformer.

Coups de fourche ni d'étrivieres

Ne lui font changer de manieres :

Et fussiez-vous embâtonnez ,

Jamais vous n'en serez les maîtres.

Qu'on lui ferme la porte au nez ,

Il reviendra par les fenêtres.

**Livre**



## L I V R E T R O I S I E' M E

## F A B L E X L I I I.

*Le Meufnier , son Fils , & l'Ane.*

*A. M. D. M.*

L'Invention des Arts étant un droit d'aînesse ,  
 Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grèce.  
 Mais ce Champ ne se peut tellement moissonner ,  
 Que les derniers venus n'y trouvent à glaner ,  
 La feinte est un païs plein de terres desertes.  
 Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.  
 Je t'en veux dire un trait assez bien inventé  
 Autrefois à Racan , Malherbe l'a conté.  
 Ces deux rivaux d'Horace , heritiers de sa Lire ,  
 Disciples d'Apollon, nos Maîtres pour mieux dire  
 Se rencontrant un jour, tout seuls & sans témoins,  
 ( Comme ils se confioient leurs pensées & leurs  
 soins )

Racan commence ainsi : Dites-moi , je vous prie  
 Vous qui devez sçavoir les choses de la vie.  
 Qui par tous ses degrez avez déjà passé ,  
 Et rien ne doit fuir en cet âge avancé ;  
 A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense  
 Vous connoissez mon bien , mon talent , ma nais-  
 sance :

Dois-je dans la Province établir mon séjour ;  
 Prendre emploi dans l'Armée , ou bien chargé à  
 la Cour ?

Tout au monde est mêlé d'amertume & de cha. mes

E

## 50 FABLES CHOISIES,

La Guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses allarmes,  
Si je suiyois mon goût, je sçaurois où buter ;  
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter  
Malherbe là-dessus. Contenter tout le monde.

Ecoutez ce recit avant que je réponde.

J'ai lû dans quelque endroit qu'un Meûnier &  
son Fils ,

L'un vieillard : l'autre enfant , non pas des plus  
petits ,

Mais garçon de quinze ans si j'ai bonne memoire ,  
Alloient vendre leur Asne un certain jour de foire ,  
Afin qu'il fût frais & de meilleur débit ,

On lui lia les pieds, on vous le suspendit ,

Pais cet homme & son Fils le portent comme un  
lustre ;

Pauvres gens , idiots, couple ignorant de rustre. ♦

Le premier qui les vit de rire s'éclata.

Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?

Le plus Asne des trois n'est pas celui qu'on pense.

Le Meûnier à ces mots connoît son ignorance.

Il met sur pied sa bête , & l'a fait détalier ,

L'Asne qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,

Se plaint en son patois. Le Meûnier n'en a cure ,

Il fait monter son Fils , il suit & d'avanture

Passent trois bons Marchands. Cet objet leur dé-  
plût ,

Le plus vieux au garçon s'éctia tant qu'il pût.

Oh là oh , décendez , que l'on ne vous le dise ,

Jeune homme qui menez laquais à barbe grise ,

C'étoit à vous de suivre , au vieillard de monter.

Messieurs , dit le Meûnier, il vous faut contenter.

L'Enfant met pied à terre , & puis le vieillard  
monte ,

Quand trois Filles passant , l'un dit , c'est grand  
honte

Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils.  
Tandis que ce nigaut comme un Evêque assis  
Fait le veau sur son Asne , & pense estre bien sage.  
Il n'est , dit le Meûnier , plus de Veaux à mon âge  
Passez vôtre chemin , la fille , & m'en croyez.  
Après mains quolibets coup sur coup renvoyez ,  
L'homme crût avoir tort , & mit son fils en croupe.  
Au bout de trente pas une troisième troupe  
Trouve encore à gloser. L'un dit , ces gens sont  
fous ,

Le Baudet n'en peut plus , il mourra sous leurs  
coups ;

Hé quoi , charger ainsi cette pauvre Bourique  
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?  
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre sa peau.  
Parbleu , dit le Meûnier , est bien fou du cerveau  
Qui prétend contenter tout le monde & son Pere.  
Etlayons toutefois si par quelque maniere  
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous  
deux ;

L'Asne se prevalant marché seul devant eux.  
Un quidam les rencontre , il dit , est-ce la mode  
Que Baudet aille à l'aise , & Meûnier s'incom-  
mode ?

Qui de l'Asne & du Maître est fait pour se laisser ?  
Je conseille à ces gens de le faire enchasser.  
Ils usent leurs souliers , & conservent leur Asne ;  
Nicolas au rebours : car quand il va voir Jeanne,  
Il monte sur sa bête , & la chanson le dit ,  
Beau trio de Baudets ? Le Meûnier repartit :  
Je suis Asne , il est vrai , j'en conviens , je l'avouë ?  
Mais que dorénavant on me blâme , on me louë :  
Qu'on dise quelque chose , ou qu'on ne dise rien :  
J'en veux faire à ma tête , il le fit , & fit bien.  
Quant à vous suivez Mars , ou l'Amour , ou le  
Prince.

## 32 FABLES CHOISIES,

Allez , venez , courez , demeurez en Province ,  
Prenés Femme, Abbaye , Emploi Gouvernement ;  
Les gens en parleront , n'en doutez nullement.

---

### FABLE XLIV.

#### *Les Membres & l'Eſtomach.*

**J**E devois par la Royauté  
Avoir commencé mon Ouvrage.

Ale voir d'un certain côté ,

\* Meſſer Gaſter en eſt l'image.

S'il a quelque beſoin tout le corps ſ'en reſſent.

De travailler pour lui les membres ſe laſſant ,

Chacun d'eux réſolu de vivre en Gentilhomme ,

Sans rien faire alléguant l'exemple de Gaſter.

Il faudroit diſoit-il , ſans nous qu'il vécût d'air.

Nous ſuons, nous pénonſ comme bêtes de ſomme

Et pour qui ? Pour lui ſeul : nous n'en profitons pas

Nôtre ſoin n'aboutit qu'à fournir ſes repas.

Chommons : C'eſt un métier qu'il nous veut faire  
apprendre.

Ainſi dit, ainſi fait. Les mains ceſſent de prendre ,  
Les bras d'agir , les jambes de marcher.

Tous dirent à Gaſter qu'il en allât chercher ,

Celeur fut une erreur dont ils ſe repentirent.

Bien-tôt les pauvres gens tomberent en langueur :

Il ne ſe forma plus de nouveau ſang au cœur :

Chaque membre en ſouffrit : les forces ſe perdirent

Par ce moyen les matins virent ,

Que celui qu'ils croyoient oisif & paresſeux

A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Cecy peut ſ'appliquer à la Grandeur Royale ,

*\* l'Eſtomach,*



Elle reçoit & donne , & la chose est égale.  
 Tout travaille pour elle , & réciproquement  
 Tout tient d'elle aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines ,  
 Enrichit le Marchand , gage le Magistrat ,  
 Maintient le laboureur , donne paye au soldat ,  
 Distribuë en cent lieux ses graces souveraines ,  
 Entretient seule tout l'Etat.

Menenius le sçût bien dire.

La Commune s'alloit séparer du Sénat.  
 Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'Empire ,  
 Le pouvoir , les trésors , l'honneur , la dignité ,  
 Au lieu que tout le mal étoit de leur côté ,  
 Les tributs , les impôts , les fatigues de guerre.  
 Le peuple hors des murs étoit déjà posté.  
 La plupart s'en alloit chercher une autre terre ,  
 Quand Menenius leur fit voir  
 Qu'ils étoient aux membres semblables :  
 Et par cet Apologue insigne entre les Fables.  
 Les ramena dans leur devoir.

## FABLE XLV.

*Le Loup devenu Berger.*

UN Loup qui commençoit d'avoir petite part  
 Aux Brebis de son voisinage ,  
 Crût qu'il falloit s'aider de la peau du Renard ,  
 Et faire un nouveau personnage ,  
 Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton  
 Fait sa houlette d'un bâton ,  
 Sans oublier la cornemuse  
 Pour pousser jusqu'au bout la ruse

E iij

## 94 FABLES CHOISIES,

Il auroit volontiers écrit sur son chapeau.  
C'est moi qui suis Guillot Berger de ce troupeau.

Sa personne étant ainsi faite,  
Et ses pieds de devant posez sur sa houlette :  
Guillot le \* Sycophante approche doucement.  
La plupart des Brebis dormoient pareillement.

L'hypocrite les laissa faire :  
Et pour pouvoir mener vers son fort les Brebis ,  
Il voulut ajoûter la parole aux habits.

Chose qu'il croyoit nécessaire.  
Mais cela gêne son affaire.

Il ne pût du Pasteur contrefaire la voix ,  
Le ton dont il parla fit retentir les bois ,  
Et découvrir tout le mystère.

Chacun se réveille à ce son ,  
Les Brebis , le Chien , le Garçon.  
Le pauvre Loup dans cet esclandre  
Empêché par son hoqueton ,  
Ne pût ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissant  
prendre.

Quiconque est Loup , agisse en Loup ,  
C'est le plus certain de beaucoup.

## FABLE XLVI,

*Les Grenouilles qui demandent un Roy.*

**L**Es Grenouilles se lassant  
De l'état Démocratique ,  
Par leurs clameurs firent tant  
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.  
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant ,  
Que la gent marécageuse ,  
\* Trompeur.

Gent fort forte & fort peureuse ,  
S'alla cacher sous les eaux ,  
Dans les joncs , dans les roseaux ,  
Dans les trous du marécage.  
Sans oser de long-temps regarder au visage  
Celui qu'elles croyoient être un gean nouveau ;  
Or c'étoit un soliveau ,  
De qui la gravité fit peur à la premiere ,  
Qui de le voir s'avanturant ,  
Osa bien quitter sa taniere.  
Elle approcha , mais en tremblant.  
Une autre la suivit , une autre en fit autant.  
Il en vint une fourmilliere ,  
Et leur troupe à la fin se rendit familiere ,  
Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.  
Le bon Sire le souffre , & se tient toujours coy.  
Jupin en a bientôt la cervelle rompue ,  
Donnez-nous , dit ce peuple , un Roy qui se remue.  
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue ,  
Qui les croque , qui les tue ,  
Qui les gobe à son plaisir ;  
Et Grenouilles de se plaindre ,  
Et Jupin de leur dire , & quoi , votre dernier  
A ses Loix croit-il vous astraindre ?  
Vous avez dû premierement  
Garder votre Gouvernement :  
Mais ne l'ayant pas fait , il vous doit suffire  
Que votre premier Roi fut debonnaire & doux ,  
De celui-ci contentez-vous ,  
De peur d'en rencontrer un pire.

FABLE XLVII.

*Le Renard & le Bouc.*

**C** Apitaine Renard alloit de compagnie  
Avec son ami Bouc des plus hauts encornez  
Celui-ci ne voyoit pas plus haut que son nez.  
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie  
La soif les obligea de descendre en un puis.

Là chacun d'eux se desaltère.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,  
Le Renard dit au Bouc : Que ferons nous compete  
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'icy.

Leve tes pieds en haut, & tes cornes aussi :

Mets les contre le mur. Le long de ton eschine

Je grimperay premierement,

Puis sur tes cornes m'élevant,

A l'aide de cette machine

De ce lieu cy je sortirai,

Après quoi je t'en tireray.

Par ma barbe, dit l'autre, il est bon, & je louë  
les gens bien senez comme toi :

Je n'aurois jamais quant à moi

Trouvé ce secret, je l'avouë,

Le Renard sort du puis, laisse son compagnon,

Et vous lui fait un beau sermon

Pour l'exhorter à patience.

Si le Ciel t'eût, dit-il, donné par excellence

Autant de jugement que de barbe au menton,

Tu n'aurois pas à la legere

Décendu dans ce puis. Or adieu j'en suis hors

Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts :

Car pour moi j'ai certaine affaire

**Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.  
En toute chose il faut considérer la fin.**

FABLE XLVIII.

*L'Aigle, la Laye, & la Chate.*

L'Aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux  
La Laye au pied; la Chate entre les deux :  
Et sans s'incommoder , moyennant ce partage ,  
Meres & nourrissons faisoient leur tripotage.  
La Chate détruisit par sa tourbe l'accord.  
Elle grimpa chez l'Aigle , & lui dit. Notre mort  
( Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux  
meres

Ne tardera possible grâces.

Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment  
Cette maudite Laye, & creuser une mine ?  
C'est pour déraciner le chêne assurément,  
Et de nos nourrissons attirer la ruine.

**L'arbre tombant, ils seront dévorés :**

Qu'ils s'en tiennent pour assurez  
S'il m'en restoit un seul j'adoucirois ma plainte.  
Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,  
La perfide descend tout droit

## À l'endroit

Où la Laye étoit en gésine :

Ma bonne amie, & ma voisine,

**Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.**

L'Aigle si vous sortez fondra sur vos petits,  
Obligez moi de n'en rien dire.

Son courroux tomberoit sur moi.

**Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,**

## 58 FABLES CHOISIES,

La Chatte en son trou se retire.  
 L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins  
 De ses petits: La Laye encore moins:  
 Sortes de ne pas voir que le plus grand des soins  
 Te doit être celui d'éviter la famine.  
 A demeurer chez soi l'une & l'autre s'obstine;  
 Pour secourir les siens dedans l'occasion:  
 L'Oyseau Royal en cas de mine,  
 La Laye en cas d'irruption.  
 La faim détruisit tout, il ne resta personne.  
 De la gent Marcelline, & de la gent Aiglonne,  
 Qui n'allât de vie au trépas;  
 Grand renfort pour messieurs les Chats.  
 Que ne sçait point ourdir une langue traïtresse  
 Par sa pernicieuse adresse!  
 Des malheurs qui sont sortis  
 De la boîte de Pandore,  
 Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,  
 C'est la bourbe à mon avis.

---

## FABLE XLIX.

### *L'Hyvrogne & sa Femme.*

**C**Hacun a son défaut où toujours il revient,  
 Honte ni peur n'y remédie.  
 Sur ce propos d'un conte il me souvient:  
 Je ne dis rien que je n'appuye.  
 De quelque exemple. Un suppot de Bacchus  
 Alteroit sa santé, son esprit & sa bourse,  
 Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,  
 Qu'ils sont au bout de leurs écus.  
 Un jour que celui-ci plein du jus de la treille,

Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille ,  
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau :

Là les vapeurs du vin nouveau  
Cuverent à loisir. A son réveil il trouve  
L'attirail de la mort à l'entour de son corps ;  
Un luminaire , un drap des morts ,  
Oh, dit-il , qu'est-cecy , ma femme est-elle veuve ?  
Là-dessus son Epouse en habit d'Alcétou ,  
Masquée , & de sa voix contra-faisant le ton ,  
Vient au prétendu , approche de sa biere ,  
lui presente un chaudreau propre pour Lucifer.  
L'Epoux alors ne doute en aucune maniere

Qu'il ne soit citoyen d'enfer  
Quelle personne es-tu , dit-il à ce phantôme ?  
La celeriere du Royaume  
De Satan , reprit elle , & je porte à manger  
A ceux qu'encloist la tombe noire  
Le mari repart sans songer  
Tu ne leur porte point à boire.

## FABLE L.

*La Goutte & l'Airagnée.*

**Q**Uand l'Enfer eut produit la Goutte & l'A-  
raignée ,  
Mes filles , leur dit-il , vous pouvez-vous vanter ,  
D'être pour l'humaine lignée  
Egalement à redouter  
Or avisons aux lieux qu'il faut vous habiter.  
Voyez-vous ces cases étroites ,  
Et ces Palais si grands , si beaux , si bien dorez :  
Je me suis proposé d'en faire vos retraites :  
Tenez donc , voici deux buchettes ,

# 60 FABLES CHOISIES,

Accommodez vous , ou tirez.

Il n'est rien, dit l'Araignée, aux cases qui me plaisent  
L'autre tout au rebours voyant les Palais pleins

De ces gens nommez Medecins ,  
Ne crût pas y pouvoir demeurer à son aise.  
Elle prend l'autre lot , y plante le piquet ;  
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre  
Homme

Disant , je ne crois pas qu'en ce poste je chomme.  
Ni que d'en déloger , & faire mon paquet.

Jamais Hypocrate me somme.

L'Araignée cependant se campe en un lambris ,  
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie ;  
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie ,  
Voilà des mouchérons de prix.

Une servante vient balayer tout l'ouvrage.  
Autre toile tissue , autre coup de balay.  
Le pauvre Bestion tous les jours déménage.

Enfin après un vain essai

Il va trouver la Goutte. Elle étoit en campagne ,  
Plus malheureuse mille fois

Que la plus malheureuse Araignée.  
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois ,  
Tantôt foûir , hoüer. Goutte bien tracassée ,  
Est ; dit-on , à demy pensée.

Oh , je ne sçaurois plus , dit elle , y résister. ( ter  
Changeons ma sœur l'Araignée. Et l'autre d'écou-  
Elle la prend au mot , se glisse en la cabane :  
Point de coup de balay qui l'oblige à changer.  
La Goutte d'autre part va tout droit se loger

Chez un Prelat qu'elle condamne

A jamais du lit ne bouger.

Cataplasmes , Dieu sçait : Les gens n'ont point de  
honte

De faire aller le mal toujours de pis en pis.



L'une & l'autre trouva de la sorte son compte,  
Et fit très-sagement de changer de logis.

---

## FABLE LI.

*Le Loup & la Cicogne.*

**L** Es Loups mangent gloutonnement.  
Un Loup donc étant de frainte.  
Se pressa dit-on tellement,  
Qu'il en pensa perdre la vie.  
Un os lui demeura bien avant au gosier.  
De bonheur pour ce Loup qui ne pouvoit crier  
Près de-là passe une Cicogne.  
Il lui fait signe, elle accourut.  
Voilà l'Operatrice aussi-tôt en besogne.  
Elle retira l'os; & pour un si bon tour,  
Elle demanda son salaire:  
Vôtre salaire? dit le Loup  
Vous riez ma bonne cammere.  
Quoi, ce n'est pas encore beaucoup  
D'avoir de mon gosier retiré vôtre cou!  
Allez, vous êtes une ingrate,  
Ne tombez jamais sous ma pate.

---

## FABLE LII.

*Le Lion abbatu par l'Homme.*

**O** N exposoit une peinture,  
Où l'Artisan avoit tracé  
Un Lion d'immense stature

## 62 FABLES CHOISIES.

Par un seul Homme terracé.  
Les regardans en tiroient gloire.

Un Lion en passant rabatit leur caquet.  
Je vois bien , dit il , qu'en effet  
On vous donne ici la victoire.  
Mais l'Ouvrier vous a déçûs,  
Il avoit liberté de feindre.

Avec plus de raison nous aurions le dessus,  
Si mes confreres sçavoient peindre.

### FABLE LIII.

#### *Le Renard & les Raisins.*

Certain Renard Gascon , d'autres disent Nor-  
mant ,

Mourant presque de faim, vid au haut d'une treille  
Des raisins murs aparemment,  
Et couverts d'une peau vermeille ,

Le galand eût fait volontiers un repas.

Mais comme il n'y pouvoit atteindre ,  
Ils sont trop verts, dit il, & bons pour des goujats  
Fit il pas mieux que de se plaindre ?

### FABLE LIV.

#### *Le Cigne & le Cuisinier.*

Dans une ménagerie  
De volatiles remplie ,  
Vivoient le Cigne & l'Oison :

Celui-là destiné pour les regards du maître ,

Celui-ci pour son goût , l'un qui se piquoit d'être  
Commensal du Jardin , l'autre de la maison.  
Des fosses du Château faisant leurs galeries ,  
Tantôt on les eût vûs côte à côte nager ,  
Tantôt courir sur l'onde , & tantôt se plonger ,  
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.  
Un jour le Cuisinier ayant trop bû d'un coup ,  
Prit pour Oïson le Cigne , & le tenant au cou ,  
Il alloit l'égorger , puis le mettre en potage.  
L'oiseau prêt à mourir se plaint en son ramage.

Le Cuisinier fut fort surpris ,

Et vit bien qu'il s'étoit mépris.

Quoi je mettois, dit il, un tel chanteur en soupe.  
Non , non , ne plaise aux Dieux que jamais ma  
main coupe

La gorge à qui s'en sert si bien.

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe.

Le doux parler ne nuit de rien.

---

## L A B L E   L V.

### *Les Loups & les Brebis.*

**A** Prés mille ans & plus de guerre déclarée ,  
Les Loups firent la paix avec les Brebis.  
C'étoit apparemment le bien des deux partis :  
Car si les Loups mangeoient mainte bête égarée ,  
Les Bergers de leur peau se faisoient mains habits ;  
Jamais de liberté , ny pour les pâturages ,  
Ny d'autre part pour les carnages ,  
Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs  
biens.

La paix se conclut donc , on donne des ôrages :  
Les Loups leurs Louveteaux , & les Brebis leurs  
Chiens.

# 64 FABLES CHOISIES,

L'échange en étant fait aux formes ordinaires,

Et réglé par des Commissaires :

Au bout de quelque temps que Messieurs les  
Louvats

Se virent Loups parfaits & friands de tuerie,

Ils vous prennent le tems que dans la Bergerie,

Messieurs les Bergers n'étoient pas ;

Etrouplant la moitié des Agneaux les plus gras :

Les emportent aux dents ; dans les bois se retirent ;

Ils avoient averti leurs gens secrètement.

Les Chiens, qui sur leur foi reposoient seurement,

Furent étranglez en dormant.

Cela fut si-tôt fait qu'à peine ils le sentirent,

Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échapa,

Nous pouvons conclure de là

Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.

La paix est fort bonne de soy ;

J'en conviens, mais dequoi sert-elle

Avec des ennemis sans soy ?

## F A B L E L I V.

*Le Lion devenu vieux.*

**L**E Lion terreur des forêts,

Chargé d'ans, & pleurant son antique prouesse,

Fut enfin attaqué par ses propres sujets

Devenus forts par sa foiblesse.

Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pié,

Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de  
corne,

Le malheureux Lion languissant, triste & morne

Peut à peine rugir par l'âge estropié :

Il attend son destin sans faire aucune plainte ;

Quand

Quand voyant l'Asne même à son antre accourir.  
 Ah ! c'est trop , lui dit-il ; je voulois bien mourir :  
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes at-  
 teintes.

## FABLE LVII.

*Philomele & Progné.*

Autrefois Progné l'hirondelle  
 De sa demeure s'écarta ,  
 Et loin des Villes s'emporta  
 Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele ,  
 Ma sœur , lui dit Progné , comment vous portez-  
 vous ?  
 Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûë ;  
 Je ne me souviens point que vous soyez venue  
 Depuis le tems de Thrace habiter parmi nous.  
 Dites moy , que pensez-vous faire ?  
 Ne quitterez vous point ce séjour solitaire ?  
 Ah ! repris Philomele , en est-il de plus doux ?  
 Progné lui repartit , & quoy , certe musique  
 Pour ne chanter qu'aux animaux ?  
 Tout au plus à quelque rustique ?  
 Le desert est-il fait pour des talens si beaux ?  
 Venez faire aux citez éclater leurs merveilles.  
 Aussi bien en voyant les bois ,  
 Sans cesse il vous souvient que Terce autrefois  
 Parmi des demeures pareilles  
 Exerça sa fureur sur vos divins appas.  
 Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage.  
 Qui fait reprit sa sœur , que je ne vous suis pas :  
 En voyant les hommes , hélas ?  
 Il m'en souvient bien davantage.

## FABLE LVIII.

*La Femme noyée.*

**J**E ne suis pas de ceux qui disent ce n'est rien,  
 C'est une Femme qui se noye.  
 Je dis que c'est beaucoup, & ce sexe vaut bien  
 Que nous le regretions puis qu'il fait nôtre joye.  
 Ce que j'avance ici n'est point hors de propos.  
 Puis qu'il s'agit en cette Fable  
 D'une Femme qui dans les flos  
 Avoit fini ses jours par un sort déplorable.  
 Son Epoux en cherchoit le corps,  
 Pour lui rendre en cette aventure  
 Les honneurs de la sepulture.  
 Il arriva que sur les bords  
 Du Fleuve, auteur de sa disgrâce,  
 Des gens se promenoient ignorant l'accident.  
 Ce mari donc leur demandant  
 S'ils n'avoient de sa Femme aperçû nulle trace,  
 Nulle reprit l'un d'eux, mais cherchez-là plus bas.  
 Suivez le fil de la riviere.  
 Un autre repartit. Non, ne le suivez pas,  
 Rebrouillez plutôt en arriere,  
 Quelle que soit la pente & l'inclination,  
 Dont l'eau par sa course l'emporte,  
 L'esprit de contradiction  
 L'aura fait floter d'autre sorte.  
 Cet homme se railloit assez hors de saison.  
 Quant à l'humeur contredisante,  
 Je ne sçai, s'il avoit raison :  
 Mais que cette humeur soit ou non.

Le défaut du sexe & la pente,  
 Quiconque avec elle naîtra,  
 Sans faute avec elle moura,  
 Et jusqu'au bout contredira,  
 Et s'il peut encore par de-là.

## F A B L E L I X.

*La Belette entrée dans un grenier.*

**D** Amoïfelle Belette au corps long & flouet,  
 Entra dans un grenier par un trou fort étroit  
 Elle sortoit de maladie.

Là vivant à discretion,

La galante fit cher lie,

Mangea, rongea, Dieu ſçait la vie,

Et le lard qui perit en cette occaſion.

La voilà pour concluſion

Grasse, Maſſuë, & rebondie.

Au bout de la ſemaine ayant dîné ſon ſou,

Elle entend quelque bruit, veut ſortir par le trou,

Ne peut plus repaſſer, & croit ſ'être mépriſe.

Après avoir fait quelque tours,

C'eſt dit-elle l'endroit, me voilà bien ſurpriſe,

J'ay paſſé par ici depuis cinq ou ſix jours.

Un Rat qui la voyoit en peine (pleine,

Lui dit, vous aviez lors la panſe un peu moins.

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre ſortir.

Ce que je vous diſ là, l'on le dit à bien d'autres,

Mais ne confondons point, par trop approfondir,

Leurs affaires avec les vôtres.

## FABLE LX.

*Le Chat & un vieux Rat*

J'Ay lû chez un conteur de Fables  
 Qu'un second Rôdilard ; l'Alexandre des Chats,  
 L'Attila , le fleau des Rats ,  
 Rendoit ces derniers misérables.  
 J'ay lû , dis je , en certain Auteur ,  
 Que ce Chat exterminateur ,

Vrai Cerbere , étoit craint une lieue à la ronde.  
 Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.

Les planchers qu'on suspend sur un léger appui ,  
 La mort aux Rats , les Souricières ,  
 N'étoient que jeux au prix de lui.

Comme il voit que dans leurs tanières

Les Souris étoient prisonnières ; ( cher.

Qu'elles n'osent sortir ; qu'il avoit beau cher-  
 Le galand fait le mort ; & du haut d'un plancher  
 Se pend la tête en bas. La bête scelerate

A de certains cordons se tenoit par la pate.

Le peuple des Souris étoit que c'est châtiment.

Qu'il a fait un larcin de rost ou de fromage ,

Egratigné quelqu'un , causé que que dommage :

Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.

Toutes , dis je , unanimement

Se promettent de dire à son enterrement ;

Mettent le nez à l'air , montrent un peu la tête ,

Puis rentrent dans leurs nids à Rats ,

Puis ressortant font quatre pas ,

Puis enfin se mettent en quête ,

Mais voici bien une autre feste.



Le pendu ressuscité , & sur ses pieds tombant  
Attrape les plus paresseuses.

Nous en sçavons plus d'un , dit-il en les gobant :  
C'est tout de vieille guerre, & vos cavernes creuses  
Ne vous sauveront pas , je vous en avertis ;

Vous viendrez toutes au logis ,  
Il prophetisoit vrai , nôtre maître Mitis.  
Pour la seconde fois les trompe & les affine :

Blanchit sa robe , & s'enfarine ,  
Et de la sorte déguisé ,  
Se niche & se blotir dans une huche ouverte ,  
Ce fut à lui bien avisé :

La gente trote menu s'en vient chercher sa perte.  
Un Rat sans plus s'a stient d'aller flairer autour .  
C'étoit un vieux routier, il sçavoit plus d'un tour ,  
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille ,  
S'écria-t-il de loin au General des Chats ,  
Je soupçonne dessous encore quelque machine ,  
R en ne te sert d'être farine.

Car quand tu serois sac je n'approcherois pas ,  
C'étoit bien dit à lui , j'approuve sa prudence ,  
Il étoit expérimenté ,  
Et sçavoit que la méfiance  
Est mere de la la sécurité.

## FABLE LXI.

*L'œil du Maître.*

UN Cerf s'étant sauvé dans une érable à Bœufs.  
Fut d'abord averri par eux ,  
Qu'il cherchât un meilleur azile.

# 70 FABLES CHOISIES,

Mes freres , leur dit-il , ne me decelez pas ,  
Je vous enseigneray les patis les plus gras ,  
Ce service vous peut quelque jour être utile ,

Et vous n'en aurez point regret ,  
Les Bœufs à toutes fins promirent le secret :  
Il se cache en un coin , respire & prend courage .  
Sur le soir on apporte herbe fraîche & fourage ,  
Comme l'on faisoit tous les jours .

L'en va , l'on vient , les valets font cent tours :  
L'Intendant même , & pas un d'avanture

N'appercût ny corps ny ramure ,  
Ny Cerf enfin . L'habitant des forests ( ble  
Rend déjà graces aux Bœufs , attend dans cette étra-  
Que chacun retournant au travail de Cérés ,  
Il trouve pour sortir un moment favorable ,  
L'un des Bœufs ruminant lui dit : cela va bien :  
Mais quoi l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa  
revûë ,

Je crains pour toy sa venuë ,  
Jusques là pauvre Cerf ne te vante de rien ,  
Là-dessus le Maître entre & vient faire sa ronde ;  
Qu'est ceci , dit-il à son monde ,  
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers ;  
Cette litiere est vieille , allez vite aux greniers ,  
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées .  
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ;  
Ne sçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers ;  
En regardant à tout il voit une autre tête ,  
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu ,  
Le Cerf est reconnu , chacun prend'un épieu ,  
Chacun donne un coup à la bête .

Ses larmes ne sçauroient la sauver du trépas ,  
On l'emporte , on la sale , on en fait maint repas ,  
Dont maint voisin s'éjouit d'être .  
Phedre sur ce sujet , dit fort élegamment ,

Il n'est pour voir que l'œil du Maître,  
Quant à moi je mettrois encore l'œil de l'amant.

---

## F A B L E L X I I.

*L'Aloüette & ses petits avec le Maître  
d'un Champ.*

**N**E t'attens qu'à toi seul, c'est un commun  
Proverbe.

Voici comme Esope le mit en credit.

Les Aloüettes fond leur nid

Dans les bleds quand ils sont en herbe.

C'est à dire environ le tems

Que tout aime, & que tout pullule dans le monde,

Monstres marins au fonds de l'onde,

Tigres dans les Forêts, Aloüette aux champs.

Une pourtant de ces dernieres

Avoir laissé passer la moitié du Printems

Sans goûter le plaisir des amours printanieres.

A toute force enfin elle se résolut.

D'imiter la nature, & d'être mere encore.

Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,

A la hâte, le tout alla du mieux qu'il pût.

Les bleds d'alentour murs, avant que la nichée

Se trouvât assez forte encore

Pour voler & prendre l'essor,

De mille soins divers l'Aloüette agitée.

S'en va chercher pâture, avertir ses enfans:

D'être toujours au guet & faire sentinelle.

Si le possesseur de ces champs

Vient avec son fils (comme il viendra) dit-elle,

Ecoutez-bien, selon ce qu'il dira,

## 72 FABLES CHOISIES,

Chacun de nous décampa.

Si-tôt que l'Aloüette eut quitté sa famille ,  
Le possesseur du champ vient avec son fils ,  
Ces bleds sont murs , dit-il , allez chez nos amis  
Les prier que chacun , apportant sa faucille ,  
Nous viennent aider demain dès la pointe du jour.

Nôtre Aloüette de retour ,  
Trouve en allarme sa couvée.

L'un commence. Il a dit que l'Aurore levée,  
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.  
S'il n'a dit que cela , repartit l'Aloüette ,  
Rien ne nous presse encore de changer de retraite:  
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.  
Cependant soyez gais , voilà de quoi manger.  
Eux repus , tout s'endort , les petits & la mere.  
L'Aube du jour arrive , & d'amis point du tout.  
L'Aloüette à l'effor , le Maître s'en vient faire  
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

Ces bleds ne devoient pas , dit-il , être debout.  
Nos amis ont tort , & tort qui se repose  
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

Mon fils allez chez nos parens ,  
Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais ,  
Il a dit ses parens , mere , c'est à cette heure ,

Non , mes enfans , dormez en paix ,  
Ne bougeons de nôtre demeure.

L'Aloüette eut raison , car personne ne vint.  
Pour la troisième fois le Maître se souvint  
De visiter ses bleds. Nôtre erreur extrême ,  
Dit-il , de nous attendre à d'autres gens que nous.  
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.  
Retenez bien cela , mon fils , & sçavez-vous  
Ce qu'il faut faire ; Il faut qu'avec vôtre famille ,  
Nous prenions dès demain chacun une faucille :  
C'est,

C'est là vôtre plus court , & nous acheverons  
 Nôtre moisson quand nous pourrons.  
 Dés-lors que ce dessein fût scû de l'Aloüette.  
 C'est ce coup qu'il est bon de partir mes enfans.  
 Et les petits en même temps  
 Volerans & se culbutans ,  
 Délogerent tous sans trompette.



## LIVRE QUATRIÈME,

## FABLE LXIII.

*Le Lion Amoureux.*

A MADEMOISELLE DE SEVIGNE,

**S**evigné , de qui les attraits  
 Servent aux graces de modele ,  
 Et qui nâquîtes toute belle ,  
 A vôtre indifférence près ,  
 Pourriez-vous être favorable  
 Aux jeux innocens d'une fable ,  
 Et voir sans vous épouventer  
 Un Lion qu'amour scût dompter ?  
 Amour est un étrange maître  
 Heureux qui peut ne le connoître ,  
 Que par le recit , lui ni ses coups ?  
 Quand on en parle devant vous ,  
 Si la vérité vous offense ,  
 La Fable au moins se peut souffrir ,  
 Celle-ci prend bien l'assurance

# 74 FABLES CHOISIES,

Par zele & par reconnoissance.

Du temps que les bêtes parloient  
Les Lions entr'autres vouloient  
Estre admis dans nôtre alliance.  
Pourquoi non , puisque leur engeance  
Valoit la nôtre en ce temps là ,  
Ayant courage , intelligence ,  
Et belle hûre outre cela.  
Voici comme il s'en alla.

Un Lion de haut parentage  
En passant par un certain pré  
Rencontra Bergere à son gré.  
Il la demande en mariage.  
Le pere auroit fort souhaitté  
Quelque gendre un peu moins terrible  
La donner lui sembloit bien dur ,  
Le refuser n'étoit pas seur.  
Même un refus eût fait possible  
Qu'on eût vû quelque beau matin  
Un mariage clandestin.  
Car outre qu'en toute maniere  
La belle étoit pour les gens fiers ,  
Fille se coëfe volontiers.  
D'amoureux à longue criniere ,  
Le Pere donc ouvertement  
N'osant renvoyer nôtre amant ,  
Lui dit , Ma fille est delicate ;  
Vos griffes la pourront blesser  
Quand vous voudrez la caresser  
Permettez donc qu'à chaque pate  
On vous les rogne , & pour les dents ,  
Qu'on vous les limes en même tems ,  
Vos baisers en feront moins rudes ,  
Estant pour vous plus délicieux :  
Car ma fille y répondra mieux.

Et sans ces inquiétudes.  
 Le Lion consent à cela  
 Tant son ame étoit aveuglée,  
 Sans dents ni griffes le voilà  
 Comme place démantelée,  
 On lâcha sur lui quelques chiens,  
 Il fit fort peu de résistance,  
 Amour, amour, quand tu nous tiens  
 On peut bien dire, adieu prudence,  
 Par tes conseils enforcelans  
 Ce Lion crut son adversaire.  
 Hélas, comment pourrois-tu faire  
 Que les bêtes devinssent gens.  
 Si tu nuis aux plus sages têtes,  
 Et fait les gens devenir bêtes.

---

## FABLE LXIV.

*Le Berger & la Mer.*

**D**U rapport d'un troupeau dont il vivoit sans  
 soins

Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.

Si sa fortune étoit petite,

Elle étoit seure tout au moins.

A la fin les trésors déchargez sur la place

Le tenterent si bien qu'il vendit son troupeau.

Traffiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau,

Cet argent perit par naufrage.

Son Maître fut réduit à garder les Brebis:

Non plus Berger en chef comme il étoit jadis.

Quand ses propres Moutons païssoient sur le rivage.

## 76 FABLES CHOISIES,

Celui qui s'étoit vû Coridon ou Tircis  
 Fut Pierrot & rien davantage,  
 Au bout de quelque temps il fit quelques profits ;  
 Racheta des bêtes à laine ;  
 Et comme un jour les vents retenant leur halaine  
 Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux ;  
 Vous voulez de l'argent , ô Mesdames les eaux ;  
 Dit-il , adressez-vous , je vous prie , à quelqu'autre  
 Ma foy vous n'aurez pas le nôtre.  
 Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé  
 Je me sers de la verité  
 Pour montrer par experience  
 Qu'un fol quand il est assuré  
 Vaut mieux que cinq en esperance ;  
 Qu'il se faut contenter de sa condition ;  
 Qu'aux conseils de la Mer & de l'ambition  
 Nous devons fermer les oreilles.  
 Pour un qui s'en louera , dix mille s'en plaindront ,  
 la Mer promet monts & merveilles ,  
 Fiez vous-y , les vents & les voleurs viendront.

---

## F A B L E L X V.

### *La Mouche & la Fourmy.*

**L**A mouche & la Fourmy contestoient de leur  
 prix,  
 O Jupiter ! dit la première ,  
 Faut-il que l'amour propre aveugle les esprits  
 D'une si terrible manière ,  
 Qu'un vil & rampant animal.  
 A la fille de l'air s'ose dire égal !  
 Je hante tes Palais , je m'assis à ta table.



Si l'on t'immole un Bœuf, j'en goute devant toy :  
 Pendant que celle-ci chetive & miserable  
 Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a traîné chez soy :

Mais ma mignonne, dites moy  
 Vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roy,  
 D'un Empereur, ou d'une belle ?  
 Je le fais ; & je baise un beau sein quand je veux,  
 Je me joue entre des cheveux :

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle :  
 Et la dernière main que met à sa beauté

Une femme allant en conquête,  
 C'est un ajustement des Mouches emprunté  
 Puis allez moy rompre la tête

De vos greniers. Avez-vous dit,  
 Lui repliqua la ménagère.

Vous hantez les Palais : mais on vous y maudit,  
 Et quant à goûter la première

De ce qu'on sert devant les Dieux  
 Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?

Si vous entrez par tout, aussi font les profanes  
 Sur la tête des Roys & sur celle des Asnes

Vous allez vous planter, je n'en dis rien pas,  
 Et je sçais que d'un prompt trépas

Cette importunité bien souvent est punie.

Certain ajustement, dites-vous, rend jolie,  
 J'en conviens, il est noir ainsi que vous & moy,

Je veux qu'il ait nom mouche, est-ce un sujet  
 pourquoy

Vous fassiez sonner vos merites ?  
 Nomme-t-on pas aussi Mouches les parasites ?

Cess:z donc de tenir un langage si vain :

N'ayez plus ces hautes pensées,  
 Mouches des cours sont chassées :

Les Mouchars sont pendus : & vous mourrez de  
 faim,

## 78 FABLES CHOISIES,

De froid, de langueur, de misere,  
Quand Phœbus regnera sur un autre hemisphere  
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.

Je n'irai par monts ni par vaux

M'exposer au vent, à la pluye.

Je vivray sans Melancolie,

Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.

Je vous enseigneray par là

Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.

Adieu : je perds le tems : laissez-moi travailler

Ni mon grenier ni mon armoire,

Ne se remplit à babiller.

## FABLE LXVI.

### *Le Jardinier & son Seigneur.*

UN amateur du jardinage,

Demi bourgeois, demi manant,

Possédoit en certain Village

Un Jardin assez propre, & le clos à tenant.

Il voit de plan vis fermé cette étendue.

Là croissoit à plaisir l'ozeille & la laitue,

De quoy faire à Margot pour sa fête un bouquet,

Peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet.

Cette facilité par un Lièvre troublée.

Fit qu'au Seigneur du bourg nôtre homme se  
plaignit.

Ce maudit animal vient prendre sa goulée

Soir & matin, dit-il, & des pièges se rit.

Les pierres, les bâtons y perdent leur credit.

Il est forcier je croy. Sorcier, je l'en défie.

Repartit le Seigneur. Fût-il diable, Miraut

En dépit de ses tours l'attrapera bien tôt.

Et quand, & dès demain, sans tarder plus long-tems,  
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.

C'a déjeunons, dit-il, vos poulets sont-ils tendres?

La fille du logis, qu'on vous voye, aprochez.

Quand la marierons-nous ? quand aurons-nous  
des gendres ?

Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'en-  
rendez,

Qu'il faut foüiller à l'escarcelle.

Disant ces mots il fait connoissance avec elle :

Auprès de lui la fait asseoir,

Prend une main, un bras, leve un coin du mou-  
choir,

Toutes sottises dont la belle

Se défend avec grand respect,

Tant qu'au Pere à la fin cela devient suspect.

Cependant on fricasse, on se ruë en cuisine.

De quand sont vos jambons, ils ont fort bonne  
mine.

Monsieur ils sont à vous. Vraiment, dit le Seigneur

Je les reçois, & de bon cœur.

Il déjeune tres-bien, aussi fait sa famille,

Chiens, chevaux, & valets, tous gens bien en-  
dentez :

Il commande chez l'hôte, y prend des libertez,

Bois son vin, caresse sa fille.

L'embarras des Chasseurs succede au déjeuné.

Chacun s'anime & se prepare

Les trompes & les cors font un tel tintamarre.

Que le bon homme est étonné.

Le pis fut que l'on mit en piteux équipage

Le pauvre potager : adieu planches, quarrceaux,

Adieu chicorée & porreaux ;

Adieu dequoy mettre au potage.

Le Lièvre étoit gîré dessous un maître chôn.

## 80 FABLES CHOISIES,

Je vous en déferay , bon homme , sur ma vie :  
On le guète , on le lance ; il s'enfuit par un trou ,  
Non par un trou , mais trouée , horrible & large  
plage.

Que l'on fit à la pauvre haye  
Par ordre du Seigneur , car il eût été mal  
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval  
Le bon homme disoit. Ce sont-là jeu de Prince :  
Mais on le laissoit dire , & les chiens & les gens  
Firent plus de dégât en une heure de tems.

Que n'en auroit fait en cent ans  
Tous les Lièvres de la Province.  
Petits Princes vuidéz vos débats entre-vous ,  
De recourir aux Rois vous seriez de grands fous ;  
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres ,  
Ni les faire entrer sur vos terres.

## F A B L E L X V I I.

### *L'Asne & le petit Chien.*

**N**E forçons point nôtre talent ,  
Nous ne ferions rien avec grace.  
Jamais un lourdaut , quoi qu'il fasse ,  
Ne sçauroit passer un galand.  
Peu de gens que le Ciel chérit & gratifie  
Ont le don d'agréer infus avec la vie.  
C'est un point qu'il leur faut laisser ;  
Er ne pas ressembler à l'Asne de la Fable ,  
Qui pour se rendre plus aimable  
Er plus cher à son Maître , alla le caresser ,  
Comment , disoit-il en son ame ,  
Ce Chien parce qu'il est mignon ,

Vivra de pair à compagnon  
 Avec Monsieur , avec Madame ,  
 Et j'auray des coups de bâton !  
 Que fait-il ? il donne la pate,  
 Puis aussi-tôt il est baïsé  
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flâte,  
 Cela n'est pas mal aisé.  
 Dans cette admirable pensée ,  
 Voyant son Maître en joye , il s'en vient lourde-  
 ment  
 La lui porte au menton fort amoureusement.  
 Non sans accompagner pour plus grand ornement  
 De son chant gracieux cette action hardie.  
 Oh , oh , qu'elle caresse & quelle melodie,  
 Dit le Maître aussi-tôt. Hela , Martin bâton.  
 Martin bâton accourt , l'Asne change de ton.  
 Ainsi finit la Comedie.

---

## F A B L E LXVIII.

*Le Combat des Rats & des Belettes.*

**L**A nation des Belettes ,  
 Non plus que celle des Chats,  
 Ne veut aucun bien au Rats :  
 Et sans les portes étroites.  
 De leurs habitations ,  
 L'animal à longue eschine  
 En feroit , je m'imagine ,  
 De grandes destructions.  
 Or une certaine année  
 Qu'il en étoit à foison ,  
 Leur Roi nommé Ratapon,

## 82 FABLES CHOISIES,

Mit en campagne une armée.

Les Belettes de leur part

Déployerent l'étendart,

Si l'on croit la Renommée,

La victoire balança.

Plus d'un Guerret s'engraissa

Du sang de plus d'une bande

Mais la perte la plus grande

Tomba presque en tous endroits.

Sur le peuple Souriquois.

Sa déroute fut entière :

Quoi que pût faire Artapax ,

Phearpax , Meridorpax ,

Qui tout couvert de poussière

Soutinrent assez long-tems .

Les efforts des combatans.

Leur résistance fut vaine :

Il falut céder au fort.

Chacun s'enfuit au plus fort ,

Tant soldat, que Capitaine.

Les Princes périrent tous,

La racaille dans des trous .

Trouvant sa retraite prête ,

Se sauva sans grand travail ,

Mais les Seigneurs sur leurs têtes

Ayant chacun un plumail ,

Des cornes , ou des aigrettes ,

Soit comme marques d'honneur.

Soit enfin que les Belette ,

En conçussent plus de peur ,

Cela causa leur malheur.

Trou , ny fente , ny crevasse

Ne fut large assez pour eux.

Au lieu que la populace

Entroit dans les moindres creux.

La Principale jonchée  
Fut donc des principaux Rats ,  
Une tête empanachée  
N'est pas petit embarras ,  
Le trop superbe équipage  
Peut souvent en un passage  
Causer du retardement.  
Les petits en toute affaire  
Esquivent fort aisément ;  
Les grands ne le peuvent faire.

---

## F A B L E L X I X.

*Le Singe & le Dauphin.*

**C**'Etoit chez les Grecs un usage ,  
Que sur la Mer tous voyageurs  
Menoient avec eux en voyage  
Singe & Chiens de Bâteleurs.  
Un Navire en cet équipage  
Non loin d'Arhebes fit naufrage ,  
Sans les Dauphins tout eût péri.  
Cet animal est fort ami  
De nôtre espece : En son Histoire  
Pliné le dit , il le faut croire.  
Il sauva donc tout-ce qu'il pût ,  
Même un Singe en cette occurrence ;  
Profitant de la ressemblance ,  
Lui pensa devoir son salut  
Un Dauphin le prit pour un homme.  
Et sur son dos le fit asseoir ,  
Si gravement qu'on eût crû voir  
Ce chanteur qué tant on renomme.

## 84 FABLES CHOISIES,

Le Dauphin l'alloit mettre à bord,  
 Quand par hazard il lui demande,  
 Etes-vous d'Athenes la grande ?  
 Oüi, dit l'autre, on m'y connoit fort :  
 S'il vous y survient quelque affaire  
 Employez moi ; car mes parens  
 Y tiennent tous les premiers rangs,  
 Un mien cousin est Juge-Maire,  
 Le Dauphin dit, bien, grammerci.  
 Et le Pirée a part aussi  
 A l'honneur de vôtre presence ?  
 Tous les jours il est mon ami  
 C'est une vieille connoissance.  
 Nôtre Magot, prit pour ce coup  
 Le nom d'un port pour un nom d'homme  
 De telles gens il est beaucoup,  
 Qui prendroient Vaugirard pour Rome,  
 Et qui caquetans au plus drû,  
 Parlant de tout, & n'ont rien vû.  
 Le Dauphin rit, tourne la tête,  
 Et le Magot considéré.  
 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré  
 Du fonds des eaux rien qu'une bête ;  
 Il l'y replonge, & va trouver  
 Quelque homme afin de le sauver.

## F A B L E L X X.

### *L'homme, & l'Idole de bois*

**C**ERTAIN Païen chez lui gardoit un Dieu de  
 bois ;  
 De ces Dieux qui sont sourds bien qu'ayant  
 des oreilles.



Le Païen cependant s'en promettoit merveilles.

Il lui coûtoit autant que trois.

Ce n'étoient que vœux & qu'offrandes ,  
Sacrifices de bœufs couronnez de guirlandes.

Jamais Idoles , quel qu'il fût ,

N'avoit en cuisine si grasse ,

Sans que pour tout culte à son hôte il échût  
Succession , trésor , gain au jeu , nulle grace.

Bien plus , si pour un son d'orage en quelque  
endroit ,

S'amassoit d'une ou d'autre sorte ,

L'Homme en avoit sa part , & sa bourse en souffroit.

La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.

A la fin se fâchant de rien obtenir rien

Il vous prend un levier , met en pièces l'Idole ,

Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien ,  
M'as-tu valu , dit-il , seulement un obole ;

Va , fors de mon logis , cherches d'autres autels ,  
Tu ressembles aux naturels

Malheureux , grossiers , & stupides :

On n'en peut rien tirer qu'avec le bâton

Plus je te remplissois , plus mes mains étoient  
vuides.

## F A B L E L X X I.

*Le Geay paré des plumes du Pan.*

**U**N Pan muoit , un Geay prit son plumage ,  
Puis après se l'accommoda .

Puis parmi d'autres Pans tout fier se vanada ,  
Croyant être un beau personnage ,

# 86 FABLES CHOISIES.

Quelqu'un le reconnut il se vit basoué,  
 Berné sifflé moqué, joué,  
 Et par Messieurs les Pans plumé d'étrange sorte:  
 Même vers ses pareils s'étant réfugié,  
 Il fut par eux mis à la porte.  
 Il est assez de Geays à deux pieds comme lui,  
 Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,  
 Et que l'on nomme plagiaires,  
 Je m'en rais, & ne veux leur causer nul ennui,  
 Ce ne sont pas-là mes affaires.

## FABLE LXXII.

### *Le Chameau & les Bâtons flotans.*

**L**E premier qui vid un Chameau.  
 S'enfuit à cet objet nouveau,  
 Le second aprocha, le troisième osa faire  
 un lieu pour le Dromadaire.  
 L'accoutumance ainsi nous rend tout familier,  
 Ce qui nous paroïssoit terrible & singulier  
 S'apprivoise avec nôtre vûe,  
 Quand se vient à la continuë.  
 Et puisque nous voici tombez sur ce sujet,  
 On avoit mis des gens au guet.  
 Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,  
 Ne pûrent s'empêcher de dire  
 Que c'étoit un puissant navire.  
 Quelques momens après l'objet devint brûlot,  
 Et puis nacelle, & puis balot,  
 Enfin bâtons flotans sur l'onde.  
 J'en sçais beaucoup de par le monde  
 A qui ceci conviendrait bien:

De loin c'est quelque chose, & de près ce n'est rien.

## F A B L E L X X I I I.

*La Grenouille & le Rat.*

**T**El, comme dit Merlin, cuide engeigner au-  
trui,

Qui souvent s'engeigne soy-même ;

J'ay regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui

Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême,

Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris

Un Rat plein d'en-bon point, gras, & des mieux  
nourris,

Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême,

Sur le bord d'un marêt égayoit les esprits.

Une Grenouille aproche, & lui dit en sa langue.

Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.

Messire Rat promit soudain :

Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.

Elle allegua pourtant les délices du bain.

La curiosité, le plaisir du voyage,

Cent raretez à voir le long du marécage.

Un jour il conteroit à ses petits enfans

Les beautez de ces lieux, les mœurs des habitans,

Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point sans plus tenoit le galand empêché.

Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.

La Grenouille à cela trouve un très-bon remede.

Le Rat fut à son pied par la pate attaché.

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marêt entrez, nôtre bonne commerce.

## 33 FABLES CHOISIES,

S'efforce de rirer son hôte au fond l'eau ,  
 Contre le droit des gens ; contre la foi jurée ,  
 Piétend qu'elle en fera gorge chaude & curée ,  
 ( C'étoit à son avis un excellent morceau. )  
 Déjà dans son esprit la galante le croque.  
 Il atteste les Dieux , la perfide s'en moque.  
 Il résiste , elle tire. En ce combat nouveau  
 Un Milan qui dans l'air planoit , faisoit la ronde.  
 Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.  
 Il fond dessus , l'enleve , & par même moyen.

La Grenouille & le lien.

Tout en fut , tant & si bien

Que de cette double proye

L'Oiseau se donne au cœur joye ,

Ayant de cette façon

A souper cher & poisson.

La ruse la mieux ourdie

Peut nuire à son inventeur ,

Et souvent la perfidie

Retourne sur son Auteur.

## F A B L E L X X I V.

*Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.*

U Ne Fable avoit cours parmi l'antiquité :  
 Et la raison ne m'en est pas connuë.

Que le Lecteur en tire une moralité ;

Voici la Fable toute nue.

La Renommée ayant dit en ces lieux ,  
 Qu'un fils de Jupiter , un certain Alexandre ,  
 Ne voulant rien laisser de libre sous les Cieux ,  
 Commandoit que sans plus attendre.

Tout

Tout peuple à ses pieds s'allât rendre.  
Quadrupedes , Humains , Elefans , vermineux ,  
Les Republiques des Oyleaux ,  
La Déesse aux cent bouches , dis-je ,  
Ayant mis par tout la terreur ,  
En publiant l'Edit du nouvel Empereur ,  
Les Animaux , & toute espee lige  
De son seul appetit , crurent que cette fois  
Il falloit subir d'autres loix.  
On s'assemble au desert , tous quittent leur taniere.  
Après divers avis , on resout , on conclut ,  
D'envoyer hommage & tribut ,  
Pour l'hommage & pour la maniere.  
Le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit  
Ce que l'on vouloit qui fut dit ,  
Le seul tribut les tint en peine.  
Car que donner ; il falloit de l'argent.  
On en prit d'un Prince obligeant ,  
Qui possédant dans son Domaine  
Des mines d'or , fournit ce qu'on voulut ,  
Comme il fut question de porter ce tribut ,  
Le Mulet & l'Asne s'offrirent ,  
Assistez du Cheval ainsi que du Chameau.  
Tous quatre en chemin ils se mirent  
Avec le Singe Ambassadeur nouveau.  
La Caravanne enfin rencontre en un passage.  
Monseigneur le Lion. Cela ne leur plût point.  
Nous nous rencontrons tout à point ,  
Dit-il & nous-voici compagnons de voyage.  
J'allois offrir mon fait à part ,  
Mais bien qu'il soit leger tout fardeau m'em-  
barasse ,  
Obligez moy de me faire la grace  
Que d'en porter chacun un quart.  
Ce ne vous sera pas une charge trop grande ;

# 90 FABLES CHOISIES,

Et j'en seray plus libre, & bien plus en état,  
En cas que les voleurs attaquent nôtre bande,

Et que l'on en vienne au combat.

Econduire un Lion rarement se pratique.

Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,

Et malgré le Heros de Jupiter issu,

Faisant chere & vivant sur la bourse publique:

Ils arriverent dans un pré

Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout drapé;

Où maint Mouton cherchoit sa vie;

Séjour du frais veritable patrie

Des Zephirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens

Il se plaignit d'être malade.

Continuez vôtre Ambassade,

Dit-il, je sens un feu qui me brûle au dedans,

Et veut chercher ici quelque herbe salulaire.

Pour vous ne perdez point de tems.

Rendez-moy mon argent, j'en puis avoir affaire.

On débale, & d'abord le Lion s'écria

D'un ton qui rémoignoit sa joye.

Que de filles, ô Dieux, mes piéces de monnoye

Ont produites: voyez: La plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs Meres.

Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus,

Ou bien s'il ne prit tout il n'en demeura gueres,

Le Singe & les somniers confus

Sans oser repliquer en chemin se remirent.

Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plainquirent

Et n'en eurent point de raison

Qu'eût-il fait? e'eût été Lion contre Lion;

Et le Proverbe dit: Corsaires à Corsaires,

L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

## F A B L E L X X V.

*Le Cheval s'étant voulu vanger du Cerf.*

**D**E tout tems les Chevaux étant nez pour  
les Hommes ,

Lors que le genre humain de gland se contentoit ,  
Âne , Cheval & Mule aux forêts habitoit ;  
Et l'on ne voyoit point comme au Siècle où nous  
sommes ,

Tant de selles & tant de baïsts.

Tant de harnois pour les combats ,

Tant de chaises , tant de carosses ,

Comme aussi ne voit-on pas

Tant de festins & tant de nocces.

Or un Cheval eut alors different ;

Avec un Cerf plein de vitesse ,

Et ne pouvant l'attraper en courant ,

Il eut recours à l'Homme implora son adresse.

L'Homme lui mit un frein , lui sauta sur le dos

Ne lui donna point de repos

Que le Cerf ne fut pris , & n'y laissât la vie.

Et cela fait le Cheval remercie

L'Homme son bienfacteur , disant , je suis à vous ,

Adieu. J' m'en retourne en mon séjour sauvage

Non pas cela , dit l'Homme , il fait meilleur chez

Je vois trop quel est vôtre usage. ( nous :

Demeurez donc , vous serez bien traité ,

Et jusqu'au ventre en la litiere.

Helas , que sert la bonne chere

Quand on a pas la liborté !

Le Cheval s'apperçût qu'il avoit fait folie ,

H ij.

## 92 FABLES CHOISIES,

Mais il n'étoit plus tems, déjà son écurie

Etoit prête & toute bâtie,

Il y mourut en tirant son lien;

Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,

C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien,

Sans qui les autres ne sont rien.

## F A B L E L X X V I.

### *Le Renard & le Buste.*

**L** Es Grands pour la plupart sont masque de  
Theatre.

Leur aparence impose au vulgaire idolâtre.

L'Asne n'en sçait juger que par ce qu'il en voit.

Le Renard au contraire au fond les examine,

Les tourne de tout sens, & quand il s'apperçoit

Que leur fait, n'est que bonne mine,

Il leur applique un mot qu'un Buste de Heros

Lui fit dire fort à propos.

C'étoit un Buste creux, & plus grand que nature.

Le Renard en lquant l'effort de la sculpture,

*Belle tête; dit-il, mais de cervelle point.*

Combien de grands Seigneurs sont Bustes en ce  
point.



## FABLE LXXVII.

*Le Loup, la Chèvre & le Chèvreau.*

**L**A Bique allant remplir sa traînante mamelle,  
 Et paître l'herbe nouvelle,  
 Ferma sa porte au loquet,  
 Non sans dire à son Biquet,  
 Gardez vous sur votre vie  
 D'ouvrir que l'on ne vous le dise,  
 Pour enseigne & mot du guet,  
 Foin du Loup & de sa race.  
 Comme elle disoit ces mots,  
 Le Loup de fortune passe.  
 Il les recueille à propos,  
 Et les garde en sa mémoire.  
 La Bique, comme on peut croire  
 N'avoit pas vu le glouton.  
 Dès qu'il la void partie, il contrefait son ton;  
 Et d'une voix papelarde  
 Il demande qu'on ouvre, en disant foin du Loup,  
 Et croyant entrer tout d'un coup.  
 Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.  
 Montrez moi pare-blanche; ou j'en n'ouvrirai  
 point,  
 S'écria-t-il d'abord (pare-blanche est un point  
 Chez les Loups, comme on sçait, rarement en  
 usage.)  
 Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage:  
 Comme il étoit venu s'en retourner chez soi,  
 Où seroit le Biquet s'il eût ajouté foi  
 Au mot du guet que de fortune  
 Notre Loup avoit entendu.

Deux sçeuiretez valent mieux qu'une  
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

## FABLE LXXVIII.

*Le Loup, la Mere & l'Enfant.*

**C**E Loup me remet en mémoire  
 Un de ces compagnons qui fut encore mieux  
 pris :

Il y perit , voici l'Histoire ;

Un Villageois avoit à l'écart son logis.  
 Messer Loup attendoit chape-chute à la porte.  
 Il avoit vû sortir gibier de toute sorte,

Veaux de lait , Agneaux & Brebis ,  
 Regimens de Dindons , enfin bonne Provende ,  
 Le Larron commençoit pourtant à s'ennuyer.

Il entend un enfant.

La mere aussi tôt le gourmande ,

Le menace , s'il ne se tait ,

De le donner au Loup. L'Animal se tient prêt :  
 Remerciant les Dieux d'une telle aventure.

Quand la Mere apaisant sa chere geniture ,  
 Lui dit , ne criez point. S'il vient nous le tuera.

Qu'est ceci , s'écria le mangeur de Moutons ?

Dire d'un , puis d'un autre : Est-ce ainsi que l'on  
 traite

Les gens faits comme moi ? Me prend-t-on pour  
 un sot ?

Que quelque jour ce beau marmot

Vienne au bois cueillir la noisette.

Comme il disoit ces mots, on sort de la maison,

Un chien de court l'arrête. Epieux & fourchefier

L'ajustent de toutes manières.

Que veniez-vous chercher en ce lieu, lui dit-on.

Aussi-tôt il conta l'affaire,

Merci de moi, lui dit la Mere,

Tu mangeras mon fils ! L'ay je fait à dessein

Qu'il assouvîsse un jour ta faim ?

On assomma la pauvre bête.

Un Manant lui coupa les pieds & la tête.

Le Seigneur du Village à la porte des mit

Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit.

*Biaux chires leups n'écoutez mie*

*Mere tenchent chen fieux qui crie.*

## F A B L E LXXIX.

*Parole de Socrate.*

Socrate un jour faisant bâtir,

Chacun censuroit son ouvrage.

L'un trouvoit le dedans, pour ne lui point mentir,

indigne d'un tel personnage.

L'autre blâmoit la face, & tous étoient d'avis,

Que les appartemens étoient trop petits.

Quelle maison pour lui : L'on y tournoit à peine.

Plût au Ciel que de vrais amis,

Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine.

Le bon Socrate avoit raison.

De trouver pour ceux-là trop grande la maison,

Chacun se dit ami, mais fol qui s'y repose.

Rien n'est plus commun que ce nom.

Rien n'est plus rare que la chose.

## FABLE LXXX.

*Le Vieillard & ses Enfans.*

**T**oute puissance est foible à moins que d'être  
unie.

Ecoutez là dessus l'Esclave de Phrigie.

Si j'ajoute du mien à son invention,

C'est pour peindre aux mœurs, & non point par  
envie ;

Je suis trop au dessous de cette ambition.

Phedre enrichit souvent par un motif de gloire :

Pour moi de tels penfers me seroient mal seans ;

Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'Histoire.

De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

**U**N Vieillard prêt d'aller où la mort l'apelloit,  
Mes chers enfans, dit-il, (*à ce Fils il parloit.*)

Voyez si vous rompez ces dards liez ensemble,

Je vous expliqueray le nœud qui les assemble.

L'Aîné les ayant pris, & fait tous ses efforts,

Les rendit, en disant je les donne aux plus forts,

Un second lui succede, & se met en posture.

Mais en vain, Un cadet tente aussi l'avanture.

Tous perdirent leurs tems, le faisceau résista,

De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.

Foibles gens, dit le Pere, il faut que je vous montre

Ce que ma force peut en semblable rencontre.

On crut qu'il se méquoit, on sourit, mais à tort ;

Il separe les dards, & les rompt sans effort.

Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.

Soyez joins, mes enfans, que l'amour vous accorde

**Tang**

Tant que dura son mal il n'eut autre discours.  
 Enfin se sentant prêt de terminer ses jours.  
 Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos Peres  
 Adieu, promettez-moi de vivre comme freres;  
 Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.  
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.  
 Il prend à tous les mains, il meurt, & les trois  
 freres

Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé  
 d'affaires,

Un créancier saisit, un voisin fait procez.  
 D'abord nôtre Trio s'en tire avec succez.  
 Leur amitié fut courte, autant qu'elle étoit rare.  
 Le sang les avoit joints, l'interêt les separe.  
 L'ambition, l'envie, avec les consultants,  
 Dans la succession entrent en même tems.  
 On en vient au partage, on con este, on chicane.  
 Le Juge sur cent points tous trois il les condamne.  
 Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt,  
 Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.  
 Les freres desunis sont tous d'avis contraire,  
 L'un veut s'accommoder, l'autre, n'en veut rien  
 faire.

Tous perdirent leur bien; ils voulurent trop tard  
 Profiter de ces dards unis & pris à part,

## F A B L E LXXXI.

*L'Oracle & l'Impie.*

**V**Ouloir tromper le Ciel c'est folie à la Terre:  
 Le Dedale des coeurs en ses détours n'enferme  
 Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux.  
 Tout ce que l'homme fait, il l'a fait à leurs yeux

## 98 FABLES CHOISIES,

Mêmes les actions que dans l'ombre il croit faire.  
Un Payen qui sentoît quelque peu le fagot ,  
Et qui croyoit en Dieu , pour user de ce mot ,

Par benéfice d'inventaire ,

Alla consulter Apollon.

Dés qu'il fut en son son sanctuaire ,

Ce que je tiens , est-il en vie ou non.

Il tenoit un moineau , dit-on ,

Piét d'étrouffer la pauvre bête ,

Ou de lâcher aussitôt ,

Pour mettre Apollon en défaut.

Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.

Mort ou vif, lui dit-il , montre-nous ton moineau ,

Et ne me tends plus de panneau ,

Tu te trouveras mal d'un pareil stratagème.

Je vois de loin , j'atteins de même.

## F A B L E L X X X I I.

*L'Avare qui a perdu son trésor.*

L'Usage seulement fait la possession.

Je demande à ces gens de qui la passion

Est d'entasser toujours , mettre somme sur somme ,

Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre  
homme ?

Diogène là-bas est aussi riche qu'eux ,

Et l'Avare ici hâut comme lui vit en gueux.

L'homme au trésor caché qu'Esopé nous propose ,

Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit ,

Pour jouir de son bien une seconde vie ,

Ne possédoit pas l'or , mais l'or le possédoit.

Il avoit dans la terre une somme ensoûlée ,  
Son cœur avec, n'ayant autre deduit  
Que d'y ruminer jour & nuit ,  
Et rendre sa chevanche à lui-même sacrée.  
Qu'il allât ou qu'il vint , qu'il bût ou qu'il man-  
geât .

On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne son-  
geât

A l'endroit où gissoit cette somme enterrée ,  
Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit :  
Se douta du dépôt , l'enleva sans rien dire.  
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.  
Voilà mon homme aux pleurs, il gemit , il soupire.  
Il se tourmente , il se déchire.

Un passant lui demande à quel sujet ses cris.

C'est mon trésor que l'on m'a pris.

Votre trésor : où pris ? tout joignant cette pierre.

Eh sommes-nous en tems de guerre ?

Pour l'apporter si loin ; N'eussiez-vous pas mieux  
fait

De le laisser chez vous en votre cabinet ,

Que de le changer de demeure.

Vous auriez pû sans peine y puiser à tout heure.

A tout heure , bons Dieux : Ne tient-il qu'à cela ?

L'argent vient-il comme il s'en va ?

Je n'y touche jamais : Dites moi donc de grace ,

Reprit l'autre , pourquoi vous vous affligez tant ?

Puisque vous ne touchez jamais à cet argent ?

Mettez une pierre à la place.

Elle vous vaudra autant.



# 160 FABLES CHOISIES,



## LIVRE CINQUIÈME.

### FABLE LXXXIII.

*Le Bûcheron & Mercure.*

A. M. L. C. D. B.

**V**otre goût a servi de règle à mon Ouvrage,  
 J'ai tenté les moyens d'acquiescer son suffrage,  
 Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,  
 Et des vains ornemens l'effort ambitieux.  
 Je le veux comme vous, cet effort ne peut plaire.  
 Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire  
 Non qu'il faille bannir certains traits délicats :  
 Vous les aimez ces traits, & je ne les hais pas.  
 Quand au principal but qu'Esopé se propose,  
 J'y tombe au moins mal que je puis.  
 Enfin, si dans ces Vers je ne plais & n'instruis,  
 Il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose  
 Comme la force est un point  
 Dont je ne me pique point,  
 Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,  
 Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.  
 C'est là tout mon talent ; je ne sçais s'il suffit.  
 Tantôt je plains en un récit  
 La sotte vanité jointe avec l'envie,  
 Deux pivots sur qui roule aujourd'hui votre vie :  
 Tel est ce chetif animal.  
 Qui veut en grosseur au Bœuf se rendre égal.  
 J'oppose quelquefois par une double image



Le vice à la vertu, la sottise au bon sens ;  
 Les Agneaux aux Loups ravissans ,  
 La Mouche à la Fourmi ; faisant de cet ouvrage  
 Une ample Comedie à cent actes divers ,  
 Et dont la scene est l'Univers.

Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quel que rôle  
 Jupiter comme un autre : introduisons celui  
 Qui porte de sa part aux belles la parole ,  
 Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

UN Bucheron perdit son gagne pain ,  
 C'est sa cognée , & la cherchant en vain ,  
 Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.  
 Il n'avoit pas des outils à revendre.  
 Sur celui-ci vouloit tout son avoir.  
 Ne sçachant donc où mettre son espoir  
 Sa face étoit de pleurs toute baignée.  
 O ma cognée , ô ma pauvre cognée !  
 S'écrioit-il , Jupiter rend-la moi :  
 Je tiendrai l'être encore un coup de toi.  
 Sa plainte fut de l'Olimpe entendue.  
 Mercure vient. Il le n'est pas perduë ,  
 Lui dit ce Dieu , la connoîtras tu bien ?  
 Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.  
 Lors une d'or à l'homme étant montrée  
 Il répondit je n'y demande rien  
 Une d'argent succede à la première ,  
 Il la refuse. Enfin une de bois.  
 Voilà , dit-il , la mienne cette fois ,  
 Je suis content , si j'ai cette dernière.  
 Tu les auras , dit le Dieu , toutes trois ,  
 Ta bonne foi sera recompensée.  
 En ce cas-là je les prendrai : dit-il.  
 Et bocquillons de perdre leur outil ,  
 Et de crier pour se le faire rendre.

## 102 FABLES CHOISIES,

Le Roi des Dieux ne sçait auquel entendre.  
 Son Fils Mécure aux criards vient encore,  
 A chacun d'eux il en montre une d'or.  
 Chacun eût crû passer pour une bête.  
 De ne pas dire aussi tôt la voilà.  
 Mécure au lieu de donner celle-là,  
 Leur en déchargea un grand coup sur la tête.  
 Ne point mentir, être content du sien,  
 C'est le plus sûr : cependant on s'occupe  
 A dire faux pour attraper du bien,  
 Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

---

## FABLE LXXXIV.

*Le Pot de terre & le Pot de fer.*

**L**E Pot de fer proposa  
 Au Pot de terre un voyage.  
 Celui-ci s'en excusa,  
 Disant qu'il seroit sage  
 De garder le coin du feu :  
 Car il lui falloit si peu,  
 Si peu, que la moindre chose  
 De son débris seroit cause.  
 Il n'en reviendrait morceau.  
 Pour vous, dit-il, dont la peau  
 Est plus dure que la mienne,  
 Je ne vois rien qui vous tienne.  
 Nous vous mettrons à couvert,  
 Repartit le Pot de fer,  
 Si quelque matière dure,  
 Vous menace d'aventure,  
 Entre deux je passerai.

Cette offre le persuade  
 Pot de fer son camarade  
 Se met droit à ses côez.  
 Mes gens s'en vont à trois pieds  
 Clopin clopant comme ils peuvent,  
 L'un contre l'autre jetez,  
 Au moindre hoquet qu'ils trouvent, [ pas,  
 Le Pot de terre en souffre : il n'eût pas fait cent  
 Que par son compagnon il fut mis en éclats,  
 Sans qu'il eût lieu de se plaindre.  
 Ne nous associons qu'avec nos égaux,  
 Ou bien il nous faudra craindre  
 Le destin d'un de ces pots.

---

## F A B L E L X X X V.

*Le petit Poisson & le Pêcheur.*

**P**etit Poisson deviendra grand,  
 Pourvû que Dieu lui prête vie.  
 Mais le lâcher en attendant  
 Je tiens pour moi que c'est folie ;  
 Car de le rattraper il n'est pas trop certain,  
 Un Carpeau qui n'étoit encore que fretin  
 Fut pris par un Pêcheur au bord d'une riviere.  
 Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son  
 burin,  
 Voilà commencement de chere & de festin,  
 Mettons-le en nôtre gibeciere.  
 Le pauvre Carpillon lui dit en sa maniere  
 Que ferez vous de moi, je ne sçaurois fournir  
 Au plus qu'une demie bouchée.  
 Laisse-moi Carpe devenir :

Je serai par vous repêchée.

Quelque gros partisan m'achetara bien cher.

Au lieu qu'il vous en faut chercher

Peut-être encore cent de ma taille.

Pour faire un plat. Quel plat, croyez-moi, rien  
qui vaille

Rien qui vaille & bien soit, repartit le Pêcheur,

Poisson mon bel ami, qui faites le pêcheur,

Tenez dans la poëlle, & vous avez beau dire.

Dés ce soir on vous fera faire.

Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras

L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

## F A B L E L X X X V I.

### *Les oreilles du Lièvre.*

**U**N animal connu blessa de quelques coups  
Le lion, qui plein de courroux,

Pour ne plus tomber en la peine,

Bannit des lieux de son Domaine

Toute bête portant cornes à son front.

Chevres, Beliers, Taureaux aussi-tôt délogerent

Daims. & Cerfs de climat changerent,

Chacun à s'en aller fut prompt.

Un Lièvre apercevant l'ombre de ses oreilles,

Craignit que quelque inquisiteur

N'allât interpréter à cornes leur longueur :

Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.

Adieu voisin grillon, dit-il, je pars d'ici.

Mes oreilles enfin feroient cornes aussi :

Et quand je les aurois plus courtes qu'une Au-  
truche.

Je craindrois même encor. Le Grillon repartit.  
 Cornes cela ! vous me prenez pour cruche ,  
 Ce sont oreilles que Dieu fit.

On les fera passer pour cornes ,  
 Dit l'animal craintif , & cornes de Licornes.  
 J'aurai beau protester , mon dire & mes raisons  
 Iront aux petites maisons.

## F A B L É XXXVII.

*Le Renard ayant la queue coupée.*

**U**N vieux Renard , mais des p'us fins ,  
 Grand croqueur de poulets , grand preneur  
 de Lapins ,

Sentant son Renard d'une lieue ,

Fut enfin au piège attrapé

Par grand hazard en étant échapé :

Non pas franc , car pour gage il laissa sa queue ,

S'étant , dis-je , sauvé sans queue & tout honteux ,

Pour avoir des pareils ( comme il étoit habile )

Un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux :

Que faisons-nous , dit-il , de ce poids inutile

Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?

Que nous sert cette queue , il faut qu'on se la coupe ,

Si l'on me croit , chacun s'y résoudra.

Votre avis est fort bon , dit quelqu'un de la troupe ,

Mais tournez-vous , de grace , & l'on vous ré-  
 pondra.

A ces mots il se fit une telle huée ,

Que le pauvre écourté ne pût être entendu.

Prétendre ôter la queue eût été tems perdu ,

La mode en fut continuée.

## FABLE LXXXVIII.

*La Vieille & les deux Servantes.*

**I**L étoit une vieille ayant deux Chambrières.  
 Elles filoient si bien que les sœurs filandières  
 Ne faisoient que broüiller au prix de celles-ci.  
 La vieille n'avoit point de plus pressant souci  
 Que de distribuer aux Servantes leur tâche.  
 Dès que Thetis chassoit Phœbus aux crins dorez,  
 Toutes entroient en jeu, fuseaux étoient tirez,  
 Deçà, delà, vous en aurez,  
 Point de cesse, point de relâche.  
 Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,  
 Un misérable Coq à point nommé chantoit.  
 Aussi tôt nôtre Vieille encore plus misérable,  
 S'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,  
 Allumoit une lampe; & conroit droit au lit,  
 Où de tout leur pouvoir, de tout leur appetit,  
 Dormoient les deux pauvres Servantes.  
 L'une entrouvroit un œil, l'autre étendoit un  
 bras,

Et toutes deux très-mal contentes,  
 Disoient entre leurs dents, maudit coq tu mouras,  
 Comme elles l'avoient dit la bête fut grippée.  
 Le Réveille-matin eut la gorge coupée.  
 Ce meurtre n'amenda nullement leur marché.  
 Nôtre couple au contraire à peine étoit couché,  
 Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,  
 Courroit comme un Lutin par toute la demeure.  
 C'est ainsi que le plus souvent,  
 Quand on pense sortir d'une méchante affaire,

On s'enfonce encore plus avant :  
Témoins ce Couple & son salaire.  
La Vieille au lieu du Coq les fit tomber par là  
De Caribde en Sylla.

---

## F A B L E L X X X I X.

*Le Satyre & le Passant.*

A U fond d'un antre sauvage,  
Un Satyre & ses enfans,  
Alloient manger leur potage.  
Et prendre l'écuëlle aux dents.  
On les eut vûs sur la mousse,  
Lui, sa femme & maint petit,  
Ils n'avoient ravis ni housse,  
Mais tous fort bon appetit.  
Pour se sauver de la pluie,  
Entre un Passant morfondu.  
Au broüet on le convie.  
Il n'étoit pas attendu.  
Son hôte n'eut pas de peine,  
De le semondre deux fois.  
D'abord avec son haleine,  
Il se réchauffe les doigts.  
Puis sur le mets qu'on lui donne  
Delicat il souffle aussi.  
Le Satyre s'en étonne ;  
Nôtre hôte, à quoi bon ceci ?  
L'un refroidit mon potage,  
L'autre réchauffe ma main  
Vous pouvez, dit le Sauvage,  
Reprendre vôtre chemin.

# 108 FABLES CHOISIES,

Ne plaife aux Dieux que je couche  
Avec vous fous même toit.  
Arriere ceux dont la bouche  
Souffle le chaud & le froid.

---

## FABLE XC.

### *Le Cheval & le Loup.*

UN certain Loup dans la faifon ,  
Que les tièdes Zéphirs où l'herbe rajeunie ,  
Et que les animaux quittent tous leur maifon.  
Pour s'en aller chercher leur vie.

Un Loup , dis je , fortit des rigueurs de l'hiver ,  
Appercût un Cheval qu'on avoit mis au vert.

Je laiffe à penfer quelle joye.  
Bonne chaffe , dit-il , qui l'auroit à fon croc.  
Eh , que n'es tu Mouton , car tu me ferois hoc :  
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proye.

Rufons donc : Ainfi dit-il , vient à pas contez ,  
Se dit Ecolier d'Hipocrate.

Qu'il connoît les vertus & les proprietez  
De tous les fimples de ces prez :  
Qu'il fçait guérir fans qu'il fe flate

Toutes fortes de maux. Si Dom Courfier vouloit  
Ne point celer fa maladie ,  
Lui Loup gratis le guériroit :  
Car le voir en cette prairie  
Paître ainfi fans être lié ,

Témoignoît quelque mal fclon la Medecine.

J'ai , dit la Bête chevaline ,  
Une apoftume fous le pied.

Mon fils , dit le Docteur , il n'eft point de partie



Susceptible de tant de maux.  
J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux,  
Et fais aussi la Chirurchie.  
Mon galand ne songeoit qu'à bien prendre son  
tems,  
Afin de haper son malade.  
L'autre qui s'en doutoit lui lâcha une ruade  
Qui vous lui met en marmelade  
Les mandibules & les dents.  
C'est bien fait, dit le Loup en soi-même fort triste,  
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.  
Tu veux faire ici l'Aïboriste,  
Et ne fus jamais que Boucher.

---

## F A B L E X C I.

*Le Laboureur & ses Enfans.*

**T**Ravaillez, prenez la peine,  
C'est le fonds qui manque le moins.  
Un Riche Laboureur sentant sa mort prochaine  
Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.  
Gardez-vous leur dit-il, de vendre l'héritage,  
Que nous ont laissé nos parens  
Un trésor est caché dedans.  
Je ne sçais pas l'endroit, mais un peu de courage  
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout -  
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oûr,  
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place  
Où la main ne passe & repasse.  
Le pere est mort, les fils vont retourner le champ  
Dèçà, delà partout, si bien qu'au jour de l'an  
Il en raporta davantage

## 110 FABLES CHOISIES,

D'argent, point de caché. Mais le Pere fut sage  
De leur montrer après sa mort  
Que le travail est un trésor.

---

### FABLE XCII.

#### *La Montagne qui accouche.*

UNE Montagne en mal d'enfant ,  
Jettoit une clameur si haute ,  
Que chacun au bruit accourut ,  
Crût qu'elle accoucherait sans faute  
D'une Cité plus grosse que Paris  
Elle accoucha d'une Souris ,  
Quand je songe à cette Fable ,  
Dont le recit est menteur ,  
Et le sens est veritable ,  
Je me figure un Auteur ,  
Qui dit. Je chanterai la guerre  
Que feroient les Tirans au Maître du tonnerre.  
C'est promettre beaucoup , mais qu'en sort-il  
souvent ?

---

### FABLE XCIII.

#### *La Fortune & le jeune Enfant.*

SUR le bord d'un puits très-profond ,  
Dormoit étendu de son long  
Un Enfant alors dans ses classes.  
Tout est aux Écoliers couchettes & matelas ;

Un honnête homme en pareil cas :  
Auroit fait un saut de vingt brasses ,  
Près de là tout heureusement  
Lui disant, mon mignon, je vous sauve la vie.  
Soyez une autre fois plus sage je vous prie.  
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi :  
Cependant c'étoit vôtre faute.  
Je vous demande en bonne foi  
Si cette imprudence si haute  
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots ;  
Pour moi j'approuve son propos ,  
Il n'arrive rien dans le monde  
Qu'il ne faille qu'elle en réponde.  
Nous la faisons de tous Echos.  
Elle est prise à garant de toutes aventures.  
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures :  
On pense en être quitte en accusant son sort.  
Bref la Fortune a toujours tort.

---

## F A B L E X C I V.

*Les Medecins.*

**L**E Medecin Tantpis alloit voir un malade  
Que visitoit aussi son confrere Tantmicux.  
Ce dernier esperoit, quoi que son camarade  
Soutint que le gissant iroit voir ses ayeuls.  
Tous deux s'étant trouvez differens pour la cure  
Leur malade paya le tribut à nature ;  
Après qu'en ses conseils Tantpis eût été crû.  
Ils triomphoient encore sur cette maladie.  
L'un disoit, il est mort, je l'avois bien prévu.  
S'il m'eût crû, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

## F A B L E X C V.

*La Poule aux œufs d'Or.*

**L'**Avarice perd tout en voulant tout gagner,  
 Je ne veux pour le témoigner  
 Que celui de la Poule, à ce que dit la Fable,  
 Pondoit tous les jours un œuf d'Or.  
 Il crût que dans son corps elle avoit un trésor.  
 Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable  
 A celles dont les œufs ne lui raportoient rien,  
 S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.  
 Belle leçon pour les gens chiches :  
 Pendant ces derniers tems combien en a-t-on vûs,  
 Qui du soir au matin sont pauvres devenus  
 Pour vouloir trop tôt être riches,

## F A B L E X C V I.

*L'Asne portant des Reliques.*

**U**N Baudet chargé de Reliques,  
 S'imagina qu'on l'adoroit.  
 Dans ce penser il se quarroit,  
 Recevant comme siens l'Incens & les Cantiques,  
 Quelqu'un vit l'erreur & lui dit :  
 Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit,  
 Une Vanité si folle,  
 Ce n'est pas vous, c'est l'Idole  
 A qui cet honneur se rend,

Et que la gloire en est dûë.  
 D'un Magistrat ignorant  
 C'est la robe qu'on saluë.

---

## F A B L E X C V I I.

*Le Cerf & la Vigne.*

UN Cerf à la faveur d'une Vigne fort haute ,  
 Et telle qu'on en voit en de certains climats  
 S'étant mis à couvert , & sauvé du trépas ,  
 Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens  
 en faute.

Ils les rappellent donc. Le Cerf hors de danger  
 Brouta sa bienfaitrice , ingratitude extrême.

On l'entend , on retourne , on le fait déloger :

Il vient mourir en ce lieu même.

J'ai mérité , dit-il , ce juste châtimement

Profitez en ingrats. Ils tombent en ce moment.

La Meute en fait curée. Il lui fut inutile

De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivez.

Vraye image de ceux qui profanent l'azile ,

Qui les a conservez.

---

## F A B L E X C V I I I.

*Le Serpent & la Lime.*

ON conte qu'un Serpent voisin d'un Orloger ,  
 C'étoit pour l'Orloger un mauvais voisinage  
 Entra dans sa boutique , & cherchant à manger

K

## 114 FABLES CHOISIES,

N'y rencontra pour porage  
Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger  
Cette Lime lui dit, sans se mettre en colere,  
Pauvre ignorant, & que prétends-tu faire ?  
Tu te prends à plus dure que toi,  
Petit Serpent à tête folle.  
Plûtôt que d'emporter de moi,  
Seulement le quart d'une obole  
Tu te romprois toutes les dents.  
Je ne crains que celles du tems.  
Ceci s'adresse à vous esprits du dernier ordre,  
Qui n'étant bons à rien, cherchez sur tous à  
mordre,  
Vous vous tourmentez vainement.  
Croyez-vous que vos dents impriment leurs ou-  
trages  
Sur tant de beaux ouvrages,  
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

---

### FABLE XCIX.

#### *Le Lievre & la Perdrix.*

**I**L ne se faut jamais moquer des misérables ?  
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?  
Le sage Esope dans ses Fables  
Nous en donne une exemple ou deux.  
Celui qu'en ces Vers on propose,  
Et les siens, ce sont même chose.  
Le Lievre & la perdrix concitoyens d'un champ,  
Vivoient dans un état ce semble assez tranquille :  
Quand une meute s'approchant,  
Oblige le premier à chercher un azile.

Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,  
 Sans même en excepter Brifaut,  
 Enfin il se trahit lui-même  
 Par les esprits sortans de son corps échauffé.  
 Miraut sur leur odeur ayant philosophé,  
 Conclut que c'est son Lievre, & d'une ardeur  
 extrême  
 Il le pousse, & Rustaut qui n'a jamais menti  
 Dit que le Lievre est repartu.  
 Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte:  
 La Perdrix le raille & lui dit.  
 Tu te vantois d'être si vite:  
 Qu'as-tu fait de tes pieds? au moment qu'elle  
 rit.  
 Son tour vient; on la trouve, Elle croit que ses  
 ailes  
 La sçauroient garantir à toute extrémité,  
 Mais la pauvrete avoit conté  
 Sans l'Autour aux serres cruelles.

## FABLE C.

*L'Aigle & le Hibou.*

**L**Aigle & le Chat-huant, leurs querelles cesse-  
 rent,  
 Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.  
 L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,  
 Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou.  
 Connoissez-vous les miens dit l'Oiseau de Mi-  
 nerve?  
 Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste Oiseau  
 Je crains en ce cas pour leur peau:

# 116 FABLES CHOISIES,

C'est hazard si je les conserve.

Comme vous êtes Roi, vous ne considerez  
Qui ni quoi : Rois & Dieux mettent, quoi qu'on  
leur die,

Tout en mê ne categorie.

Adieu mes nourriçons si vous les rencontrez.  
Peignez-les moi, dit l'Aigle, ou bien me les  
montrez,

Je n'y toucherai de ma vie.

Le Hibou repartit, mes petits sont mignons ;  
Beaux, bienfaits & jolis sur tous leurs compa-  
gnons,

Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque  
N'allez pas l'oublier retenez-là si bien

Que chez-moi la maudite parque  
N'entre point par vôtre moyen.

Il avint qu'au Hibou Dieu donna geniture,  
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,

Nôtre Aigle apperçût d'avanture,

Dans les coins d'une roche dure,

Ou dans les trous d'une mazure,

( Je ne sçais pas lequel des deux )

De petits monstres fort hideux,

Rechinez, ou air triste, une voix de Megere.

Ces enfans ne sont pas, dit l'Aigle à nô re ami.

Croquons les. Le galand n'en fit pas à demi.

Ses repas ne sont point à la legere.

Le Hibou de retour ne trouve que les pieds

De ses chers nourriçons, hélas, pour toute chose.

Il se plaint, & les Dieux sont par lui suppliez

De punir le brigand qui de son deuil est cause.

Quelqu'un lui dit alors. N'en accuse que toi ;

Ou plutôt la commune loi

Qui veut qu'on trouve son semblable,

Beau, bien-fait, & sur tout aimable.



Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait,  
En avoient-ils le moindre trait.

---

## F A B L E C I.

*Le Lion s'en allant à la guerre.*

LE Lion dans sa tête avoit une entreprise ,  
Il tint conseil de guerre , envoya ses Prevôts  
Fit avertir les animaux ,  
Tous furent du dessein , chacun selon sa guise  
L'Elephant devoit sur son dos  
Porter l'atirail necessaire ,  
Et combatre à son ordinaire :  
L'Ours s'ap'êter pour les assauts ,  
Le Renard ménager de secretes pratiques :  
Et le Singe amuser l'ennemi par ses tours.  
Renvoyez , dit quelqu'un , les Asnes qui sont  
lourds ,  
Et les Lièvres sujets à des terreurs paniques.  
Point du tout, dit le Roy, je les veux employer.  
Nôtre troupe sans eux ne seroit pas complete.  
L'Asne éfrayera les gens nous servant de trom-  
pette ,  
Et le Lièvre pourra nous servir de Courier  
Le Monarque prudent & sage ,  
De ses moindres sujets sçait tirer quelque usage ,  
Et connoît les divers talens ,  
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

## FABLE CII.

*L'Ours & les deux Compagnons.*

**D**Eux Compagnons pressés d'argent ,  
 A leur voisin Fourreur vendirent ,  
 La peau d'un Ours encore vivant :  
 Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils  
 dirent ,

C'étoit le Roy des Ours au conte de ces gens.  
 Le Marchand à sa peau devoit faire fortune.  
 Elle garantiroit des froids les plus cuisans.  
 On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une ,  
 Dindenauf prisoit moins ses Moutons qu'eux leurs  
 Ours.

Leur , à leur compte , & non à celui de la bête.  
 S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours.  
 Ils conviennent de prix , & se mettent en quête ;  
 Trouvent l'Ours qui s'avance , & vient vers eux  
 au trot : [ dre.

Voilà mes gens frappez comme d'un coup de fou-  
 Le marché ne tint pas , il fallut le resoudre.  
 D'intérêt contre l'Ours , on n'en dit pas un mot.  
 L'un des deux Compagnons grimpe au faîte d'un-  
 arbre ,

L'autre plus froid que n'est un marbre ,  
 Se couche sur le nez , fait le mort , tient son vent :  
 Ayant quelque part oïï dire

Que l'Ours s'acharne peu souvent  
 Sur un corps qui ne vit , ne meut ni ne respire.  
 Seigneur Ours , comme un sot , donna dans ce  
 panneau.

Il voit ce corps gissant , le croit privé de vie ;  
Et de peur de supercherie ,  
Le tourne , le retourne , approche son museau ,  
Plaire aux passages de l'haleine.  
C'est , dit-il , un cadavre : ôtons-nous , car il sent :  
A ces mots l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.  
L'un de nos deux Marchands de son aibre descend ,  
Court à son compagnon , lui dit que c'est mer-  
veille ,  
Qu'il n'eût eu seulement que la peur pour tout  
mal.  
Et bien , ajoute-t-il , la peau de l'animal ?  
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?  
Car il t'apostrochoit de bien près ,  
Te retournant avec sa serre.  
Il m'a dit qu'il ne faut jamais ,  
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par  
terre.

---

## FABLE CIII.

*L'Ane vêtu de la peau du Lion.*

**D**E la peau du Lion l'Âne s'étant vêtu ,  
Étoit craint par tout à la ronde.  
Et bien qu'animal sans vertu ,  
Il faisoit trembler tout le monde.  
Un petit bout d'oreille échappé par malheur  
Découvrit la fourbe & l'erreur.  
Martin fit alors son office  
Ceux qui ne sçavoient pas la ruse & la malice ,  
S'étonnoient de voir que Martin  
Chassât les Lions au moulin.

# 110 FABLES CHOISIES,

Force gens font du bruit en France  
Par qui cet Apologue est rendu familier,  
Un équipage Cavalier  
Fait les trois quarts de leur vaillance.



## LIVRE SIXIÈME.

### FABLE CIV.

#### *Le Pasteur & le Lion.*

UN Pasteur à ses Brebis trouvant quelque mé-  
conte ,

Voulut à toute force attraper le larron ,  
Il s'en va près d'un antre , & tend à l'environ.  
Des laqs à prendre Loups, soupçonnant cette en-  
geance.

Si tu fais , disoit-il , ô Monarque des Dieux ,  
Que le drôle à ces laqs se prenne en ma présence,  
Et que je goûte ce plaisir ,  
Parmi vingt Veaux je veux choisir ,  
Le plus gras & t'en faire offrande.

A ces mots fort de l'antre un Lion grand & fort :  
Le Pâtre se tapit , & dit à demi mort ,  
Que l'homme ne sçait guère , hélas ce qu'il de-  
mande :

Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,  
Et le voir en ces laqs pris avant que je parte ,  
O Monarque des Dieux , je t'ai promis un Veau ;  
Je te promets un œuf si tu fais qu'il s'écarte.  
C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :  
Passons à son imitateur.

FABLE

## F A B L E CV.

*Le Lion & le Chasseur.*

**U**N fanfaron amateur de la chasse.  
Venant de perdre un Chien de bonne race,  
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,  
Vid un Berger. Enseigne-moi de grace,  
De mon voleur, lui dit-il, la maison  
Que de ce pas je me fasse raison.  
Le Berger dit, c'est vers cette montagne  
En lui payant de tribut un Mouton.  
Par chaque mois, j'erre dans la campagne  
Comme il me plaît, & je suis en repos,  
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,  
Le Lion sort & vient d'un pas agile.  
Le fanfaron aussi tôt d'esquiver.  
O Jupiter, montre-moi quelque azile.  
S'écria-t il qui me puisse sauver.  
La vraie épreuve du courage  
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt.  
Tel cherchoit, dit-il, qui changeant de langage,  
S'enfuit aussi-tôt qu'il le voit.

## F A B L E CVI.

*Phœbus & Borée.*

**B**orée & le Soleil virent un voyageur  
Qui s'étoit muni par bonheur  
Contre le mauvais tems. On entroit dans l'Aut  
homme ?

122 FABLES CHOISIES,

Quand la précaution aux voyageurs est bonne,  
Il pleut, le Soleil luit, & l'écharpe d'Iris,

Rend ceux qui sortent avertis

Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.  
Les latins les nommoient douteux pour cette affaire

Nôtre homme s'étoit donc à la pluie attendu.  
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.  
Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvu  
A tous les accidens; mais il n'a pas prévu

Que je sçauray souffler de sorte

Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra si je veux

Que le manteau s'en aille au diable.

L'ébarrement pourroit nous en être agreable:  
Vous plaît-il de l'avoir? Et bien gageons nous  
deux

( Dir Phœbus sans tant de paroles, )

A qui plutôt aura dégarni les épaules

Du Cavalier que nous voyons.

Commencez: je vous laisse obscurcir mes rayons.  
Il n'en fallut pas plus. Nôtre souffleur gage,  
Sa gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon;

Fait un vacarme de demon:

Siffle, souffle, tempête, & brise en son passage  
Maint toit qui n'en peut mais, fait perir maint  
bateau.

Le tout au sujet d'un manteau.

Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage  
Ne se pût engouffrer dedans.

Cela le preserva, le vent perdit son tems:

Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme:  
Il eût beau faire agir le collet & les plis.

Si tôt qu'il fut au bout du terme

Qu'à la gageure on avoit mis,

Le Soleil dissipe la nuë,

Recrée , & puis pénétrer enfin le Cavalier ,  
 Sous son balandras fait qu'il suë ,  
 Le contraint de s'en dépouiller.  
 Encore n'usa-t-il pas de toute sa puissance.  
 Plus fait douceur que violence.

## F A B L E CVII.

*Jupiter & le Métayer.*

**J**upiter eut jadis une Ferme à donner ;  
 Mercure en fit l'annonce , & gens se présente-  
 rent ,  
 Firent des offres , écoutèrent  
 Ce ne fut pas sans bien tourner ,  
 L'un alleguoit que l'héritage  
 Étoit frayant & rude , & l'autre un autre fi.  
 Pendant qu'ils marchandoient ainsi ,  
 Un d'eux le plus hardi , mais non pas le plus sage ,  
 Promit d'en rendre tant , pourvu que Jupiter  
 Le laissât disposer de l'air ,  
 Lui donnât saison à sa guise ,  
 Qu'il eût du chaud , du froid , du beau temps , de  
 la bise.  
 Enfin du sec & du mouillé ,  
 Aussi tôt qu'il auroit baillé.  
 Jupiter y consent. Contrat passé , notre homme  
 Tranche du Roi des airs , pleut , vente , & fait en  
 somme  
 Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins  
 Ne s'en sentoient non plus que des Américains ,  
 Ce fut leur avantage , ils eurent bonne année ,  
 Pleine moisson , pleine vinée.

## 224 FABLES CHOISIES;

Monsieur le receveur fut très-mal partagé ,  
 L'an suivant voila tout changé.  
 Il ajuste d'un autre sorte.  
 La temperature des Cieux.  
 Son champ ne s'en trouve pas mieux.  
 Celui de ses voisins fructifie & rapporte.  
 Que fait-il ; il recourt au Monarque des Dieux ;  
 Il confesse son imprudence  
 Jupiter en usa comme un Maître fort doux.  
 Concluons que la providence  
 Sçait ce qu'il nous faut mieux que nous.

---

## F A B L E C V I I .

*Le Cocher , le Chat & le Souriceau.*

UN Souriceau tout jeune , & qui n'avoit  
 rien vû,  
 Fut presque pris au dépourvû.  
 Voici comme il conta l'avanture à sa mere  
 J'avois franchi les monts qui bornent cet état,  
 Et trotois comme un jeune Rat.  
 Qui cherche à se donner carrière.  
 Lors que deux animaux m'ont arrêté les yeux ;  
 L'un doux , benin , & gracieux ,  
 Et l'autre turbulent & plein d'inquiétude ,  
 Il a la voix perçante & rude :  
 Sur la tête un morceau de chair ?  
 Une sorte de bras dont il s'élève en l'air ,  
 Comme pour prendre sa volée ,  
 La queue en panache étalée.  
 Or c'étoit un cocher dont nôtre souriceau  
 Fit à sa mere un tableau ,



Comme d'un animal venu de l'Amerique.  
 Il se battoit , dit-il , les flancs avec ses bras,  
 Faisant tel bruit & tel fracas,  
 Que moi qui grace aux Dieux de courage me  
 rique  
 En ay pris la fuite de peur ;  
 Le maudissant de très-bon cœur.  
 Sans lui j'aurois fait connoissance  
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux.  
 Il est velouté comme nous ,  
 Marqueté , longue queue ; une humble conte-  
 nance :  
 Un modeste regard , & pourtant l'œil luisant :  
 Je le crois fort simpatissant  
 Avec Messieurs les Rats ; car il a des oreilles  
 En figures aux nôtres pareilles.  
 Je l'allois aborder , quand d'un son plein d'éclat  
 L'autre m'a fait prendre la fuite.  
 Mon fils dit la Souris , ce doucet est un Chat ,  
 Qui sous son minois hypocrite  
 Contre toute sa parenté  
 D'un malin vouloir est porté ,  
 L'autre animal tout au contraire  
 Bien éloigné de nous faire mal  
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.  
 Quand au Chat , c'est sur nous qu'il fonde sa  
 cuisine  
 Garde-toi tant que tu vivras  
 De juger des gens sur la mine.

## FABLE CIX.

*Le Renard, le Singe & les animaux.*

**L**Es animaux au décès d'un Lion,  
 En son vivant Prince de la contrée,  
 Pour faire un Roy s'assemblerent, dit-on.  
 De son étuy la couronne est tirée.  
 Dans une chartre un Dragon la gardoit.  
 Il se trouva que sur tous essayée,  
 A pas un d'eux elle ne convenoit.  
 Plusieurs avoient la tête trop menuë,  
 Aucuns trop grosse, aucuns même cornuë,  
 Le Singe aussi fit l'épreuve en riant,  
 Et par plaisir la Tiare essayant,  
 Il fit autour force grimaceries,  
 Tours de souplesse, & mille singeries;  
 Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.  
 Aux Animaux cela sembla si beau,  
 Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.  
 Le Renard seul regretta son suffrage,  
 Sans toutefois montrer son sentiment.  
 Quand il eût fait son petit compliment,  
 Il dit au Roy. Je sçais Sire, une cache,  
 Et ne crois pas qu'autre que moi la sçache.  
 Or tout trefor par droit de Royauté  
 Appartient, Sire, à votre Majesté.  
 Le nouveau Roy baille après la Finance.  
 Lui-même y court pour n'être pas trompé.  
 C'étoit un piège : il y fut attrapé,  
 Le Renard dit au nom de l'assistance,  
 Petendrois-tu nous gouverner encore,

Ne sçachant pas se conduire toi-même ?  
 Il fut démis, & l'on tomba d'accord  
 Qu'à peu de gens convient le Diadème.

---

## FABLE CX.

*Le Mulet se vantant de sa Genealogie.*

**L**E Mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse,  
 Et ne parloit incessamment  
 Que de sa mere la Jument,  
 Dont il contoit mainte prouesse.  
 Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.  
 Son fils prétendoit pour cela  
 Qu'on le dût mettre dans l'Histoire.  
 Il eût cru s'abaisser servant un Medecin.  
 Estant devenu vieux, on le mit au moulin :  
 Son pere l'Asne alors lui revint en memoire.  
 Quand le malheur ne seroit bon  
 Qu'à mettre un sot à la raison,  
 Toujours seroit-ce à juste cause  
 Qu'on le dit bon à quelque chose.

---

## FABLE CXI.

*Le Vieillard & l'Asne.*

**U**N Vieillard sur son Asne aperçut en passant  
 Un pré plein d'herbe & fleurissant.  
 Il y lâche sa bête, & le Grison se ruë  
 Au travers de l'herbe menue,

L iij

## 128 FABLES CHOISIES.

Se veautrant , gratant & frotant ,  
 Gambadant , chantant & broutant ,  
 Et faisant mainte place nette :  
 L'ennemi vient sur l'entrefaite.  
 Fuions , dit alors le vieillard.

Pourquoi : répondit le paillard ,  
 Me fera-t on porter double bast , double charge ;  
 Non pas , dit le Vieillard qui prit d'abord le large  
 Et que m'importe donc , dit l'Âne , à qui je sois ?  
 Sauvez-vous & me laissez paître :  
 Nôtre ennemi c'est nôtre maître :  
 Je vous le dis en bon François.

## F A B L E. C X I I.

*Le Cerf se voyant dans l'eau.*

**D**Ans le Crystal d'une fontaine  
 Un Cerf se mirant autrefois ,  
 Louoit la beauté de son bois ,  
 Et ne pouvoit qu'avec peine  
 Souffrir ses jambes de fuscaux  
 Dont il voyoit l'objet se perdre dans les caux.  
 Quelle proportion de mes pieds à ma tête !  
 Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur ,  
 Des taillis les plus hauts mon front at teint le faite ,  
 Mes pieds ne me font point d'honneur ,  
 Tout en parlant de la sorte  
 Un Limier le fait partir  
 Il tâche à se garantir.  
 Dans les forêts il s'emporte.  
 Son bois dommageable ornement ,  
 L'arrêtant à chaque moment ,

Nuit à l'office que lui rendent  
 Ses pieds , de qui ses jours dépendent  
 Il se dedit alors , & maudit les presens  
 Que le Ciel lui fait tous les ans.  
 Nous faisons cas du beau , nous méprisons l'utile  
 Et le beau souvent nous détruit.  
 Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :  
 Il estime un bois qui lui nuit.

---

## F A B L E CXIII.

*Le Lièvre & la Tortuë.*

**R**ien ne sert de courir : il faut partir à point.  
 Le Lièvre & la Tortuë en font un témoi-  
 gnage ,  
 Gageons, dit celle-ci, que vous n'ateindrez point  
 Si-tôt que moi ce but. Si-tôt ? vous êtes sage ,  
 Repartit l'animal léger :  
 Ma commere il vous faut purger ,  
 Avec quatre grains d'ellebore ,  
 Sage ou non , je parie encore.  
 Ainsi fut fait , & de tous deux .  
 On mit près du but les enjeux.  
 Sçavoir quoi , ce n'est pas l'affaire ,  
 Ni de quel juge l'on convint.  
 Notre Lièvre n'avoit que quatre pas à faire ,  
 Tentens de ceux qu'il fait lorsque près d'être  
 atteint  
 Il s'éloigne des Chiens , les renvoye aux Ca-  
 landes ,  
 Et leur fait arpenter les landes.  
 Ayant , dis-je , du tems de reste pour brouter ,

## 130 FABLES CHOISIES,

Pour dormir, & pour écouter  
 D'où vient le vent, il laisse la Tortuë  
 Aller son train de Sénateur.  
 Elle part, elle s'évertuë,  
 Elle se hâte avec lenteur.  
 Lui cependant méprise une telle victoire,  
 Tient la gageure à peu de gloire,  
 Croit qu'il y va de son honneur  
 De partir tard. Il broute, il se repose,  
 Il s'amuse à toute autre chose  
 Qu'à la gageure. A la fin quand il vit  
 Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,  
 Il partit comme un trait, mais les élans qu'il fit  
 Furent vains, la Tortuë arriva la première.  
 Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je pas raison ?  
 De quoi vous sert votre vitesse :  
 Moi l'emporter, & que seroit-ce  
 Si vous portiez une maison ?

## F A B L E C I V.

### *L'Asne & ses Maîtres.*

**L'**Asne d'un Jardinier se plaignoit au destin  
 De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.  
 Les Coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,  
 Je suis plus matineux encore.  
 Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché.  
 Belle nécessité d'interrompre mon somme !  
 Le sort de sa plainte touché  
 Lui donne un autre Maître, & l'Animal de somme,  
 Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.

La pesanteur des peaux , & leur mauvaise odeur  
Eurent bien-tôt choqué l'impertinente Bête.

J'ay regret, disoit-il ; à mon premier Seigneur ;  
Encore quand il tournoit la tête

J'attrapois , s'il m'en souvient bien ,

Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien.

Mais ici point d'aubaine , ou si j'en ay quelqu'une

C'est de coups. Il obtint changement de fortune.

Et sur l'état d'un Charbonnier

Il fut couché le dernier.

Autre plainte. Quoi donc , dit le Sort en colere ,

Ce Baudet cy m'occupe autant

Que cent Monarques pourroient faire ,

Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?

N'ay-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avoit raison , tous gens son: ainsi faits :

Nôtre condition jamais ne nous contente ,

La pire est toujours la presente :

Nous fatiguons le Ciel à force de placets.

Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête ,

Nous lui romprons encore la tête.

---

## F A B L E C X V.

### *Le Soleil & les Grenouilles.*

Aux nopces d'un tyran tout le peuple en liesse  
Noyoit son soucy dans les pots.

Esopé seul trouvoit que les gens étoient sots

De témoigner tant d'allegresse.

Le Soleil , disoit-il , eut dessein autrefois

De songer à l'Hyménée.

Aussi tôt on ouït d'une commune voix

## 132 FABLES CHOISIES,

Se plaindre de leur destinée.

Les Citoyens des étangs.

Que fèrons-nous s'il lui vient des enfans ?

Dirent elles au Sort , un seul Soleil à peine

Se peut souffrir , une demi douzaine

Mettra la Mer à sec & tous ses habitans ,

Adieu jones & marests : Nôtre race est détruite ,

Bien tôt on la verra reduire

A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,

Grenoüilles à mon sens ne raisonnoient pas mal.

## FABLE CXVI.

### *Le Villageois & le Serpent.*

**E** Sope conte qu'un Masant  
Charitable autant que peu sage :

Un jour d'Hyver se promenant

A l'entour de son Heritage ,

Aperçût un Serpent sur la neige étendu :

Transi , gelé , perclus , immobile rendu ,

N'ayant pas à vivre un quart d'heure.

Le Villageois le prend , l'emporte en sa demeure,

Et sans considerer quel sera le loyer

D'une action de ce merite ,

Il l'étend le long du foyer ,

Le réchauffe , le ressuscite.

L'Animal engourdi sent à peine le chaud ,

Que l'ame lui revient avec que la colere.

Il leve un peu la tête , & puis siffle aussi-tôt ,

Puis fait un long repli , puis tâche à faire un saut

Contre son bienfacteur , son sauveur & son pere.

Ingrat , dit le Masant , voilà donc mon salaire ?



Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,  
Il vous prend sa cognée , il vous tranche la Bête,  
Il fait trois serpens de deux coups ,  
Un tronçon , la queue & la tête.  
L'Insecte sautillant , cherche à se réunir ,  
Mais il ne put y parvenir.  
Il est bon d'être charitable ,  
Mais envers qui , c'est là le point :  
Quant aux ingrats , il n'en est point  
Qui ne meure enfin misérable.

---

## F A B L E CXVII.

*Le Lion malade & le Renard.*

**D**E par le Roy des Animaux ,  
Qui dans son antre étoit malade ,  
Eut fait sçavoir à ses vassaux  
Que chaque espee en ambassade ,  
Envoyât gens le visiter ,  
Sous promesse de bien traiter  
Les députez , eux & leur suite ,  
Foy de Lion très-bien écrite :  
Bon passe-port contre la dent ,  
Contre la griffe tout autant.  
L'Edit du Prince s'exécute  
De chaque espee on lui députe :  
Les Renards gardent la maison.  
Un d'eux en cette raison ,  
Les pas empreints sur la poussiere ,  
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour ,  
Tous sans exception regardent sa taniere ,  
Pas un ne marque de retour :

# 134 FABLES CHOISIES,

Cela nous met en méfiance.

Que Sa Majesté nous dispense,

Grand merci de son Passeport.

Je le crois bon ; mais cet autre

Je vois fort bien comme l'on entre

& ne voit pas comme l'on en sort.

## FABLE CXVIII.

*Oiseleur, l'Autour & l'Aloüette.*

**L** Es injustices des pervers  
Servent souvent d'excuses aux nôtres.

Telle est la loy de l'Univers :

*Si tu veux qu'en t'épargne, épargne aussi les  
autres.*

Un Manant au miroir prenoit des Oisillons.

Le fanrôme brillant attire une Aloüette

Aussi-tôt un Autour planant sur ses filons,

Descend des airs, fond, & se jette

Sur telle qui chantoit, quoique près du tombeau,

Elle avoit évité la perfide machine,

Lors que se rencontrant sous la main de l'oiseau,

Elle sent son ongle maligne,

Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,

Lui-même sous les rets demeure envelopé :

Oiseleur laisse-moi, dit il en son langage,

Je ne t'ai jamais fait de mal.

L'Oiseleur repartit. Ce petit animal

T'en avoit-il fait davantage ?

## F A B L E C X I X.

*Le Cheval & l'Asne.*

**E**N ce monde il se faut l'un l'autre secourir.  
Si ton voisin vient à mourir,  
C'est sur toi que le fardeau tombe.  
Un Asne accompagnoit un Cheval peu courtois :  
Celui-ci ne portant que son simple harnois ,  
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu ,  
Autrement il mourroit devant qu'être à la Ville.  
La priere dit-il , n'en est pas incivile :  
Moitié de ce fardeau ne vous fera que jeu.  
Le Cheval refusa , fit une petarrade ,  
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade ,  
Et reconnut qu'il avoit tort.  
Du Baudet en cette avanture ,  
On lui fit porter la voirure ,  
Et la peau par dessus encore.

## F A B L E C X X.

*Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.*

**C**Hacun se trompe ici bas ,  
On voit courir après l'ombre  
Tant de fous , qu'on n'en sçait pas  
La plûpart du tems le nombre.  
Au Chien dont parle Esope il faut les renvoyer.  
Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée ,

# 136 FABLES CHOISIES,

La quitta pour l'image, & pensa se noyer.  
La rivière devint tout d'un coup agitée.  
A toute peine il regagna les bords,  
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

---

## FABLE CXXI.

### *Le Chartier embourbé.*

**L**E Phaëton d'une voiture à foin,  
Vit son char embourbé, le pauvre homme  
Étoit loin

De tout humain secours. C'étoit à la campagne,  
Près d'un certain canton de la basse Bretagne  
Apellé Quimpercorentin.

On sçait assez que le destin  
Adresse-là les gens quand il veut qu'on enrage :  
Dieu nous préserve du voyage.

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,  
Le voila qui détofte & jure de son mieux,  
Pestant en sa fureur extrême,

Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,  
Contre son char, contre lui-même.

Il invoque à la fin le Dieu dont les travaux  
Sont si celebres dans le monde.

Hercule, lui dit-il, aide-moi, si ton dos  
A porté la machine ronde,  
Ton bras peut me tirer d'ici,

Sa priere étant faite, il entend dans la nuë  
Une voix qui lui parle ainsi,  
Hercule veut qu'on se remuë,

Puis il aide les gens. Regarde d'où provient  
L'achopement qui te retient.

On

Ote d'autour de chaque rouë.

Ce malheureux mortier , cette maudite bouë,  
Qui jufqu'à l'aiffieu les induit.

Pren ton pic , & me rompt ce caillou qui te nuit.  
Comble-moi cette orniere. As-tu fait ? Oüi , dit  
l'homme.

Or bien je vais t'aider, dit la voix, prend ton fouët.  
Je l'ay pris. Qu'est- cecy ? mon char marche à  
fouhait.

Hercule en foit louë. Lors la voix tu vois, comme  
Tes chevaux aifément fe font tirez de là,  
Aide-toi , le Ciel t'aidera.

## F A B L E C X X I I.

*Le Charlatan.*

**L**E monde n'a jamais manqué de Charlatans ;  
Cette science de tout tems

Fut en Professeurs tres-fertiles.

Tantôt l'un en Theâtre affronte l'Acheron ,  
Et l'autre office par la Ville ,  
Qu'il eft un Paffe-Cicéron.

Un des derniers fe vançoit d'être

En Eloquence fi grand maître ,

Qu'il rendroit difert un badaud ,

Un manant , un rufte, un lourdaut :

Oüi , Messieurs un lourdaut, un Animal, un Afne ;  
Que l'on m'amene un Afne , un Afne renforcé ,  
Je le rendray maître paffé.

Et veux qu'il porte la fourane.

Le Prince fçut la chofe : il manda le Rheteur ;  
J'ay , dit-il , en mon écurie ,

**M**

## 138 FABLES CHOISIES,

Un fort beau Rouffin d'Arcadie :  
 J'en voudrois faire un Orateur.  
 Sire vous pouvez tout, reprit d'abord nôtre  
 homme.  
 On lui donna certaine somme.  
 Il devoit au bout de dix ans  
 Mettre son Asne sur les bancs :  
 Sinon, il consentoit d'être en place publique  
 Guindé la hare au col, étranglé, court & net,  
 Ayant au dos sa Rhétorique,  
 Et les oreilles d'un Baudet.  
 Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la porce  
 Il vouloit l'aller voir, & que pour un pendu  
 Il auroit bonne grace, & beaucoup de prestance,  
 Sur tout qu'il se souvint de faire à l'assistance  
 Un discours où son art fût au long étendu,  
 Un discours pathétique, & dont le formulaire  
 Servît à certains Cicérons,  
 Vulgairement nommez larrons.  
 L'autre reprit. Avant l'affaire,  
 Le Roy, l'Asne ou moi, nous mourrons,  
 Il avoit raison. C'est folie  
 De compter sur dix ans de vie.  
 Soyons bien beuvans, bien mangeans.  
 Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

---

## FABLE CXXIII.

### *La Discorde.*

**L**A Déesse Discorde ayant broüillé les Dieux,  
 Et fait un grand procès là haut pour une  
 pomme,

On la fit déloger des Cieux.  
Chez l'animal qu'on appelle Homme  
On la reçût à bras ouverts,  
Elle, & Que si, que non son frere,  
Avecque Tien & mien son pere.  
Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers  
De preferer nôtre Hemisphere  
A celui des mortels qui nous sont opposez :  
Gens grossiers, peu civilisez,  
Et qui se mariant sans Prêtre & sans Notaire,  
De la Discorde n'ont que faire.  
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin  
Demandoit qu'elle fût presente,  
La Renommée avec le soin  
On l'avertit, & l'autre diligente  
Courroit vite aux débats, & prevenoit la paix,  
Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre :  
Le Renommée enfin commença de se plaindre  
Que l'on ne lui trouvoit jamais  
De demeure fixe & certaine.  
Bien souvent l'on perdoit à la chercher sa peine.  
Il falloit donc qu'elle eût un sejour affecté.  
Un sejour d'où l'on pût en toutes les familles  
L'envoyer à jour arrêté.  
Comme il n'étoit aucun Convent de Filles,  
On y trouva difficulté.  
L'Auberge enfin de l'Hymenée  
Lui fut pour maison assignée.

## FABLE CXXIV.

*La jeune Veuve.*

**L**A perte d'un Epoux ne va point sans soupirs.  
On fait beaucoup de bruit, & puis on se console.

Sur les aîles du tems la tristesse s'envole :

Le tems ramene les plaisirs.

Entre la Veuve d'une année,

Et la Veuve d'une journée,

La difference est grande, on ne croiroit jamais

Que ce fût la même personne.

L'une fait fuir les gens & l'autre a mille attraits.

Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne :

C'est toujours même note, & pareil entretien.

On dit qu'on est inconsolable :

On le dit ; mais il n'en est rien,

Comme on verra par cette Fable,

Ou plutôt par la vérité.

L'Epoux d'une jeune beauté.

Partoit pour l'autre monde. A ses côtez sa femme

Lui crioit, attends moi, je te suis, & mon ame

Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fit seul le voyage,

Là Belle avoit un pere, homme prudent & sage,

Il laissa le torrent couler.

A la fin pour la consoler,

Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes.

Qu'a besoin le défunt que vous noyez vos charmes ?

Puisqu'il est des vivans ne songez plus aux morts,



Je ne dis pas que tout à l'heure  
Une condition meilleure.

Change en des nocées ces transports :

Mais après certains tems souffrez qu'on vous  
propose

Un Epoux beau , bien-fait , jeune , & tout autre  
Que le défunt. Ah ! dit-elle aussi-tôt ,

Un Cloître est l'Epoux qu'il me faut ,  
Le pere lui laissa digerer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passe.

L'autre mois on l'emploie à changer tous les  
jours

Quelque chose à l'habit, au linge, à la coëffure,

Le deüil sert enfin de parure :

Et attendant d'autres atours.

Toute la bande des amours

Revient au colombier ; les Jeux, les Ris, la Danse,

Ont aussi leur tour à la fin ,

On se plonge soir & matin ,

Dans la fontaine de Jouvance.

Le pere ne craint plus ce défunt tant cheri.

Mais comme il ne parloit de rien à nôtre Belle ,

Où donc est le jeune mary

Que vous m'avez promis , dit-elle ?

## F A B L E C X X V .

*Le Lion , le Loup & le Renard.*

UN Lion decrepit , gouteux, n'en pouvant plus,

Vouloit qu'on trouvât remede à la vieillesse :

Alleguer l'impossible aux Rois , c'est un abus.

Celui ci parmi chaque espece

## 142 FABLES CHOISIES,

Manda des Medecins , il en est de tous arts.  
Medecins au Lion viennent de toutes parts ,  
De tous côtez lui vient des douceurs de re-  
ceptes.

Dans les visites qui sont faites

Le Renard se dispense , & se tient clos & coy :  
Le Loup en fait sa cour au beau cocher du Roi ,  
Son camarade absent , le Prince tout à l'heure  
Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa dé-  
meure ,

Qu'on le fasse venir. Il vient , est présenté ;  
Et sçachant que le Loup lui faisoit cette affaire :  
Je crains , Sire , dit il , qu'un rapport peu sincere

Ne m'ait à mépris imputé

D'avoir différé cet hommage ;

Mais j'étois en pelerinage ,

Et m'acquittois d'un vœu fait pour vôtre santé.

Même j'ai vû dans mon voyage

Gens experts & sçavans , leur ai dit la longueur

Dont vôtre Majesté craint à bon droit la suite.

Vous ne manquez que de chaleur ,

D'un Loup écorché vif , appliquez-vous la peau

Toute chaude & toute fumante ,

Le secret sans doute en est beau

Pour la nature défaillante.

Messire Loup vous servira

S'il vous plaît de robe de chambre.

Le Roi goûte cet avis-là ,

On écorche , on taille , on démembre

Messire Loup. Le Monarque en soupa ,

Et de sa peau s'envelopa.

Messieurs les Courtisans , cessez de vous détruire ,

Faites si vous pouvez vôtre cour sans vous nuire :

Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.

Les daubeurs ont leur tour , d'une ou d'autre ma-  
niere.

Vous êtes dans une carrière ,  
Où l'on ne se pardonne rien.

---

## F A B L E C X X V I.

*La Coche & la Mouche.*

DAns un chemin montant, sablonneux , mal  
aisé ,

Et de tous les côtés au Soleil exposé ,

Six forts chevaux tiroient un Coche ,

Femmes , Moines , vieillards ; tous descendus ,

L'attelage suoit , souffloit , étoit rendu

Une Mouche survient , & des Chevaux s'ap-  
proche ,

Prend les animer par son bourdonnement ,

Pique l'un , pique l'autre , & pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine ,

S'assied sur le timon , sur le nez du Cocher ,

Fait à fait que le char chemine ,

Et qu'elle voit les gens marcher ,

Elle s'en attribue uniquement la gloire ;

Va , vient , fait l'empressee , il semble que ce soit

Un Sergent de bataille allant en quelque endroit

Faire avancer ses gens , & hâter la victoire .

La Mouche en ce commun besoin

Se plaint qu'elle agit seule , & qu'elle a tout le  
soin ,

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire

Le Moine disoit son Breviaire ,

Il prenoit bien son temps , une femme chantoit ,

C'étoit bien des chansons qu'alors il s'agissoit :

Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles ,

# 144 FABLES CHOISIES,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail le Coche arrive au haut.  
Respirons maintenant, dit la Mouche aussi tôt:  
J'ay tant fait que nos gens sont enfin dans la  
plaine.

C'a Messieurs les Chevaux paiez-moi de ma peine.  
Ainsi certaines gens faisant les empressez

S'introduisent dans les affaires,

Ils font par tout les necessaires,

Et par tout importuns devroient être chasséz.

## F A B L E CXXVII.

### *Le Tresor & les deux Hommes.*

UN homme n'ayant plus ni crédit, ni res-  
source,

Et logeant le Diable en sa bourse,

C'est à dire n'y logeant rien,

S'imagina qu'il feroit bien

De se pendre, & finir lui-même sa misere,

Puis qu'aussi bien sans lui la faim le viendra faire,

Genre de mort qui ne duit pas,

A gens peu curieux de goûter le trépas.

Dans cette intention une vieille mazure,

Fut la scene où devoit se passer l'avanture,

Il y porte une corde & veut avec un clou

Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille vieille & peu forte,

S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un  
tresor

Nôtre desesperé le ramasse, & l'emporte,

Laisse-là le licou, s'en retourne avec l'or,

Sans

Sans compter , ronde ou non , la somme plût au  
Sire ,

Tandis que le galant à grands pas se retire ,  
L'homme au trésor arrive , & trouve son argent  
absent.

Quoi , dit-il , sans mourir je perdrai cette som-  
me ,

Je ne me pendrai pas ? & vraiment si ferai  
On de corde je manquerai.

Le laçs étoit tout prêt , il n'y manquoit qu'un  
homme.

Celui-ci se l'attache , & se pend bien & beau.

Ce qui le consola peut-être ,  
Fut qu'un autre eût pour lui les frais du cor-  
deau.

Aussi bien que l'argent le fiont trouve maître

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :

Il a moins de part au trésor qu'il enferme ,

Thésaurisant pour les Voleurs ,

Pour ses parens , ou pour la terre :

Mais que dire du troc que la fortune fit ,

Ce sont là de ses traits , elle s'en divertit.

Plus le tour est bizarre , & plus elle est contente :

Cette Déesse Inconstante

Se mit alors en l'esprit

De voir un homme se pendre :

Et celui qui se pendit

S'y devoit le moins attendre.

## FABLE CXXVIII.

*Le Rat & l'Huître.*

UN Rat hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,

Des Lares paternels un jour se trouva sou.

Il laisse là le champ, le grain & la javelle,  
Va courir le pais, abandonne son trou.

Si-tôt qu'il fut hors de la case,  
Que le monde, dit-il, est grand & spacieux !  
Voilà les Appennins, & voici le Caucase :

La moindre Taupinée étoit monstre à ses yeux.  
Au bout de quelques jours le voyageur arrive,  
En un certain canton, où Thetis sur la rive,  
Avoit laissé mainte Huître, & nôtre Rat d'abord  
Crut voir en les voyant des vaisseaux de haut bord.

Certes, dit-il, mon pere étoit un pauvre sire :  
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.  
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire &  
J'ai passé les deserts, mais nous n'y bûmes point.  
D'un certain magister le Rat tenoit ces choses,

Et les disoit à travers champs,  
N'étant pas de ces Rats qui les Livres rongeurs,  
Se font sçavans jusqu'aux dents,

Parmi tant d'Huîtres toutes closes,  
Une s'étoit ouverte, & brillant au Soleil,

Par un doux Zephir réjouie,  
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,  
Blanche, grasse, & d'un goût à la voir rompareil.  
D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui baille,  
Qu'aperçois-je, dit-il, c'est quelque victuaille,

Et, si je ne me trompe, à la couleur du mets,  
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.  
Là-dessus, maître Rat plein de belle espérance,  
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,  
Se sent pris comme aux lacs; car l'Huître tout  
d'un coup,

Se renferme, & voilà ce que fait l'ignorance.  
Cette Fable contient plus d'un enseignement:

Nous y voyons premièrement

Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience;  
Sont aux moindres objets frappez d'étonnement:

Et puis nous y pouvons apprendre,  
Que tel est pris qui croyoit prendre.

## F A B L E C X X I X.

*Le Singe & le Chat.*

**B**ertrand avec Raton, l'un Singe & l'autre  
Chat,  
Commensaux d'un logis, avoient un commun  
maître.

D'animaux mal-faisans, c'étoit un très-bon plat.  
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il  
pût être:

Trouvoit-on au logis quelque chose de gâté?  
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.  
Bertrand déroboit tout, Raton de son côté  
Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour au coin du feu nos deux maîtres fripons,  
Regardoient rôtir des marons,  
Nos galans y voyoient double profit à faire,  
Leur bien premièrement, & puis le mal d'autrui.

N ij

## 143 FABLES CHOISIES;

Bertrand dit à Raton : Frere , il faut aujourd'hui  
 Que tu fasses un coup de Maître.  
 Tire moi ces marrons , si Dieu m'avoit fait naître  
 Propre à tirer marrons du feu ,  
 Certes marrons verroient beau jeu ,  
 Aussi-tôt fait , que dit : Raton avec sa patte  
 D'une maniere delicates  
 Ecarte un peu la cendre , & retire les doigts ,  
 Puis les reporte à plusieurs fois ,  
 Tire un marron , puis deux , & puis trois en  
 excroque ,  
 Et cependant Bertrand les troque.  
 Une servante vient : adieu mes gens : Raton ,  
 N'étoit pas content , ce dit-on.  
 Aussi ne le sont pas la plupart de ces Princes.  
 Qui ferez d'un pareil emploi ,  
 Vont s'échauder en des Provinces ,  
 Pour le profit de quelque Roi.

## F A B L E C X X X.

### *Du Glan & de la Citrouille.*

**D**ieu fait bien ce qu'il fait , sans en chercher  
 la preuve.

En tout cet Univerts , & l'aller parcourant ,  
 Dans les Citrouilles je la trouve.

Un Villageois considerant  
 Combien ce fruit est gros , & sa tige mentie ,  
 A quoi songeoit , dit-il , l'auteur de tout cela ?  
 Il a bien mal placé cette Citrouille-là :

Hé parbleu , je l'aurois pendue

A l'un des chesnes que voilà.

C'eût été justement l'affaire.



Tel fruit , tel arbre pour bien faire.  
C'est dommage , Garo , que tu n'es point entré  
Au conseil de celui que prêche ton Curé,  
Tout en eût été mieux : car pourquoi , par  
exemple ?

Le Glan , qui n'est pas gros comme mon petit  
doigt ,

Ne pend t-il pas en cet endroit ?  
Dieu s'est mépris , plus je contemple  
Ces fruits ainsi placez , plus il semble à Garo  
Que l'on a fait un quiproquo.

Cette réflexion embarrassant nôtre homme ,  
On ne doit point, dit-il, quand on a tant d'esprit,  
Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son somme,  
Un glan tombe, le nez du dormeur en pâtit  
Il s'éveille , & portant la main sur son visage ,  
Il trouve encor le Glan pris au poil du menton.  
Son nez meurtri le force à changer de langage :  
Oh , oh , dit-il , je saigne ; & que seroit-ce donc  
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde ;

Et que ce Glan eût été gourde ?  
Dieu ne l'a pas voulu , sans doute il eut raison ,  
J'en vois bien à présent la cause ,  
Et louant Dieu de toute chose  
Garo retourne à la maison.

---

F A B L E C X X X I.

*Le Milan & le Rossignol.*

**A** Prés que le Milan , manifeste valeur,  
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,  
Et fait crier sur lui les enfans du Village,

## 150 FABLES CHOISIES,

Un Rossignol tomba dans les mains par malheur,  
Le heraut du Printemps lui demande la vie  
Aussi bien que manger en qui n'a que le son ;  
Ecoutez plutôt ma Chanson,  
Je vous raconterai Terée & son envie.  
Qui Terée ? est-ce un mets propre pour les Mi-  
lans ?

Non pas , t'étoit un Roy dont les feux violens  
Me firent ressentir leur ardeur criminelle :  
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle,  
Qu'elle vous ravira , mon chant plaît à chacun.

Le Milan alors lui replique :  
Vrayement nous voici bien , lorsque je suis à jeun  
Tu me viens parler de Musique :  
J'en parle bien aux Rois. Quand un Roi te prendra  
Tu peux lui conter ces merveilles :  
Pour un Milan , il s'en rira.  
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

---

## F A B L E C X X X I I.

### *L'Huître & les Plaideurs.*

UN jour deux Pelerins sur le sable rencontrent  
Une Huître que le flot y venoit d'apporter :  
Ils l'avalent des yeux , du doigt ils se la montrent :  
A l'égard de la dent il fallut contester.  
L'un se baissoit déjà pour ramasser la proie ,  
L'autre le pousse , & dit : Il est bon de sçavoir  
Qui de nous en aura la joye.  
Celui qui le premier a dû l'apprecevoir  
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.  
Si par là l'on juge l'affaire ,

Reprit son compagnon ; j'ai l'œil bon. Dieu merci  
Je ne l'ai pas mauvais aussi ,  
Dit l'autre , & je l'ai vûe avant vous sur ma vie.  
Et bien , vous l'avez vûe , & moi je l'ai sentie.

Pendant tout ce bel incident ,  
Perrin Dandin arrive , ils le prennent pour Juge ,  
Perrin fort gravement ouvre l'Huître & la gruge ,  
Nos deux Messieurs le regardant ,  
Ce repas fait , il dit d'un ton de Président ,  
Tenez , la Cour vous donne à chacun une écaille :  
Sans dépens , & qu'en paix chacun chez soi s'en  
aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :  
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :  
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui ,  
Et ne laisse aux Plaideurs que le sac & les quilles.

## ÉPILOGUE.

**B**Ornons ici cette carrière ,  
Les longs ouvrages me font peur  
Loin d'épuiser une matière  
On n'en doit prendre que la fleur  
Il s'en va tems que je reprenne  
Un peu de forces & d'haleine  
Pour fournir à d'autres projets  
Amour ce tyran de ma vie  
Vient que je change de sujets :  
Il faut contenter son envie.

Retournons à Piché : Damon vous m'exhorte  
A peindre ses malheurs & ses felicitéz.  
J'y consens ; peut-être ma veine  
En sa faveur s'échauffera.

# 152 FABLES CHOISIES.

Heureux si ce travail est la dernière peine,  
Que son Epoux me causera.



## EPIGRAMME.

*Sur un mot de Scaron qui étoit près de mourir.*

SCARON sentant approcher son trépas,  
Dit à la Parque : Attendez je n'ai pas  
Encore fait de tout point ma Satyre :  
Ah , dit Cléon , vous la ferez là-bas :  
Marchons , marchons , il n'est pas tems de rire.

## EPITAPHE D'UN PARESSEUX.

J'Ean s'en alla comme il étoit venu,  
Manger le fonds avec le revenu,  
Tint les trésors chose peu nécessaire :  
Quant à son tems , bien le scût dispenser,  
Deux parts fit , dont il souloit passer,  
L'une à dormir , & l'autre à ne rien faire.

*D'un grand Parleur.*

Sous ce tombeau pour toujours dort,  
Paul qui toujours contoit merveilles :  
Louangé à Dieu , repos au mort ,  
Et paix en terre à nos oreilles.

## CONTRE LE MARIAGE.

## EPIGRAMME

*Tirée d'Athénée.*

**H**omme qui Femme prend se met en un état,  
 Que de tous à bon droit on peut nommer  
 le pire,  
 Fol étoit le second qui fit un tel Contrat,  
 A l'égard du premier, je n'ai rien à dire.

## RONDEAU REDOUBLÉ

**Q**'un vain scrupule à ma flâme s'opose,  
 Je ne le puis souffrir aucunement.  
 Bien que chacun en murmure & nous glose ;  
 Et c'est assez pour perdre vobtre Amant.

Si j'avois bruit de mauvais garnement,  
 Vous me pourriez bannir à juste cause,  
 Ne l'ayant point, c'est sans nul fondement.  
 Qu'un vain scrupule à ma flâme s'opose.

Que vous m'aimiez, c'est pour moi lettre close,  
 Voire on diroit que quelque changement  
 A m'alléguer ces raisons vous dispose,  
 Je ne le puis souffrir aucunement.

## 754 FABLES CHOISIES;

Bien moins pourrois vous cacher mon tourment,  
N'ayant pas mis au Contrat cette clause :  
Toujours ferai l'amour ouvertement ,  
*Bien que chacun en murmure & nous glose.*

Ainsi s'aimer est plus doux qu'eau de rose ;  
Souffrez-le donc, Philis, car autrement,  
Loin de vos yeux je vais faire une pose,  
*Et c'est assez pour perdre vôtre Amant.*

Pourriez-vous voir ce triste éloignement,  
De vos faveurs doublez plutôt la dose ,  
Amour ne veut tant de raisonnement ,  
Ce point d'honneur, ma foi, n'est autre chose  
*Qu'un vain scrupule.*

F I N.



A

MADAME

DE

MONTESPAN.

LIVRE SEPTIESME.

**L'**APOLOGUE est un don qui vient  
des immortels ;  
Ou si c'est un présent des hommes ;  
Quiconque nous l'a fait mérite des  
Autels.

Nous devons tous tant que nous sommes  
Eriger en divinité

Le Sage par qui ce bel art fut inventé.

C'est proprement un charme : il rend l'ame tendre  
rive ,

Ou plutôt il la tient captive ;

Nous attachant à des récits

Qui menent à son gré les cœurs & les esprits.

O ! vous qui l'imitez , Olimpe , si ma Muse ,

A quelquefois pris place à la table des Dieux ;

Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;

## 356 FABLES CHOISIES,

Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse ,  
Le tems qui détruit tout , respectant v<sup>otre</sup> appui  
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :  
Tout Auteur qui voudra vivre encore après lui ,  
Doit s'acquérir v<sup>otre</sup> suffrage.  
C'est de vous que mes Vers attendent tous leur  
prix ,

Il n'est beauté dans nos écrits  
Dont vous ne connoissez jusqu'aux moindres tra-  
ces ;

Eh ! qui connoît que vous les beautez & les  
graces ?

Paroles & regards , tout est charme dans vous :

Ma Muse en un sujet si doux

Voudroit s'étendre davantage :

Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ,

Et d'un plus grand maître que moi ,

V<sup>otre</sup> louange est le partage.

Olimpe c'est assez qu'à mon dernier ouvrage :

V<sup>otre</sup> nom serve un jour de rempart & d'abri.

Protégez désormais le livre favori

Par qui j'ose espérer une seconde vie :

Sous vos seuls auspices ces Vers

Seront jurez malgré l'envie

Dignes des yeux de l'Univers.

Je ne mérite pas une faveur si grande :

La Fable en son nom la demande

Vous sçavez quel credit ce mensonge-a sur nous :

S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire :

Je croirai lui devoir un temple pour salaire

Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.



## FABLE CXXXIII.

*Les Animaux malades de la Peste.*

**U**N mal qui répand la terreur,  
Mal que le Ciel en sa faveur  
Inventa pour punir les crimes  
La Peste, ( puisqu'il faut l'appeler par son nom )  
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,  
Faisoit aux animaux la guerre.  
Ils ne mourroient pas tous, mais tous étoient  
frappez.

On n'en voyoit point d'occupez  
A chercher le soutien d'une mourante vie,  
Nul mets n'excitoit leur envie.  
Ni Loups ni Renards n'épioient  
La douce & l'innocente proye.  
Les Tourtelles, se fuyoient ;  
Plus d'amour, partant plus de joye.  
Le Lion tint conseil, & dit : Mes cher amis,  
Je crois que le Ciel a permis  
Pour nos pechez cette infortune :  
Que le plus coupable de nous  
Se sacrifie aux traits du celeste courroux,  
Peut-être il obtiendra la guerison commune.  
L'Histoire nous apprend qu'en tels accidens  
On fait des pareils dévoüemens :  
Ne nous flacons point, voyons sans indulgence  
L'état de notre conscience.  
Pour moi, sacrifiant mes appetits gloutons  
J'ai dévoré force moutons :

## 158 FABLES CHOISIES,

Que m'avoient-ils fait ? nulle offense :  
Même il m'est arrivé quelquefois de manger

Le Berger.

Je me dévouërai donc , s'il le faut ; mais je pense,  
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi  
Car on doit souhaiter selon toute justice

Que le plus coupable perisse.

Sire , dit le Rénard , vous êtes trop bon Roi :  
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ,  
Et bien manger moutons , canaille , sorte espee ,  
Est-ce un peché ? Non non : vous leur fîtes Sei-  
gneur ,

En les croquant beaucoup d'honneur.

Et quant au Berger l'on peut dire

Qu'il étoit digne de tous maux

Se font un chimerique empire.

Ainsi dit le Renard , & flatteur d'applaudir ,

On n'osa trop approfondir

Du Tygre , ni de l'Ours , des autres puissances

Les moins pardonnables offenser.

Tous les gens querelleurs , jusqu'aux simples  
mâtins ,

Au dite de chacun étoient des petits saints.

L'Asne vint à son tour & dit : J'ai souvenance :

Qu'en un pré de Moines passant

La faim , l'occasion , l'herbe tendre , & je pense

Quelque Diable aussi me poussant ,

Je ronds de ce pré la largeur de ma langue.

Je n'en avois nul droit ; puisqu'il faut parler net.

A ces mots on cria haro sur le Bandet

Un Loup quelque peu clair prouva par sa haran-  
gue

Qu'il falloit dévorer ce maudit animal ,

Ce pelé , ce galeux , d'où venoit tout leur mal ,

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe ! quel crime abominable !

Rien que la mort n'étoit capable  
D'expier son forfait , on le lui fit bien voir ,  
Selon que vous serez puissant ou misérable ,  
Les jugemens de Cour vous rendront blanc ou  
noir.

---

## FABLE CXXXIV.

*Le mal Marié.*

**Q**Ue le bon soit toujours camarade du beau ;  
Dés demain je chercherai femme ,  
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nou-  
veau ,

Et peu de beaux corps hôtes d'une belle ame ;  
Assemblent l'un & l'autre point ,

Ne trouver pas mauvais que je ne cherche point.  
J'ai vû beaucoup d'Himens , aucuns d'eux ne me  
sentent :

Cependant des humains , presque les quatre parts ,  
S'exposent hardiment au plus grand des hazards :  
Les quatre parts aussi des humains se repentent.

J'en vais alleguer un qui s'étant repenti ,

Ne put trouver d'autre parti

Que de renvoyer son épouse ,

Querelleuse , avare & jalouse.

Rien ne la contentoit , rien n'étoit comme il faut ;  
On se levoit trop tard , on se couchoit trop tôt.  
Puis du blanc , puis du noir , puis encore autre  
chose ,

Les valets enrageoient ; l'époux étoit à bout :  
Monsieur ne songe à rien , Monsieur dépense tout ;

# 560 FABLES CHOISIES,

Monsieur court , Monsieur se repose :  
 Elle en dit tant , que Monsieur à la fin ,  
 Lassé d'entendre un tel lutin ,  
 Vous la renvoye à la Campagne  
 Chez ses parens. La voilà donc en campagne ,  
 De certaine Philis qui garde les Dindons ,  
 Avec les gardeurs de Cochons.  
 Au bout de quelque tems qu'on la crut adoucie ,  
 Le mari la reprend. Eh bien qu'avez-vous fait ?  
 Comme passiez vous vôtre vie ?  
 Innocence des champs est elle vôtre fait ?  
 Assez , dit elle ; mais ma peine  
 Etoit de voir les gens aussi paresseux qu'ici ,  
 Il n'ont des troupeaux nul souci ,  
 Je leur sçavois bien dire , & m'attirois la haine  
 De tous ces gens si peu soigneux.  
 Eh , Madame , reprit son Epoux tout à l'heure ,  
 Si vôtre esprit est si hargneux ,  
 Que le monde qui ne demeure.  
 Qu'un moment avec vous , & ne revient qu'an  
 soir ,  
 Est déjà lassé de vous voir ?  
 Que ferois des valets qui toute la journée ,  
 Vous verront contr'eux déhainée ;  
 Et que pourra faire un Epoux :  
 Que voulez vous qui soit jour & nuit avec vous ?  
 Retournez au Village ; adieu , si de ma vie  
 Je vous rappelle , & qu'il m'en prenne envie ,  
 Puissai-je chez les morts avoir pour mes pechez ,  
 Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtez ,

FABLE

FABLE CXXXV.

*Le Rat qui s'est retiré du monde.*

**L**es Levantins en leur legende  
Disent qu'un certain Rat, las  
Des soins d'ici bas,  
Dans un fromage de Hollande  
Se retira loin du tracas,  
La solitude étoit profonde,  
S'étendant par tout à la ronde,  
Nôtre hermite nouveau subsistoit là dedans.  
Il fit tant des pieds & des dents,  
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage,  
Le vivre & le couvert ; que faut-il davantage ?  
Il devint gros & gras : Dieu prodigue ses biens  
A ceux qui font vœu d'être siens.  
Un jour au devot personnage,  
Des députés du peuple Rat,  
S'en vinrent demander quelque aumône legere :  
Ils alloient en terre étrangere  
Chercher quelque secours contre le peuple Chat  
Ratopolis étoit bloquée,  
On les avoit contrainsts de partir sans argent.  
Attendu l'état indigent  
De la République attaquée.  
Ils demandoient fort peu, certains que le secours  
Seroit prêt de quatre ou cinq jours.  
Mes amis dit le Solitaire,  
Les choses d'ici bas ne me regardent plus ;  
En quoi peut un pauvre Reclus  
Vous assister, que peut-il faire,

## 262 FABLES CHOISIES,

Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ?  
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Ayant parlé de cette sorte ,  
Le nouveau Saint ferma sa porte ,  
Qui désignai-je à vôtre avis  
Par ce Rat si peu secourable ;  
Un Moine ? non , mais un Dervis :  
Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.

### FABLE CXXXVI.

#### *Le Héron. La Fille.*

**U**N jour sur les longs pieds alloit , je ne  
sçai où ,  
Le Héron au bec emmanché d'un long cou-  
2. Il serroyoit une riviere  
L'onde étoit transparente aussi qu'aux plus beaux  
jours ;  
Ma commere la carpe y faisoit mille tours :  
Avec le brochet son compere  
Le Héron en eût fait aisément son profit :  
Tous approchoient du bord , l'oiseau n'avoit qu'à  
prendre :  
Mais il crut mieux faire d'attendre  
Qu'il eût un peu plus d'appetit  
Il vivoit de regime , mangeoit à ses heures.  
Après quelques momens l'apetit vint ; l'oiseau  
S'approchant du bord vit sur l'eau  
Des Tauches qui sortoient du fond de ces de-  
meures.  
Le mets ne lui plut pas , Il s'attendoit à mieux :  
Et montrait un goût dédaigneux

Comme le Rat du bon Horace.

Moi des Tanches : dit-il , moi Héron que je fasse  
Une si pauvre chere , & pour qui me prend-on ?  
La Tanche rebutée il trouva du Goujon.

Du Goujon : c'est bien-là le dîné d'un Héron :  
J'ouvrerois pour si peu le bec : aux Dieux ne plaise,  
Il l'ouvrit bien pour moins : tout alla de façon

Qu'il ne vit plus aucun poisson

La faim le prit ; il fut tout heureux & tout aise  
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :

Les plus accommodans ce sont les plus habiles :  
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner

Sur tout quand vous avez à peu près votre compte.  
Bien des gens y sont pris ; ce n'est pas aux Hérons  
Que je parle , écoutez , humains un autre conte  
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

Certaine Fille un peu trop fière

Prétendoit trouver un mari

Jeune , bien-fait , & beau , d'agréable maniere ,  
Point froid , & point jaloux ; notez ces deux  
pointés-ci.

Cette Fille vouloit aussi

Qu'il eût du bien , de la naissance

De l'esprit , enfin tout : mais qui peut tout avoir ?  
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :

Il vint des partis d'importance ,

La belle les trouva trop chétifs de moitié

Quoi moi , quoi ces gens là , l'on radote , je  
pense !

A moi les proposer , hélas ! ils font pitié :

Voyez un peu la belle espee :

L'un n'avoit en l'esprit nulle delicatesse :

L'autre avoit le nez fait de cette façon là :

# 164. FABLES CHOISIES.

C'étoit ceci , c'étoit cela ,

C'étoit tout ; car les précieuses

Font dessus tout les dédaigneuses.

Après les bons partis , les mediocres gens

Vinrent se mettre sur les rangs ,

Elle de se moquer. *Ah vraiment je suis bonne ,*

De leur ouvrir la porte ; ils pensent que je suis

Fort en peine de ma personne ,

Grace à Dieu , je passe les nuits

Sans chagrins , quoi qu'en solitude ,

La belle se sçait gré de tous ses sentimens.

L'âge la fit déchoir : adieu tous les amans ,

Un an se passe & deux avec inquiétude :

Le chagrin vient ensuite , elle sent chaque jour

Déloger quelque Ris, quelques jeux, puis l'amour ,

Puis ses traits choquer & déplaire ,

Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire

Qu'elle n'échapât au tems cet insigne larron :

Les ruines d'une maison

Se peuvent reparer : que n'est cet avantage

Pour les ruines du visage.

Sa préciosité changea lors de langage :

Son miroir lui disoit , prenez vite un mari ,

Je ne sçai quel desir le lui disoit aussi :

Le desir peut loger chez une précieuse :

Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru ,

Se trouvant à la fin toute aise & toute heureuse

De rencontrer un malotru.



## FABLE CXXXVII

*Les Souhaits.*

IL est au Mogol des folets  
Qui font office de valets,  
Tiennent la maison propre,  
Ont soin de l'équipage,  
Et quelquefois du jardinage,  
Si vous touchez à leur ouvrage,  
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange, au-  
trefois  
Cultivoit le jardin d'un assez bon Bourgeois ;  
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,  
Aimoit le Maître & la Maîtresse,  
Et le jardin sur tout. Dieu sçait si les zephirs  
Peuple ami du Démon l'assistoient dans sa tâche,  
Le foler de sa part travaillant sans relâche,  
Combloit ses hôtes de plaisirs.  
Pour plus de marque de son zèle,  
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,  
Nonobstant la legereté  
A ses pareils si naturelle ;  
Mais ses confreres les esprits,  
Firent tant que le chef de république,  
Par caprice ou par politique,  
Les changea bien-tôt de logis.  
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvege  
Prendre le soin d'une maison,  
En tout tems couvert de neige ;  
Et dindon qu'il étoit ; on vous le fait Lapon.  
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :

# 166. FABLES CHOISIES,

On m'oblige de vous quitter ,  
 Je ne sçai pour quelles fautes ,  
 Mais enfin il le faut , je ne puis arrêter :  
 Qu'un temps fort court , un mois , peut-être une  
 semaine.

Employez-la , formez trois souhaits , car je puis  
 Rendre trois souhaits accomplis ,  
 Trois sans plus. Souhaitter ce n'est pas une peine  
 Etrange & nouvelle aux humains.

Ceux-ci pour premier vœu demandent l'abon-  
 dance ,

Et l'abondance à pleines mains ,  
 Verse en leurs coffres la finance ,  
 Et leurs greniers de bled , dans leurs caves les  
 vins ,

Tout en creve. Comment ranger cette chevanche ?  
 Quels registres , quels soins , quel tems il leur  
 fallut ?

Tous deux sont empêchez si jamais on le fait.

Les voleurs contr'eux comploteroient ,  
 Les grands Seigneurs leur emprunterent :  
 Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens  
 Malheureux par trop de fortune.

Orez-vous de ces biens l'affluence importune :  
 Dirent-ils l'un & l'autre , heureux les indigens :  
 La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse ,  
 Retirez-vous trésors , fuyez : & toi Déesse ,  
 Mere du bon esprit , compagne du repos ,  
 O médiocrité , reviens vite. A ces mots  
 La médiocrité revient : on lui fait place .

Avec elle ils rentrent en grâce ,  
 Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux  
 Qu'ils étoient , & que sont tous ceux  
 Qui souhaitent toujours , & perdent en chimeres  
 Le tems qu'ils feroient mieux de mettre à leurs  
 affaires .

Le follet en rit avec eux.  
 Pour profiter de sa largesse,  
 Quand il voulut partir, & qu'il fût sur le point  
 Ils demanderent la largesse,  
 C'est un trésor qui n'embarasse point.

## FABLE CXXXVIII.

*La Cour du Lion.*

**S**A Majesté Lionne un jour voulut connoître  
 De quelles nations le Ciel l'avoit fait maître,  
 Il manda donc par députez,  
 Les vaisseaux de toute la nature;  
 En voyant de tous les côtez  
 Une circulaire écriture,  
 Avec son sceau. L'écrivain portoit  
 Qu'un mois durant le Roi tiendroît  
 Cour plénier, dont l'ouverture  
 Devoit être un fort grand festin,  
 Suivi des tours de Fagotin.  
 Par ce trait de magnificence  
 Le Prince à ses sujets étoit sa puissance;  
 En son Louvre il les invita.  
 Quel Louvre? un vrai charnier, dont l'odeur se  
 porta  
 D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa na-  
 rine;  
 Il se fut bien passé de faire cette mine  
 Sa grimace déplût. Le Monarque irrité  
 L'envoya chez Pluton faire le dégouté.  
 Le Singe approuva fort cette severité,  
 Et flateur excessif il donna la colere,

## 168 FABLES CHOISIES,

Et la griffe du Prince , & l'autre , & cette odeur :

Il n'étoit ambre , il n'étoit fleur ,  
Qui ne fût ail au prix. Sa forte flâterie  
Fut un mauvais succès , & fut encore punie.

Ce Monseigneur du Lion là

Fut parent de Caligula ,

Le Renard étant proche : Or ça , lui dit le Sire ,  
Que sens-tu ? dis le moi : Parle sans déguiser ,

L'autre aussi-tôt de s'excuser ,

Alleguant un grand rhume il ne pouvoit que dire ,  
Sans odorat : bref , il s'en tire :

Ceci vous sert d'enseignement.

Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire ,  
Ni fade adulateur , ni parleur trop sincère ,  
Et tâcher quelquefois de répondre en Normand.

## F A B L E C X X X I X.

### *Les Vantours & les Pigeons.*

**M**Ars autrefois mit tout l'air en émeute ,  
Certain sujet fit naître la dispute ,  
Chez les oiseaux , non ceux que le Printemps  
Mène à sa Cour , & qui sous la feuillée ,  
Par leur exemple & leurs sons éclatans ,  
Fait que Venus est en nous recueillée ,  
Ni ceux encor que la Mere d'Amour  
Met à son Char ; mais le peuple Vantour ,  
Au bec retors , à la tranchante serre ,  
Pour un chien mort se fit , dit-on , la guerre ,  
Il plut du sang , je n'exagere point :  
Si je voulois conter de point en point.

Tout

Tout le détail, je manquerois d'haleine,  
 Maint chef perit, maint heros expert;  
 Et sur son roc Prometée expira:  
 De voir bien-tôt une fin à la peine,  
 C'étoit plaisir d'observer leurs efforts,  
 C'étoit pitié de voir tomber les morts,  
 Valeur, adresse, & ruses & surprise,  
 Tout s'employa: Les deux troupes éprises,  
 D'ardent courroux n'épargnoient nuls moyens  
 De peupler l'air que respirent les ombres.  
 Tout élément remplit de citoyens  
 Le vaste enclos qu'ont les Royaumes sombres:  
 Cette fureur mit la compassion  
 Dans les esprits d'une autre nation  
 Au col changeant, au cœur tendre & fidelle,  
 Elle employa sa médiation  
 Pour accorder une telle querelle.  
 Ambassadeurs par le peuple Pigeon  
 Furent choisis, & si bien travaillèrent  
 Que les Vautours plus ne se chamaillèrent  
 Ils firent trêve, & la paix s'ensuivit:  
 Hélas! ce fut aux dépens de la race  
 A qui la leur auroit dû rendre grace  
 La gent maudite aussi tôt poursuivre  
 Tous les pigeons, en fit ample carnage,  
 En dépeupla les bourgades, les champs.  
 Peu de prudence eurent les pauvres gens,  
 D'accommoder un peuple si sauvage.  
 Tenez toujours di fidez les méchans;  
 La seureté du reste de la terre,  
 Dépend de là: Semez entr'eux la guerre,  
 Où vous n'aurez avec eux nulle paix,  
 Ceci soit dit en passant: Je me tais.

## FABLE CXL.

*La Laitière & le Pot au lait.*

**P**Errette sur sa tête ayant un pot au lait  
 Bien posé sur un couffinet,  
 Prétendoit arriver sans encombre à la Ville.  
 Legere & courte vêtue elle alloit à grands pas,  
 Ayant mis ce jour-là pour être plus agile  
     Cottillon simple, & souliers plats,  
     Nôtre Laitière ainsi troussée,  
     Contoit déjà dans sa pensée  
 Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,  
 Achetoit un cent d'œufs, fait triple couvée :  
 La chose alloit bien par son soin diligent.  
     Il m'est, disoit-elle, facile,  
 D'élever des poulets autour de ma maison :  
     Le Renard sera bien habile,  
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.  
 Le porc à s'engraisser coutera peu de son :  
 Il étoit quand je l'eus de grosseur raisonnable.  
 J'aurai le revendant de l'argent bel & bon ;  
 Et qui m'empêchera de mettre en nôtre étable ?  
 Vû le prix dont il est, une vache & son veau ;  
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau.  
 Perrette là-dessus, saute aussi transportée.  
 Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, cou-  
     vée.  
 La Dame de ses biens quittrant d'un œil marri  
     La fortune ainsi répandue,  
     Va s'excuser à son mari,  
     En grand danger d'être battue :

Le recit en Farce en fut fait,  
 On l'appella le Por au lait.  
 Quel esprit ne bat la campagne,  
 Qui ne fait châteaux en Espagne?  
 Pichrocole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,  
 Autant les sages que les fous:  
 Chacun songe en vaillant, il n'est rien de plus  
 doux :

Une flatueuse erreur emporte alors nos ames,  
 Tout le bien du monde est à nous,  
 Tous les honneurs, toutes les femmes  
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi:  
 Je m'écarte, je vais détiôner le Sophy.  
 On m'érit Roi, mon peuple m'aime,  
 Les Diadèmes vont sur ma tête pleuvant.  
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-  
 même,  
 Je suis gros Jean comme devant.

## F A B L E C X L I.

*Le Curé & le Mort.*

U N Mort s'en alloit tristement,  
 S'emparer de son dernier gîte.  
 Un Curé s'en alloit gayement  
 Enterrer ce Mort au plus vite,  
 Nôtre défunt étoit en carosse porté,  
 Bien & dûement empaqueté,  
 Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bierre,  
 Robe d'hiver, robe d'été,  
 Que les morts ne dépouillent guère.  
 Le Pasteur étoit à côté,

## 172 FABLES CHOISIES,

Et recitoit à l'ordinaire  
 Maintes devotes oraisons ,  
 Et des Pseaumes & des Leçons ,  
 Et des versets & des répons :  
 Monsieur le Mort laissez nous faire ,  
 On vous en donnera de toutes les façons ,  
 Il ne s'agit que du salaire.  
 Messire Jean Choüart couvoit de ses yeux son  
 mort ,  
 Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ,  
 Et des regards sembloit lui dire :  
 Monsieur le mort j'aurai de vous ,  
 Tant en argent , & tant en cire ,  
 Et tant en menu coûts :  
 Il fondoit là-dessus l'achat d'une feüillette  
 Du meilleur vin des environs.  
 Certaine nièce assez proprette ,  
 Et sa chambrière Paquette ,  
 Devoient avoir des cotillons.  
 Sur cette agréable pensée  
 Un heurt survient , adieu le Chat.  
 Voilà Messire Jean Choüart  
 Qui du choc de son mort a la tête cassée :  
 Le Paroissien en plomb entraîne son Pasteur ,  
 Nôtre Curé suit son Seigneur ;  
 Tous deux s'en vont de compagnie ,  
 Proprement toute nôtre vie ,  
 Est le Curé Choüart qui sur son mort contoit ,  
 Et la Fable du Pot au Lait.



## F A B L E C X L I I .

*L'Homme qui court après la Fortune , &  
l'Homme qui l'attend dans son lit.*

**Q**ui ne court après la Fortune ?  
Je voudrois être en lieu d'où je puisse aisément

Contempler la foule importune  
De ceux qui cherchent vainement  
Cette fille du sort de Royaume en Royaume  
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.

Quand ils sont près du bon moment,  
L'inconstante aussi tôt à leurs desirs échappe :  
Pauvres gens , je les plains , car on a pour les fous  
Plus de pitié que de courroux :

Cet homme , disent-ils , étoit planteur de choux ,  
Et le voila devenu Pape :

Ne le valons-nous pas : Vous valez cent fois mieux.  
Mais que vous sert votre mérite ?

La fortune a-t-elle des yeux :  
Et puis la Papauté vaut-elle ce que l'on quitte ?  
Le repas , le repos , trésor si précieux :  
Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux ?  
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.

Ne cherchez point cette Déesse ,  
Elle vous cherchera , son sexe en use ainsi ,  
Certain couple d'amis en un Bourg établi ,  
Possédoit quelque bien : l'un soupироit sans cesse  
Pour la Fortune , il dit à l'autre un jour ,  
Si nous quittions notre séjour :

Vous sçavez que nul n'est Prophète .

## 174 FABLES CHOISIES,

En son pais : Cherchons nôtre aventure ailleurs.  
Cherchez , dit l'autre ami , pour moi je ne souhaite

Ni climats , ni destins meilleurs.

Contentez-vous . suivez vôtre humeur inquiète ,  
Vous reviendrez bien-tôt. Je fais vœu cependant  
De dormir en vous attendant.

L'ambitieux , ou si l'on veut , l'avare ,  
S'en va par voye & par chemin.

Il arriva le lendemain

En un lieu que devoit la Déesse bizarre ,  
Frequenter sur tout autre ; & ce lieu c'est la Cour.  
Là donc pour quelque tems il fixe son séjour ,  
Se trouvant au coucher , au lever , à ces heures

Que l'on sçait être les meilleures :

Bref se trouvant à tout , & n'arrivant à rien.

Qu'est-ceci ? ce dit-il , cherchons ailleurs du  
bien ,

La fortune pourtant habite ces demeures :

Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci ,

Chez celui-là ? D'où vient qu'aussi.

Je ne puis heberger cette capricieuse :

On me l'avoit bien dit , que des gens de ce lieu ,  
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.

Adieu Messieurs de cour , Messieurs de cour adieu.

Suivez jusqu'au bout une ombre qui vous flate.

La Fortune a , dit-on , des temples à Surare ,

Allons-là. Ce fut de dire & s'embarquer

Ames de bronze , humains , celui-là fut sans doute

A mé de diamans , qui tenta cette route ,

Et le premier osa l'abîme défier.

Celui-ci pendant son voyage

Tourna les yeux vers son village

Plus d'une fois , essuyant les dangers

Des Pyratès , des vents , du calme & des rochers .

Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines ,  
 Un s'en va la chercher en des rives lointaines ,  
 La trouvant assez tôt , sans quitter la maison  
 L'Homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Ja-  
 pon

La Fortune pour lors distribuoit ses graces.

Il y court , les mers étoient lassées

De le porter ; & tout le fruit

Qu'il tira de ses longs voyages ,

Ce fut cette leçon que donnent les sauvages ,

Demeure en ton pays par la nature instruit.

Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme

Que le Mogol l'avoit été :

Ce qui lui fit conclure en somme ,

Qu'il avoit à grand tort son village quitté.

Il renonce aux courses ingrates ,

Revient en son pays , voit de loin ses pénates ,

Pleure de joye , & dit : Heureux qui vit chez soi ,

De régler ses desirs faisant tout son emploi.

Il ne çait que par oïï dire

Ce que c'est que la cour , la mer & ton empire :

Fortune , qui nous fais passer devant les yeux

Des digonez , des biens , que jusqu'au bout du  
 monde ,

On suit sans que l'effet aux promesses réponde ,

Deformais je ne bouge ; & ferai cent fois mieux

En raisonnant de cette sorte ,

Et contre la fortune ayant pris ce conseil ,

Il la trouve assise à la porte

De son ami plongé dans un profond sommeil.

## FABLE CXLIII.

*Les deux Coqs.*

**D**Eux Coqs vivoient en paix, une poule survint,  
Et voila la guerre allumée :

Amour, tu perdis Troye, & c'est de toi que vint  
Cette querelle envenimée,  
Où du sang des Dieux même on vit le Xante  
teint,

Long-tems entre nos Coqs le combat se maintint,  
Le bruit s'en répandir par tout le voisinage :  
La gent qui porte crêpe au spectacle accourut.

Plus d'une Heleine au beau plumage,  
Tut le prix du vainqueur : le vaincu disparut.  
Il alla se cacher au fond de sa retraite,

Pleura sa gloire & ses amours,  
Ses amours qu'un rival tout fier de sa défaite  
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours  
Cet objet r'allumer sa haine & son courage.  
Il aiguisoit son bec, baroit l'air & ses flancs,

Et s'exerçant contre les vents  
S'armoit d'une jalouse rage.  
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits  
S'alla percher & chanter sa victoire.

Un Vautour entendit sa voix,  
Adieu les Amours & la gloire,  
Tout cet orgueil perit sous l'ongle du Vautour.  
Enfin par un fatal retour,  
Son rival au tour de la Poule.

S'en revint faire le coquet :

Je laisse à penser qu'il caquet ,

Car il eut femmes en foule.

La fortune se plaît à faire de grands coups ,

Tout vainqueur insolent à sa perte travaille ,

Défions-nous du sort, & prenons garde à nous

Après le gain d'une bataille.

---

## F A B L E C X L I V .

*L'ingratitude & l'injustice des hommes envers  
la Fortune.*

**U**N trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit.

Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.

Goufre, ni banc, ni rocher, n'exigea de peage ,

D'aucun de ses balots, le sort l'en affranchit.

Sur tout ses compagnons At opos & Neptune

Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune

Prenoit soin d'amener son Marchand à bon port :

Facteurs, associez, chacun lui fut fidelle.

Il vendit son tabac, son sucre, sa canelle

Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.

Le luxe & la folie enflerent son trésor :

Bref, il plut dans son escarcelle.

On ne parloit chez lui que par doubles ducats :

Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carrosses.

Ses jours de jeûnes étoient des nocces.

Un sien ami voyant ces somptueux repas ,

Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ?

Et d'où me viendrait-il que de mon sçavoir-faire ?

## 178 FABLES CHOISIES,

Je n'en dois rien qu'à moi , qu'à mes soins , qu'au talent ,

De risquer à propos & bien placer l'argent ,  
Le profit lui semblant une fort douce chose.

Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :  
Mais rien pour cette fois ne lui vint à souhait ,  
Son imprudence en fut la cause ,

Un vaisseau mal freté perit au premier vent.

Un autre mal pourvû des armes nécessaires  
Fut enlevé par les Corsaires.

Un troisième au port arrivant ,

Rien n'eût cours ni débit Le luxe & la folie  
N'étoient plus tels qu'auparavant.

Enfin ses Fauteurs le trompant ,

Et lui-même ayant fait grand fracas , chere lie ,  
Mit beaucoup en plaisirs , en bâtimens beaucoup.

Il devint pauvre tout d'un coup.

Son ami le voyant en mauvais équipage ,

Lui dit : d'où vient cela ? de la fortune , hélas !

Consolez-vous , dit l'autre , & s'il ne lui plaît pas

Que vous soyez heureux , tout au moins soyez  
sage.

Je ne sçai s'il crut ce conseil ;

Mais je sçais que chacun impure en cas pareil

Son bonheur à son industrie :

Et si de quelque échec nôtre faute est suivie ,

Nous disons injurés au sort.

Chose n'est ici plus commune :

Le bien nous le faisons , le mal c'est la fortune ,

On a toujours raison , le destin toujours tort.

## FABLE CXLV.

*Les Devinresses.*

C'Est souvent du hazard que naît l'opinion :  
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.  
Je pourrois fonder ce prologue  
Sur gens de tous états , tout est prévention ,  
Cabale , entêtement , point ou peu de justice :  
C'est un torrent , qu'y faire ? Il faut qu'il ait son  
cours.

Cela fut & sera toujours.

Une femme à Paris faisoit la Pythonisse ,  
On l'alloit consulter sur chaque événement :  
Pendoit-on un chifon , avoit-on un amant ,  
Un mari vivant trop au gré de son épouse :  
Une mere fâchetise , une femme jalouse.

Chez la Devineuse on couroit ,  
Pour se faire annoncer ce qu'on desiroit.

Son fait consistoit en adresse ,  
Quelques termes de l'art , beaucoup de hardiesse ,  
Du hazard quelquefois , tout cela concourroit :  
Tout cela bien souvent faisoit crier miracle.  
Enfin , quoi qu'ignorante à vingt & trois carats ,  
Elle passoit pour un oracle.

L'oracle étoit logé dedans un galatas.  
Là cette femme emplit sa bourse ,

Et sans avoir d'autre ressource ,  
Gagne de quoi donner un rang à son mari :  
Elle achete un office , une maison aussi ,

Voilà le galatas rempli  
D'une nouvelle hôtesse , à qui toute la ville ,

# 180 FABLES CHOISIES,

Femmes, filles, valets, gros & effieurs tout enfin  
Ailloit comme autrefois demander son destin :  
Le galat s devint l'ancre de la S bille.

L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.

Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire,  
Moi Devine ! on se moque : Eh, effieurs, sçai-  
je lire ?

Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.  
Point de raison ; fallut deviner & rédire,

Mettre à part forces bons d cats,  
Et gagner malgré soi plus de deux Avocats.  
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose,  
Quatre sieges boireux, un manche de balay,

Quand cette femme auroit dit vrai,  
Dans une chambre tapissée,  
On s'en seroit moqué. la vogue étoit passée.

Au galatas, il avoit le credit,  
L'autre femme se morfondit.  
L'enseigne fait la chalandise :

J'ai vû dans le Palais une robe mal mise,  
Gager gros : les gens l'avoient prise  
Pour maître tel, qui traînoit après soi  
Force écoutans : Lemandez-moi pourquoi.

## F A B L E C X L V I.

*Le Chat, la Belette & le petit Lapin.*

**D**U Palais un jeune Lapin,  
Dame Belette un matin,  
S'empara, c'est une rusée  
Le Maître étant absent, ce lui fut chose aisée:  
Elle porta chez lui ses pénates un jour



Q' il étoit allé faire à l'Aurore sa cour.

Parmi le thui & la rosée

Après qu'il eut brouté, troté, fait tous ses tours,

Jano Le pin retourne aux solitaires sejours.

La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.

O Deux hospitaliers, que vois je ici paroître !

Dit l'animal, chassé du paternel logis :

O là, Madame la Belette,

Qu' l'on déloge sans trompette.

Où je vais avertir tous les Rats du païs,

La Dame au nez pointu répondit que la terre

Etoit au premier occupant,

C'étoit un beau sujet de guerre,

Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant

Et quand ce seroit un Royaume :

Je voudrois bien sçavoir, dit-elle, quelle loy,

En a pour toujours fait l'octroy.

A Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plûtôt qu'à Paul, plûtôt qu'à moi.

Jean Lapin allegua la coutume & l'usage.

Ce sont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis

Rendu maître & Seigneur, & qui de pere en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.

Le premier occupant, est-ce une loy plus sage ?

Or bien sans crier davantage,

Rapportons nous, dit-elle, à Raminagrobis.

C'étoit un Chat vivant comme un devot hermite,

Un Chat faisant la chatemite,

Un saint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,

Abitre expert sur tous les cas.

Jean Lapin pour Juge l'agréa.

Les voilà tous deux arrivez

Devant sa majesté fourrée.

## 182 FABLES CHOISIES,

Grippeminaud leur dit , mes enfans approchez ,  
Approchez : je suis sourd , les ans en font la cause,  
L'un & l'autre approcha ne craignant nulle chose.  
Aussi-tôt qu'à portée , il vit les contestans ,

Grippeminaud le bon apôtre ,  
Jettant des deux côtez la griffe en même temps ,  
Mit ses plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois  
Les petits Souverains se rapportant aux Rois.

---

### FABLE CXLVII.

#### *La tête & la queue du Serpent.*

**L**E Serpent a deux parties  
Du genre humain ennemies ,  
Tête & queue , & toute deux  
Ont acquis un nom fameux  
Auprès des Parques cruelles ,  
Si bien qu'autrefois entr'elles  
Il survint de grands débats

Pour le pas ,  
La tête avoit toujours marché devant la queue ,  
La queue au Ciel se plaindre ,  
Et lui dit :

Je fais mainte & mainte lieue ,  
Comme il plaît à celle-ci.  
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?  
Je suis son humble servante.  
On m'a faite Dieu merci  
Sa sœur , & non sa suivante.  
Toutes de même sang ,

Traitez-nous de même sorte,  
Aussi bien qu'elle, porte  
Un poison prompt & puissant,  
C'est à vous de commander,  
Qu'on me laisse précéder  
A mon tour ma sœur la tête.  
Je la conduirai si bien,  
Qu'on ne se plaindra de rien.

Le Ciel eût pour ses vœux une bonté cruelle :  
Souvent sa complaisance a de méchans effets,  
Il devoit être sourd aux aveugles souhaits :  
Il ne le fut pas lors : & la guide nouvelle,  
Qui ne voyoit un grand jour,  
Pas plus clair que dans un four,  
Donnoit tantôt contre un marbre,  
Contre un passant, contre un arbre.  
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.  
Malheureux ses Etats tombez dans son erreur.

---

## F A B L E C X L V I I I.

*Un Animal dans la Lune.*

**P**endant qu'un Philosophe assure ,  
Que toujours par leurs sens les hommes sont  
dupez,  
Un autre Philosophe jure,  
Qu'ils ne nous ont jamais trompez.  
Tous les deux ont raison , & la Philosophie  
Du vray , quand elle dit , que les sens tromperont  
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ,  
Mais aussi si l'on rectifie  
L'image de l'objet sur son éloignement,

# 184 FABLES CHOISIES,

Sur le milieu qui l'environne ,  
Sur l'organe & sur l'instrument.

Les sens ne tromperont personne ,  
La nature ordonna ces choses sagement :  
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.  
J'aperçois le Soleil , quelle en est la figure ?  
Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour ;  
Mais si je le vois là haut dans son séjour ,  
Que se voit-ce mes yeux que l'œil de la nature ?  
Sa distance me fait j ger de sa grandeur ,  
Sur l'angle & les cô ez ma main la détermine :  
L'ignorante le croit plat , j'épaissis sa rondeur :  
Je le rends immobile , & la terre chemine.  
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine ,  
Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon ame en toute occasion  
Développe le vrai sous l'aparence.  
Je ne suis point d'intelligence

Avec que mes regards peut-être un peu trop  
promts

Ni mon oreille lente m'apporter les sons ,  
Quand l'eau courbe un bâton , ma raison le re-  
dresse ,

La raison décide en ma tresse.

Mes yeux moiennant ce secours ,  
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.  
Si je crois leur rapport , erreur assez commune ,  
Une tête de femme est au corps de la Lune.  
Y peut elle ? Non : d'où vient donc cet objet ?  
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.  
La Lune nulle part n'a sa surface unie :  
Montueuse en des lieux , en d'autres aplanie ,  
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent  
Un Homme , un Bœuf , un Elephant.  
N'aguère l'Angleterre y vit chose pareille.

La

La Lunette placée , un animal nouveau

Parut dans un astre si beau.

Et chacun de crier merveille

Il étoit arrivé là haut un changement

Qui présageoit sans doute un grand événement.

Sçavoit-on si la guerre entre tant de Puissances

N'en étoit point l'effet ? Le Monarque accourut.

Il favorise en Roy ces hautes connoissances.

Le Monstre dans la Lune à son tour lui parut ,

C'étoit une Souris cachée entre les verres :

Dans la Lunette étoit la source de ces guerres.

On en rit : Peuples heureux , quand pourront les

François

Se donner comme vous entiers à ces emplois ?

Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :

C'est à nos ennemis de craindre les combats.

A nous de les chercher ; certains que la victoire ,

Amante de Louis , suivra par tous ses pas.

Les lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire ,

Même les filles de mémoire

Ne nous ont point quittés , nous goûtons des plaisirs ,

La paix fait nos souhaits , & non point nos soupirs.

Charles en sçait jouir : Il y sauroit dans la guerre

Signaler sa valeur , & mener l'Angleterre

A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui

Cependant il pouvoit apaiser la querelle.

Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?

La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle

Que les fameux exploits du premier des Césars ?

O peuples trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle

Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts ?

Q



## LIVRE HUITIÈME.

## FABLE CXLIX.

*La Mort & le Mourant.*

**L**A Mort ne surprend point le sage,  
 Il est toujours prêt à partir,  
 S'étant scû lui-même avertir  
 Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.  
 Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :  
 Qu'on le partage en jours, en heures, en mo-  
 mens,  
 Il n'en est point qu'il ne comprenne  
 Dans le fatal tribut, tous sont de son domaine :  
 Et le premier instant où les enfans des Rois  
 Ouvrant les yeux à la lumière,  
 Est celui qui vient quelquefois  
 Fermer pour toujours leur paupière.  
 Défendez-vous par la grandeur,  
 Alléguiez la beauté, la vertu, la jeunesse,  
 La mort ravit tout sans pudeur.  
 Un jour le monde entier accèdera sa richesse,  
 Il n'est rien de moins ignoré.  
 Et puisqu'il faut que je le dise,  
 Rien où l'on soit moins préparé.  
 Un mourant qui contoit plus de cent ans de vie,  
 Se plaignoit à la mort précipitamment,  
 Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,  
 Sans qu'il eût fait son testament,  
 Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure

Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu ,  
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle .  
 Il me reste à pourvoir un arriere neveu :  
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aîle :  
 Que vous êtes pressante , ô Déesse cruelle !  
 Vieillard , lui dit la mort , je ne t'ai point surpris ,  
 Tu te plains sans raison de mon impatience ,  
 Eh ! n'as-tu pas cent ans ? trouve-moi dans Paris  
 Deux mortels aussi vieux , trouve-m'en dix en  
 France.

Je devois ce dis-tu , te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J'aurois trouvé ton testament tout fait ,  
 Ton petit fils pourvu , ton bâtiment parfait :  
 Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause  
 Du marcher & du mouvement ,  
 Quand les esprits , le sentiment ,  
 Quand tout faillit en toi : Plus de goût , plus  
 d'ouïe ,

Toute chose pour toi semble être évanouïe :  
 Pour toi l'astre du jour prend ses soins superflus ,  
 Tu regrette des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades ,  
 Ou morts , ou mourans , ou malades .  
 Qu'est-ce que tout cela , qu'un avertissement ?  
 Allons , Vieillard , & sans réplique ,  
 Il n'importe à la République  
 Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : Je voudrois qu'à cet âge ,  
 On sortît de la vie ainsi que d'un Banquet ,  
 Remerciant son hôte , & qu'on fit son paquet ,  
 Car de combien peut-on retarder le voyage ?  
 Tu murmure , vieillard , voy ces jeunes mourir ,

Voy les marcher , voy-les courir

A des morts , il est vrai , glorieuses & belles ,

Qu'il

# 188 FABLES CHOISIES,

Mais vaines cependant, & quelquefois cruelles.  
J'ai beau le crier, mon zèle est indiscret :  
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

## F A B L E C L.

### *Le Savetier & le Financier.*

UN Savetier chantoit du matin jusqu'au soir,  
C'étoit merveilles de le voir,  
Merveilles de l'oïr, il faisoit des passages.  
Plus content qu'aucun des sept Sages.  
Son voisin au contraire, étant tout coufu d'or,  
Chantoit peu, dormoit moins encor :  
C'étoit un homme de Finance.  
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,  
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit,  
Et le Financier se plaignoit  
Que les soins de la Providence  
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,  
Comme le manger & le boire :  
En son Hôtel il fait venir  
Le chanteur, & lui dit : Or ça, Gregoire,  
Que gagnez-vous par an ? Par an, ma foy, Mon-  
sieur,  
Dit avec un ton de rieur,  
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière  
De compter de la sorte, & n'entasse guere  
Un jour sur l'autre, il suffit qu'à la fin  
J'attrape le bout de l'année,  
Chaque jour amene son pain.  
Et bien que gagnez-vous, dites-moi par journée ?



Tantôt plus, tantôt moins, le mal est que toujours  
Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes,  
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours  
Qu'il faut chômer, on nous ruine en Fêtes :  
L'une fait tort à l'autre; & Monsieur le Curé,  
De quelque nouveau Saint chargé toujours le  
Prône.

Le Financier riant de sa naïveté,  
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le  
Trône.

Prenez ces cent écus, gardez-les avec soin,  
Pour vous en servir au besoin.

Le Savetier crut avoir tout l'argent que la terre  
Avoit depuis plus de cent ans  
Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez lui dans sa cave il enferme  
L'argent & sa joye à la fois,

Plus de chant; il perdit la voix;

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines :  
Le sommeil quitta son logis,

Il eut pour Hôtes les soucis,

Les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avoit l'œil au guet; Et tantôt,  
Si quelque Chat fait du bruit,

Le Chat prenoit l'argent & à la fin le pauvre  
homme

S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.

Rendez-moi, lui dit-il; mes Chançons & mon  
Somme,

Et reprenez vos cent écus.

## FABLE CLI.

*Le pouvoir des Fables,*

A MONSIEUR DE BARILLON.

**L**A qualité d'Ambassadeur  
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?  
 Vous puis-je offrir mes Vers & leurs graces le-  
 geres ?  
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,  
 Seront-ils point traitez par vous de temeraires ?  
 Vous avez bien d'autres affaires  
 A démêler que les débats  
 Du Lapin & de la Belette :  
 Lisez-les , ne les lisez pas ,  
 Mais empêchez qu'on ne vous mette  
 Toute l'Europe sur les bras.  
 Que de mille endroits de la terre  
 Il nous vienne des ennemis ,  
 J'y consens ; mais que l'Angleterre  
 Veuille que nos deux Rois se lassent d'être amis ,  
 J'ai peine à digérer la chose.  
 N'est-il point encore temps que Louis se repose ?  
 Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit-il las  
 De combattre cette Hydre ? & faut-il qu'elle op-  
 pose  
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?  
 Si vôtre esprit plein de souplesse ,  
 Par éloquence & par adresse ,  
 Pour adoucir les cœurs & détourner ce coup ,  
 Je vous sacrifierai cent moutons, c'est beaucoup

Pour un habitant du Parnasse :  
Cependant faites-moi la grace  
De prendre donc ce peu d'encens ,  
Prenez en gré mes vœux a dens ,  
Et le recit en Vers , qu'ici je vous dédie.  
Son sujet vous convient , je n'en dirai pas plus :  
Sur les Eloges que l'envie  
Doit avouer qui vous sont dûs ,  
Vous ne voulez pas qu'on appuie.  
Dans Athene autrefois peuple vain & léger ,  
Un Orateur voyant sa patrie en danger ,  
Courut à la Tribune : & d'un air tyrannique ,  
Voulant forcer les cœurs dans une Republique ,  
Il parla fortement sur le commun salut.  
On ne l'écouta pas , l'Orateur recourut  
A ces figures violentes  
Qui savent exciter les ames les plus lentes.  
Il fit parler les morts , tonna , dit ce qu'il pût  
Le vent emporta tout , personne ne s'émut.  
L'animal aux têtes frivoles  
Etant fait à ces traits , ne daignoit l'écouter.  
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter  
A des combats d'enfans , & point à ses paroles.  
Que fit le harangueur ? Il fit un autre tour.  
Cetès , commença-t-il , faisoit voyage un jout  
Avec l'Anguille & l'Hirondelle ,  
Un fleuve les arrêta , & l'Anguille en nageant ,  
Comme l'Hirondelle en volant ,  
La traversa bien-tôt. L'assemblée à l'instant  
Cria tout d'une voix : Et Cetès , que fit elle ?  
Ce qu'elle fit ? un prompt courroux  
L'anima d'abord contre vous ,  
Quoi , de contes d'enfans son peuple s'embarrasse ,  
Et du peril qui le menace ,

# 192 FABLES CHOISIES,

Lui seul entre les Grecs il négligea l'effet.

Que ne demandez vous ce que Philippe fait ?

A ce reproche l'assemblée

Par l'Apoloogie réveillée ,

Se donne entière à l'Orateur.

Un trait de Fable en eut l'honneur.

Nous sommes d'Athènes en ce point ; & moi-même ,

Au moment que je fais cette moralité ,

Si peau d'Asne m'étoit conté ,

J'y prendrois un plaisir extrême ,

Le monde est vieux, dit-on, je le crois , cependant

Il le faut amuser encor comme un enfant.

## F A B L E C L V I.

### *L'Homme & la Puce.*

**P**AR des vœux importuns nous fatiguons les Dieux :

Souvent pour des sujets mêmes indignes des hommes.

Il semble que le Ciel sur tous tant que nous sommes ,

Soit obligé d'avoir incessamment les yeux ,

Et que le plus petit de la race mortelle ,

A chaque pas qu'il fait , à chaque bagatelle ,

Doivent intriguer l'Olympe & tous les citoyens ,

Comme s'il s'agissoit des Grecs & des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue ,

Dans les plis de ses draps elle alla se loger.

Hercule , se dit-il , tu devois bien purger

La terre de cette Hydre au Printemps revenue.

Que

Que fais-tu Jupiter, que du haut de la nuë,  
 Tu n'en perde la race afin de me vanger ?  
 Pour tuer une Puce il vouloit obliger  
 Les Dieux à lui prêter leur foudre & leur massue.

## FABLE CLIII.

*Les Femmes & le Secret.*

**R**ien ne pese tant qu'un secret :  
 Le porter loin est difficile aux Dames :  
 Et je sais même sur ce fait,  
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.  
 Pour éprouver la sienne un mari s'écrie  
 La nuit étant près d'elle : ô dieux ! qu'est-ce cela ?  
 Je n'en puis plus, on me déchire.  
 Quoi j'accouche d'un œuf ! d'un œuf : oui le voila  
 Frais & nouveau pondu : gardez bien de le dire,  
 On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.  
 La femme neuve sur ce cas,  
 Ainsi que sur mainte autre affaire,  
 Crut la chose, & promit ses grands dieux de se  
 taire ;  
 Mais ce serment s'évanoûit  
 Avec les ombres de la nuit.  
 L'Epouse indiscrete & peu fine,  
 Sort du lit quand le jour fut à peine levé,  
 Et de courir chez sa voisine.  
 Ma commere, dit-elle, un cas est arrivé,  
 N'en dites rien sur tout, car vous me feriez  
 battre ;  
 Mon mari vient de pondre un œuf gros comme  
 quatre.

R

## 194 FABLES CHOISIES;

Au nom de Dieu gardez-vous bien  
D'aller publier ce mystère.

Vous moquez-vous ? dit l'autre ; Ah, vous ne  
sçavez guere

Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.  
La femme du pondeur s'en retourne chez elle,  
L'autre grille déjà de conter la nouvelle,  
Elle va la répandre en plus de dix endroits.

Au lieu d'un œuf elle en dit trois.  
Cé n'est pas encoiré tout, car une autre com-  
mere

En dit quatre, & raconte à l'oreille le fait :  
Précaution peu nécessaire,

Car ce n'étoit plus un secret.  
Comme le nombre d'œufs, grace à la renom-  
mée,

De bouche en bouche alloit croissant,  
Avant la fin de la journée  
Ils se montoient à plus d'un cent.

## F A B L E C L I V.

*Le Chien qui porte à son cou le diné de  
son Maître.*

**N**OUS n'avons pas les yeux à l'épreuve des  
belles,

Ni les mains à celle de l'or :  
Peu de gens gardent un trésor  
Avec des soins assez fideles.

Certain Chien qui portoit la pitance au logis,  
S'étoit fait un collier du diné de son maître.  
Il étoit remperant plus qu'il n'eût voulu l'être,

Quand il voyoit un mets exquis.

Mais enfin il l'étoit, & tous tant que nous sommes,

Nous nous laissons tenter à l'aproche des biens :  
Chose étrange ! on apprend la temperance aux chiens,

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.

Ce chien ci étant donc de la sorte atourné,

Un matin passe, & veut lui prendre le diné,

Il n'en eut pas toute la joye

Qu'il eseroit d'abord : Le chien mit bas la proie

Pour la deffendre mieux, n'en étant plus chargé,

Grand combat : D'autres chiens arrivent.

Ils étoient de ceux-là qui vivent

Sur le public, & craignent peu les coups.

Nôtre chien se voyant trop foible contr'eux tous,

Et que la chair couroit un danger manifeste,

Voulut avoir sa part : Et lui sage, il leur dit :

Point de courroux, Messieurs, mon lopin me suffit :

Faites vôtre profit du reste.

A ces mots, le premier il vous hape un morceau,

Et chacun crie, le matin, la canaille :

A qui mieux mieux, ils firent tous ripaille,

Chacun d'eux eut part au gâteau,

Je crois voir en ceci l'image d'une Ville,

Où l'on met les deniers à la merci des gens,

Echevins, Prevôts des Marchands,

Tout fait sa main, le plus habile

Donne aux autres l'exemple : Et c'est un païs  
tems

De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.

Si quelque scrupuleux par des raisons frivoles

Veut deffendre l'argent, & dit le moindre mot,

On lui fait voir qu'il est un sot.  
 Il n'a pas de peine à se rendre,  
 C'est bien tôt le premier à prendre.

FABLE CLV.

*Le Rieur & les Poissons.*

**O**N chetche les Rieurs, & moi je les évite,  
 Cet att veut sur tout autre un suprême  
 mérite,

Dieu ne créa que pour les fots

Les méchans diseurs de bons mots ;

J'en vais peut-être en une fable,

Introduire un peut-être aussi,

Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur étoit à la table.

D'un Financier ; & n'avoit en son coin

Que de petits poissons, tous les gros étoient loin,

Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille

Et puis il feint à la pareille.

D'écouter leur réponse. On demeura surpris

Cela suspendit les esprits,

Le Rieur alors d'un ton sage

Dit qu'il craignoit qu'un sien ami

Pour les grandes Indes parti

N'eût depuis un an fait naufrage.

Il s'en informoit dont à ce menu fretin ;

Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient  
 pas d'un âge,

A savoir au vrai son destin ;

Les gros en sauroient davantage.

N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger



De dire si la compagnie  
 Prit goût à sa plaisanterie.  
 J'en doute; mais voila il les scût engager  
 A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui  
 dire,  
 Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus  
 Qui n'en étoient pas revenus,  
 Et que depuis cent ans sous l'abîme avoient vus  
 Les anciens du vaste empire.

## F A B L E C L V I .

*L'Ours & l'Amateur de Jardins.*

**C**ertain Ours montagnard Ours à demi leché,  
 Cousiné par le sort dans un bois solitaire  
 Nouveau Bellerophon vivoit seul & caché,  
 Il fût devenu fou ; la raison d'ordinaire  
 N'habite pas long-tems chez les gens sequestrez :  
 Il est bon de parler , & meilleur de se taire ,  
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont  
 outrez.

Nul animal n'avoit affaire  
 Dans les lieux que l'Ours habitoit ,  
 Si bien que tout Ours qu'il étoit  
 Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.  
 Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,  
 Non loin de là certain vicillard  
 S'ennuyoit aussi de sa parr.  
 Il aimoit les jardins , étoit Prêtre de Flore  
 Il étoit Pomone encore :  
 Ces deux emplois sont beaux : Mais je voudrois  
 parmi

## 198 FABLES CHOISIES;

Quelque doux & discret ami.  
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre;  
De façon que lassé de vivre  
Avec des gens muets, notre homme un beau ma-  
tin

Va chercher compagnie, & se met en campagne.

L'Ours porté d'un même dessein

Venoit de quitter sa montagne :

Tous deux par un cas surprenant

Se rencontrant en un tournant

L'homme eût peur : mais comment esquiver, &  
que faire ?

Se retirer en Gascon d'une semblable affaire

Est le mieux, il sçût donc dissimuler sa peur.

L'Ours, très-mauvais complimenteur

Lui dit : Viens t'en me voir. L'autre reprit, Sei-  
gneur

Vous voyez mon logis : si vous me voulez faire  
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre  
répas,

Jay des fruits, j'ai du lait : Ce n'est peut-être pas

De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire,

Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte, &  
d'aller.

Les voilà bons amis avant que d'arriver.

Arrivez, les voilà, se trouvant bien ensemble ;

Et bien qu'on soit à ce qu'il semble

Beaucoup mieux seul avec des sots,

Comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots,

L'homme pouvoit sans bruit vacquer à son ou-  
vrage ?

L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier,

Faisoit son principal métier

D'être bon émoucheur, écartoit du visage

De son ami dormant ce parasite aîlé,

Que nous avons Mouche appelé.

Un jour que le vieillard dormoit d'un profond  
somme,

Sur le bout de son nez, une allant se placer,  
Mit l'Ours au desespoir, il eut beau la chasser.

Je l'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.

Aussi-tôt fait que dit : le fidele émoucheur

Vous empoigne un pavé, se lance avec roideur,

Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche :

Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,

Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami :

Mieux vaudroit un sage ennemi -

## F A B L E C L V I I .

### *Les deux Amis.*

**D**Eux vrais Amis vivoient au Monomorapa :  
L'un ne possédant rien qui n'appartint à l'autre.

Les amis de ce pais-là,

Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

**U**N nuit que chacun s'occupoit au sommeil,

Et mettoit à profit l'absence du Soleil,

Un de nos deux Amis sort du lit en allarme :

Il court chez son intime, éveille les valets,

Morphé avoit touché le seuil de ce Palais,

L'ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il  
s'arme,

Vient trouver l'autre, & dit : Il vous arrive peu

De mourir quand on dort : vous me paroissiez  
homme,

R. iiii

## 200 FABLES CHOISIES;

A mieux user du tems destiné pour le somme.  
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au  
jeu ?

En voici. S'il vous est venu quelque querelle,  
J'ai mon épée, allons. Vous ennuiez-vous point  
De coucher toujours seul ? une esclave assez-belle  
Etoit à mes côtez, voulez-vous qu'on l'appelle ?  
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :

Je vous rends grâces de ce zèle.

Vous m'êtes en dormant un peu triste aparu,  
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.

Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en semble ?  
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.  
Qu'un mari véritable est une douce chose !  
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;

Il vous épargne la pudeur  
De les lui découvrir vous-même.

Un songe, un rien, tout lui fait peur,  
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

## F A B L E CLVIII.

*Le Cochon, la Chèvre & le Mouton.*

U N E Chèvre, un Mouton, avec un Cochon  
gras,

Montez sur même char s'en alloient à la foire  
Leur divertissement ne les y portoit pas,

On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire ;

Le Charton n'avoit pas dessein

De les mener voir Tabarin ;

Dom porceau crioit en chemin

Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ses trouffes.

C'étoit une clameur à rendre les gens sourds :

Les autres animaux , creatures plus douces ,

Bonnes gens , s'étonnoient qu'il criât au secours ;

Ils ne voyoient nul mal à craindre.

Le Charton dit au Porc qu'as-tu tant à te plaindre

Tu nous étourdis tous , que ne tiens tu coy ?

Ces deux personnes-ci plus honnêtes que toy ,

Devroient t'apprendre à vivre , ou du moins à te taire.

Regarde ce Mouton : A-t-il dit un seul mot ?

Il est sage : Il est un sot ;

Repartit le Cochon ; s'il sçavoit son affaire ,

Il crieroit comme moi du haut de son gosier

Et cette autre personne honnête

Crioit tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger

La Chèvre de son lait , le Mouton de sa laine

Je ne sçais pas s'ils ont raison ,

Mais quant à moi qui ne suis bon

Qu'à manger , ma mort est certaine

Adieu mon toit & ma maison.

Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage :

Mais que lui servoit il quand le mal est certain ?

La plainte ni la peur ne changent le destin ,

Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

## FABLE CLIX.

*Tircis & Amarante.*

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

**J'**Avois Esope quitté  
 Pour être tout à Boccace :  
 Mais une divinité,  
 Veut revoir sur le Parnasse  
 Des Fables de ma façon :  
 Or d'aller lui dire , Non ,  
 Sans quelque valable excuse ,  
 Ce n'est pas comme on en use  
 Avec des Divinitez ,  
 Sur tout quand ce sont celles  
 Que la qualité de belles  
 Fait Reines des volontez ;  
 Car enfin que l'on sçache ,  
 C'est Sillery qui s'attache  
 A vouloir que de nouveau ,  
 Sire Loup , Sire Corbeau  
 Soient personnages de rime.  
 Qui dit Sillery , dit tout ,  
 Peu de gens en leur estime  
 Lui refusent le haut bout.  
 Comment le pourroit on faire  
 Pour venir à nôtre affaire ?  
 Mes contes à son avis  
 Sont obscurs : Les beaux esprits  
 N'entendent pas toute chose  
 Faisons donc quelques recits

Qu'elle déchifre sans glose.

Ameçons des Bergers, & puis nous rimerons  
Ce que disent entr'eux les Loups & les Moutons ;  
Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :

Ah ! si vous connoissiez comme moi certain mal ,  
Qui nous plaît & qui nous enchante.

Il n'est rien sous le Ciel qui vous parût égal ;  
Souffrez qu'on vous le communique ,

Croyez-moi , n'ayez point de peur :

Voudrois-je vous tromper , vous pour qui je me  
pique

Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur.

Amarante aussi-tôt réplique :

Comment l'appellez-vous ce mal ? quel est son  
nom ?

L'amour , ce mot est beau : Dites-moi quelque  
marque

A quoi je le pourray connoître , que sent-on ?

Des peines près de qui le plaisir des Monarques  
Est ennuyeux & fade , on s'oublie , on se plaît

Toute seule en une forest.

Se mire-t-on près d'un rivage ?

Ce n'est pas soi qu'on voit , on ne voit qu'une  
image ,

Qui sans cesse revient & qui suit en tous lieux.

Pour tout le reste on est sans yeux.

Il est un Berger de Village

Dont l'abord , dont la voix , dont le nom fait  
rougir ,

On soupire à son souvenir :

On ne sçait pas pourquoi , cependant on soupire ,

On a peur de le voir , encore que l'on desir.

Amarante dit à l'instant :

Oh ! oh ! c'est-là ce mal que vous me prêchez  
tant ?

## 104. FABLES CHOISIES,

Il ne m'est pas nouveau, je pense le connoître,

Tircis à son but croire être,

Quand la belle ajouta : Voilà tout justement

Ce que je sens pour Clidamant.

L'autre pensa mourir de dépit & de honte.

Il est force gens comme lui

Qui prétendent n'agir que pour leur propre  
compte,

Et qui font le marché d'autrui.

## F A B L E C L X.

### *Les Obsèques de la Lionne.*

**L**A femme du Lion mourut,

Aussi tôt chacun accourut

Pour s'aquiter envers le Prince

De certains complimens de consolation,

Qui sont surcroît d'affliction.

Il fit avertir sa Province

Que les obsèques se feroient,

Un tel jour, en tel lieu ses Prevôts y feroient

Pour regler la cérémonie,

Et pour placer la compagnie.

Jugez si chacun s'y trouva,

Le Prince aux cris s'abandonna,

Et tout son antre en raisonna.

Les Lions n'ont point d'autre temple :

On entendit à son exemple,

Rugir en leurs parois Messieurs les Courtisans :

Je définis la cour un pais où les gens

Tristes, gais, prêts à tout indifferens;

Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent  
l'être,



Tâchent au moins de le paroître :  
Peuple cameleon , peuple singe du maître :  
On diroit qu'un esprit anime le corps.  
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts,  
Pour revenir à nôtre affaire  
Le Cerf ne pleura point comme eut pû faire à  
Certe mort le vangeoit , la Reine avoit jadis  
Etranglé sa femme & son fils.  
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire  
Et soutint qu'il l'avoit vû rire.  
La colère du Roy comme dit Salomon ,  
Est terrible, & sur tout celle du Roy Lion.  
Mais ce Cerf n'a pas accoutûmé de rire.  
Le Monarque lui dit, Chetif hôte des bois.  
Tu ris , tu ne suis pas ces gemissantes voix.  
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes

Nos sacrez ongles ; Venez Loups,  
Vengez la Reine , immolez tous  
Ce traître à ses augustes manes.  
Le Cerf reprit alors : Sire, le tems des pleurs  
Est passé , la douleur est icy superflûë :  
Vôtre digne moitié couchée entre des fleurs  
Tout près d'ici m'est apparuë :  
Et je l'ay d'abord reconnuë.  
Ami , m'a-t elle dit , garde que ce convoy  
Quand je vais chez les dieux , ne t'oblige à des  
larmes.  
Aux champs Elisiens j'ay goûté mille charmes.  
Conversant avec ceux qui sont saints comme moy  
Laisse agir quelque tems le desespoir du Roy.  
J'y prens plaisir. A peine on eut ouï la chose  
Qu'on se mit à crier , Miracle , apothecose.  
Le Cerf eut un present , bien loin d'être puni ,  
Amusez les Rois par des songes.

Flatez-les , payez-les d'agrecables menfonges.

Quelque indignation dont leur cœur foit rempli,

Ils goberont l'appas , vous ferez leur amy.

## FABLE CLXI.

*Le Rat & l'Elephant.*

**S**E croire un personnage , est fort commun en France.

On y fait l'homme d'importance ,

Et l'on n'est souvent qu'un Bourgeois :

C'est proprement le mal François.

La sottise vanité nous est particuliere.

Les Espagnols sont vains , mais d'une maniere ;

Leur orgueil me semble en un mot

Beaucoup plus fou , mais pas si sot ,

Donnons quelque image du nôtre ,

Qui fans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Elephant

Des plus gros & railloit le marcher un peu lent

De la bête de haut partage ,

Qui marchoit à gros équipage ,

Sur l'animal à triple étage

Une Sultrane de renom ,

Son chien , son chat & sa Guenon

Son Perroquet , sa vieille & toute sa maison ,

S'en alloit en pelerinage.

Le Rat s'étonnoit que les gens

Fussent touchez de voir certe pesante masse.

Comme si d'occuper ou plus ou moins de place

Nous rendoit , disoit-il , plus ou moins importants ;

Mais qu'admirez-vous tant en lui vous autres  
hommes ?

Seroit-ce ce grand corps , qui fait peur aux enfans

Nous ne nous prîsons pas , tant petits que nous sommes ,

D'un grain moins que les Elephans

Il en auroit dit davantage ;

Mais le chat sortant de sa cage ,

Lui fit voir en moins d'un instant

Qu'un Rat n'est pas un Elephant.

## FABLE CLXII.

### *L'Horoscope.*

**O**N rencontre sa destinée ,  
Souvent par des chemins qu'on prend pour  
l'éviter.

Un pere eût pour toute lignée

Un fils qu'il aimait trop , jusqu'à consulter

Sur le sort de sa geniture ,

Les diseurs de bonne aventure.

Un de ses gens lui dit que des Lions sur tout

Il éloignât l'enfant jusqu'à certain âge ,

Jusqu'à vingt ans , point davantage.

Le pere pour venir à bout

D'une précaution sur qui rouloit la vie

De celui qu'il aimait , défendit que jamais

On lui laissât passer le seuil de son Palais ;

Il pouvoit sans sortir contenter son envie ,

Avec ses compagnons tout le jour badiner ,

Sauter , courir , se promener :

Quand il fut en l'âge où la Chasse

Plait le plus aux jeunes esprits ,

# 208 FABLES CHOISIES,

Cet exercice avec mépris  
Lui fut dépeint ; mais quoiqu'on fasse,  
Propos , conseil , enseignement,  
Rien ne change un temperament.

Le jeune homme inquiet , ardent , plein de  
courage ,

A peine se sentit des bouillons d'un tel âge ,  
Qu'il soupira pour ce plaisir.

Plus l'obstacle étoit grand plus fort fut le desir ;  
Il sçavoit le sujet des fatales défenses ;

Et comme ce logis plein de magnificences  
Abondoit par tout en tableaux ,

Et que la laine & les pinceaux

Traçoient de tous côtez chasses & païsages ,  
En cet endroit des animaux ,

En cet autre des personnages ,

Le jeune homme s'émut voyant peint un Lion.

Ah ! monstre s'écria-t-il , c'est toi qui me fais  
vivre

Dans l'ombre & dans les fers. A ces mots il se livre  
Aux transports violens de l'indignation ,

Porte le poing sur l'innocente bête :

Sous la tapisserie un clou se rencontra

Ce clou le blesse , il pénétra ,

Jusqu'aux ressorts de l'ame , & cette chere tête ,

Pour qui l'art l'Esculape en vain fit ce qu'il put ,

Dût sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au Poëte Æschile.

Quelque Devin le menaça , dit-on ,

De la chute d'une maison.

Aussi tôt il quitta la Ville ,

Mit son lit en plein champ , loin des toits , sous  
les Cieux.

Un Aigle qui portoit en l'air une Tortuë ,

Passa par là , vit l'homme & sur sa tête nue ,

Qui

Qui parut un morcean de rocher à ses yeux,  
 Etant de cheveux dépourvûë,  
 Laisa tomber sa proie, afin de la casser.  
 Le pauvre Æschille, ainsi sçut ses jours avancer.  
 De ces exemples il resulte,  
 Que cet art, s'il est vray, fait tomber dans les  
 maux

Que craint celui qui le consulte ;  
 Mais je l'en justifie & maintiens qu'il est faux  
 Je ne crois point que la nature  
 Se soit lié les mains & nous les lie encor,  
 Jusqu'au point de marquer dans les Cieux nôtre  
 sort.

Il dépend d'une conjoncture  
 De lieux, de personnes & de tems,  
 Non des conjonctions de tous les charlatans.  
 Ce Berger & ce Roy sont sous même Planette ;  
 L'un d'eux porte le sceptre & l'autre la houlette ?  
 Jupiter le vouloit ainsi  
 Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connois-  
 sance.

D'où vient donc que son influence  
 Agit differemment sur ces deux hommes et  
 Puis comment penetrer jusqu'à nôtre monde,  
 Comment percer des airs la campagne profonde  
 Percer Mars, le Soleil & des vuides sans fin,  
 Un atome la peut dérourner en chemin.  
 Où l'iront retrouver les faiseurs d'Horoscope ?  
 L'état où nous voyons l'Europe,  
 Mérite du moins que quelqu'un d'eux l'ait prévû,  
 Que ne l'a-t-il donc dit, mais nul d'eux ne l'a  
 sçu.

L'immense éloignement, le point & la vitesse,  
 Celle aussi de nos passions  
 Permettent-ils à leur foiblesse,

## 210 FABLES CHOISIES,

De suivre pas à pas toutes nos actions ?  
Nôtre sort en dépend : sa course entresuivie ;  
Ne va non plus jamais que d'un même pas ,

Et ces gens veulent au compas ;

Tracer le cours de nôtre vie.

Il ne se faut point arrêter

Aux deux faits ambigus que je viens de conter  
Ce fils par trop cheri , ni le bon homme *Æschile* ;  
N'y font rien , tout aveugle & menteur qu'est cet  
art

Il peut frapper au but une fois entre mille ,  
Ce sont des effets du hazard.

### F A B L E C L X I I I .

#### *Le Bacha & le Marchand.*

UN Marchand Grec en certaine Contrée  
Faisoit trafic , un Bacha l'appuyoit ,  
De quoi le Grec en Bacha le payoit ;  
Non en Marchand , tant c'est chere denrée  
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant ,  
Que nôtre Grec s'en alloit par tout plaignant.  
Trois autres Turcs d'un rang moindre en puis-  
sance ,

Lui vont offrir leur support en commun.  
Eux trois vouloient moins de reconnoissance  
Qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.  
Le Grec écoute : avec eux il s'engage  
Et le Bacha du tout est averti.

Même on lui dit qu'il jouât s'il est sage ,  
A ces gens-là quelque méchant parti ,  
Les prévenant , les chargeant d'un message.

Pour Mahomet, étoit en son Paradis,  
Et sans tarder : Si non ces gens unis  
Le previeudront, bien certain qu'à la ronde  
Il a des gens tout prêts pour le venger,  
Quelque poison l'envoya protéger,  
Les trafiquans qui sont en l'autre monde.  
Sur cet avis le Turc se comporta  
Comme Alexandre, & plein de confiance,  
Chez le Marchand tout droit il s'en alla,  
Se mit à table : on vit tant d'assurance  
En ses discours & dans tout son maintien,  
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.  
Ami, dit-il, je sçais que tu me quittes ;  
Même l'on veut que j'en craigne les suites.  
Mais je te crois un trop homme de bien,  
Tu n'as pas l'air d'un donneur de breuvage,  
Je n'en dis pas là-dessus davantage :  
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,  
Ecoute-moi : Sans tant de Dialogue  
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,  
Je ne te veux conter qu'un Apologue :  
Il étoit un Berger, son Chien & son Troupeau,  
Quelqu'un lui demanda ce qu'il pretendoit faire  
D'un Dogue, de qui l'ordinaire  
Étoit un pain entier. Il falloit bien & beau  
Donner cet animal au Seigneur du Village.  
Lui Berger pour plus de ménage  
Auroit deux ou trois mâtimeaux.  
Qui lui dépensant moins veilleroient aux trou-  
peaux,  
Bien mieux que cette bête seule.  
Il mangeoit plus que trois ; mais on ne disoit pas  
Qu'il avoit aussi triple gueule,  
Quand les Loups livroient des combats.  
Le Berger s'en défait. Il prend trois chiens de taille

212 FABLES CHOISIES,  
A lui dépenser moins , mais à fuir la bataille.  
Le troupeau s'en sentit , & tu te sentiras

Du choix de semblable canaille ,  
Si tu fais bien , tu reviendras à moi.  
Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces  
Que tout compté vaut mieux en bonne foy  
S'abandonner à quelque puissant Roy ,  
Que de s'appuyer de quelques petits Princes.

---

## F A B L E C L X I V .

### *L'avantage de la Science.*

ENTRE deux Bourgeois d'une Ville ,  
S'émut jadis un différent.

L'un étoit pauvre , mais habile ,  
L'autre riche , mais ignorant ,  
Celui-ci son concurrent

Vouloit emporter l'avantage ,  
Prétendoit que tout homme sage  
Étoit tenu de l'honorer.

C'étoit tout homme sot ; car pourquoi rever  
Des biens dépourvûs de mérite ?

La raison m'en semble petite ,  
Mon ami , disoit-il souvent

Au sçavant :

Vous me croyez considérable.

Mais dites-moi , tenez-vous table ?

Que sert à vos pareils de lire incessamment ?

Ils sont toujours logez à la troisième chambre ,

Vêtus au mois de Juin comme au mois de Dec  
cembre ,

Ayant pour Laquais leur ombre seulement.



La Republique a bien affaire  
 Des gens qui ne dépendent rien :  
 Je ne sçais d'homme nécessaire  
 Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien,  
 Nous en usons, Dieu sçait, nôtre plaisir occupe  
 L'Artisan, le Vendeur, celui qui fait la jupe,  
 Et celle qui la porte, & vous qui dédiez  
 A Messieurs les gens de Finance  
 De méchans livres bien payez.  
 Ces mors remplis d'impertinence  
 Eurent le sort qu'ils méritoient.  
 Comme lettré se tût, il avoit trop à dire,  
 La guerre le vengea bien mieux qu'une Satyre,  
 Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient,  
 L'un & l'autre quitta sa Ville.  
 L'ignorant resta sans azile,  
 Il reçut par tout des mépris :  
 L'autre reçut par tout quelque faveur nouvelle;  
 Cela décida leur querelle :  
 Laissez dire les fots, le sçavoir a son prix.

---

## F A B L E C L X V .

*Jupiter & les Tonnerres.*

**J**upiter voyant nos fautes  
 Dit un jour du haut des airs :  
 Remplissons de nouveaux hôtes  
 Les cantons de l'Univers  
 Habitez par cette face  
 Qui m'importune & me lasse.  
 Va t'en, Mercure, aux Enfers  
 Amene-moi la farie

## 214 FABLES CHOISIES,

La plus cruelle des trois  
 Race que j'ai trop chérie,  
 Tu periras cette fois.  
 Jupiter ne tarda guère  
 A moderer son transport.  
 O vous Rois qu'il voulut faire  
 Arbitres de nôtre sort,  
 Laissez entre la colere  
 Et l'orage qui la suit  
 L'intervale d'une nuit.  
 Le Dieu dont l'aîle est legere  
 Et la langue a des douceurs  
 Alla voir les noires Sœurs.  
 A Thiphone & Mégere,  
 Il préfera, ce dit-on,  
 L'impitoyable Aleçon,  
 Ce choix la rendit si fiere;  
 Qu'elle jura par Pluton  
 Que toute l'engeance humaine;  
 Seroit bien-tôt du domaine  
 Des Déitez de là-bas.  
 Jupiter n'approuva pas  
 Le serment de l'Eumenide;  
 Il la renvoye, & pourtant  
 Il lance une foudre à l'instant  
 Sur certain peuple perfide.  
 Le tonnerre ayant pour guide  
 Le pere même de ceux  
 Qu'il menaçoit de ces feux.  
 Se contenta de leur crainte,  
 Il n'embrassa que l'enceinte  
 D'un desert inhabité  
 Tout pere frappe à côté.  
 Qu'arriva-t-il ? nôtre engeance  
 Prit pied sur cette indulgence.

Tout l'Olimpe s'en plaigait :  
 Et l'assembleur de nuages  
 Jura le Six & promit  
 De former d'autres orages :  
 Ils seroient leurs. On sourit.  
 On lui dit qu'il étoit pere ,  
 Et qu'il laissât pour le mieux  
 A quelqu'un des autres Dieux  
 D'autres tonnerres à faire.  
 Vulcain entreprit l'affaire  
 Ce Dieu remplit ses fourneaux.  
 De deux sortes de carreaux  
 L'un jamais ne se fourvoye ,  
 Et c'est celui que toujours  
 L'Olympe en corps vous envoie :  
 L'autre s'écarte en son cours.  
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ,  
 Bien souvent même il se perd ,  
 Et ce dernier en sa route  
 Tout vient du seul Jupiter.

## F A B L E C L X V I.

*Le Faucon & le Chapon.*

**T** Ne traïresse voix bien souvent vous appelle :  
 Ne vous pressez donc nullement.  
 Ce n'étoit pas un sot, non, non, & croyez m'en,  
 Que le chien de Jean de Nivelle.  
 Un Citoyen du Mans, Chapon de son métier ,  
 Étoit sommé de comparoître  
 Pardevant les lares du maître,  
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer :

## 216 FABLES CHOISIES,

Tous les gens lui erioient pour déguiser la chose ,

Petit , petit , petit : mais loin de s'y fier ,  
Le Normand & demi laissoit les gens crier ?  
Serviteur , d soit-il , vôte apas est grossier.

On ne m'y tient pas , & pour cause :  
Cependant un Faucon sur la perche voyoit  
Nôte Manceau qui s'enfuyoit.

Les Chapons ont en nous fort peu de confiance ,  
Soit instinct , soit experience :

Celui-ci qui ne fut qu'avec peine attrapé ,  
Devoit le lendemain être d'un grand soupé ,  
Fort à l'aise en un plat , honneur dont la volaille  
Se seroit passée aisément.

L'Oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement

Me rend tout éonné : Vous n'êtes que racaille ,  
Gens grossiers , sans esprit , à qui l'on n'apprend  
rien.

Pour moi je sçais chasser & revenir au Maître ,  
Le vois-tu pas à la fenêtre ?

Il n'attend , es-tu sourd ? Je n'entens que trop  
bien ,

Repartit le Chapon : mais que me veut-il dire ,  
Et ce beau Cuisinier armé d'un grand couteau ?  
Reviendrois-tu pour cet apeau ?

Laissez-moi fuir , cesse de rire  
De l'indocilité qui me fait envoler :  
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler ,  
Si tu voyois mettre à la broche  
Tous les jours autant de Faucons  
Que j'y vois mettre de Chapons ,  
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

## FABLE CLXVII.

*Le Torrent & la Riviere.*

**A**vec grand bruit & grand fracas,  
 Un torrent tomboit des montagnes,  
 Tout fuyoit devant lui, l'horreur suivoit ses pas  
 Il faisoit trembler les campagnes :  
 Nul voyageur n'osoit passer  
 Une barriere si puissante,  
 Un seul vit des voleurs, & se sentant presser,  
 Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.  
 Ce n'est que menace & bruit, sans profondeur  
 Nôtre homme enfin n'eut que la peur.  
 Ce succès lui donnant courage,  
 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,  
 Il rencontra sur son passage  
 Une riviere dont le cours,  
 Image d'un sommeil doux, paisible & tranquille,  
 Lui fit croire ce trajet fort facile.  
 Point de bords escarpez, un sable pur & net :  
 Il entre, & son cheval le met  
 A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire,  
 Tous deux au Styx allerent boire :  
 Tous deux à nager malheureux,  
 Allerent traverser au séjour tenebreux.  
 Bien d'autres fleuves que les nôtres.  
 Les gens sans bruit sont dangereux ;  
 Il n'en est pas ainsi des autres.

## FABLE CLXVIII.

*L'Education.*

**L** Aridon & Cesar, freres dont l'origine  
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits  
& hardis;

A deux maîtres divers échûs au temps jadis  
Hantoient, un des forêts, & l'autre la cuisine.  
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom !

Mais la diverse nourriture  
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,  
En l'autre l'alterant, un certain marmiton

Nomma celui-ci Laridon :

Son Frere ayant couru mainte haute aventure,  
Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier abattu  
Fut le premier Cesar que la gente chienne ait eu.  
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse  
Ne fit en ses enfans degenerer son sang :  
Laridon negligé rémoignoit sa tendresse,

A l'objet le premier passant,

Il peupla tout de son engeance ;

Tourne-broches par lui rendus communs en  
France,

Y font un corps à part, gens fuyans les hazards  
Peuple antipode des Cefars.

On ne suit pas toujours ses ayeux ni son pere,  
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dege-  
nere :

Faute de cultiver la nature & ses dons.

O ! Combien de Cefars deviendront Laridons !

## FABLE CLXIX.

*Les deux Chiens & l'Asne mort.*

**L**es vertus devoient être Sœurs,  
Ainsi que les vices sont frères :  
Dès que l'un d'eux qui s'empare de nos cœurs,  
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères ;  
J'entends de ceux qui n'étaient pas contraites

Peuvent loger sous même toit.  
A l'égard des vertus, rarement on les voit  
Toutes en un sujet éminemment placées  
Se tenir par la main sans être dispensées,  
L'un est vaillant, mais prompt, l'autre est prudent  
mais froid.

Parmi les animaux le chien se pique d'être  
Soigneux & fidele à son Maître

Mais il est fort & gourmand.

Témoins ces deux mârins qui dans l'éloignement  
Virent un Asne mort qui flotloit sur les ondes.  
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens,  
Ami, dit l'un, ses yeux sont meilleurs que les  
miens,

Porte un peu tes regards sur ces plaintes profondes  
J'y crois voir quelque chose : Est-ce un Bœuf,  
un Cheval ?

Hé qu'importe quel animal !

Dit l'un de ces mârins, voilà toujours curée.  
Le point est de l'avoir ; car le trajet est grand  
Et de plus il nous faut nager contre le vent  
Buvons toute cette eau, ôtons gorge altérée  
En viendra bien à bout ; ce corps demeurera

## 120 FABLES CHOISIES,

Bien tôt à sec, & ce sera,

Provision pour la semaine.

Voilà mes Chiens à boire, ils perdirent l'haleine,  
Et puis la vie : ils firent tant

Qu'on les vit crever à l'instant.

L'Homme est ainsi bâti : Quand un sujet l'enflâme  
L'impossibilité dispaçoit à son ame.

Combien fait-il de vœux, combien perd-t-il de pas,  
S'outrant pour acquiescer des biens ou de la gloire ?

Si j'arondissois mes Etats ?

Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !

Si j'apprenois l'Hebreu, les Sciences, l'Histoire ?

Tout cela, c'est la Mer à boire ;

Mais rien à l'Homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,  
Il faudroit quatre corps : encor loin d'y suffire,

A mi chemin, je crois, que tous demeureroient ;

Quatre Mathusalem, bout à bout ne pourroient

Mettre à la fin ce qu'un seul desir.

## F A B L E C L X X.

*Democrite & les Abdericains.*

**Q**ue j'ai toujours lui des pensées du vulgaire !  
Qu'il me semble profane, injuste, & temeraire,

Mettant de faux rivaux entre la chose & lui,  
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui ;

Le Maître d'Epiphras fit l'apprentissage.

Son pays le crut son plus sçavant ; mais quoi ?

Aucun n'est prophète chez son

Des gens étoient les fous ; Democrite se fange.



L'erreur alla si loin qu'Abdere deputa

Vers Hipocrate ; & l'invita.

Par lettres ; & par ambassade ,

A venir rétablir la raison du malade.

Nôtre concitoyen , disoient-ils en pleurant ,

Perd l'esprit : la lecture à gâté Démocrite.

Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.

Aucun nombre , dit-il , les mondes ne limite ?

Peut-être même ils sont remplis

De Démocrites infinis ,

Non content de ce songe il y joint les atômes ,

Enfans d'un cerveau creux , invisibles fantômes ,

Et mesurant les Cieux sans bouger d'ici bas

Il connoît l'Univers & ne se connoît pas.

Du tems fut qu'il sçavoit accorder les débats

Maintenant il parle à lui-même.

Venez divin merveil , sa folie est extrême.

Hipocrate n'eût pas trop de foi pour ces gens :

Cependant il partit : Et voyez , je vous prie ,

Quelles rencontres dans la vie

Le sort cause ; Hipocrate arriva dans le tems

Que celui qu'on disoit n'avoit raison ni sens

Cherchoit dans l'homme & dans la bête

Quel siège a la raison , soit le cœur , soit la tête.

Sous un ombrage épais assis près d'un ruisseau ,

Les labirintes d'un cerveau

L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume ,

Et ne vit presque pas son ami s'avancer :

Atraché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser

Le sage est ménager du tems & des paroles

Ayant donc mis à part les entretiens frivoles ,

Et beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit ,

Ils tombèrent sur la morale.

Il n'est pas besoin que j'étaie

## 222 FABLES CHOISIES,

Tout ce que l'un & l'autre dit,  
Le recit precedent suffit,  
Pour montrer que le peuple est Juge recusable ;  
En quel sens est donc veritable  
Ce que j'ai lû dans certain lieu,  
Que sa voix est la voix de Dieu.

---

### FABLE CLXXI.

#### *Le Loup & le Chasseur.*

**F**urent d'accumuler , monstre de qui les yeux  
Regardent comme un point tous les bienfaits  
des Dieux ,

Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?  
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons !  
L'homme sourd à ma voix , comme à celle du  
sage ,

Ne dira-t-il jamais : C'est assez , jouïssons ?  
Hâte-toi , mon ami ? Tu n'as pas tant à vivre ;  
Je te rebats ce mot : car il vaut tout un livre.  
Jouïs : Je le ferai. Mais quand donc ? dès demain.  
Eh mon ami , la mort te peut prendre en chemin.  
Jouïs dès aujourd'hui : redoute un sort semblable  
A celui du Chasseur & du Loup de ma Fable ,  
Le premier de son arc avoit mis bas un Dain ,  
Un Fan de Biche passe , & le voilà soudain  
Compagnon du défunt ? Tous deux gissent sur  
l'herbe ,

La proye étoit honneste : un Dain avec un Fan ,  
Tout modeste Chasseur en eût été content :  
Cependant un Sanglier , monstre , énorme & su-  
perbe ,

Tente encor nôtre Archer friand de tels morceaux,

Autre habitant du Styx : la Parque & ses ciseaux  
Avec peine y mardoient ; la Déesse infernale  
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.  
De la force du coup pourtant il s'abbatit.

C'étoit assez de biens ; mais quoi , rien ne remplit  
Les vastes appetits d'un faiseur de conquêtes.  
Dans le temps que le Pore revient à soi , l'Archer  
Voit le long d'un sillon une Perdrix marcher.

Surcroit cherif aux autres têtes ,  
De son arc toutefois il bande les ressorts.  
Le Singlier rappelant les restes de sa vie ,  
Vient à lui , le décoût , meurt vangé sur son corps  
Et la Perdrix le remercie.

Cette part du recit s'adresse aux convoiteux  
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple ,  
Un Loup vit en passant ce spectacle piteux  
O fortune , dit il , je te promets un temple.  
Quatre corps étendus : que de biens ; mais pour-  
tant

Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares.

( Ainsi s'excusent les avarés , )

J'en aurai dit le Loup , pour un mois , pour au-  
tant.

Un , deux , trois , quatre corps , ce sont quatre  
semaines ,

Si je sçais compter toutes pleines.

Commençons dans deux jours ? & mangeons ce-  
pendant

La corde de cet arc ; il faut que l'on l'ait faite  
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.

En disant ces mots il se jette  
Sur l'arc qui se détend , & fait de sa sagette  
Un nouveau mort, mon Loup a les boyaux percez.

## 224 FABLES CHOISIES,

Je reviens à mon texte : il faut que l'on jouisse ;  
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort com-

un ;  
La convoitise perdit l'un ;  
L'autre perit par l'avarice.



## LIVRE NEUVIÈME.

### FABLE CLXXII.

#### *Le Dépositaire Infidèle.*

**G**RACES aux Filles de mémoire  
J'ai chanté des animaux :  
Peut-être d'autres Héros  
M'auroient acquis moins de gloire.  
Le Loup en langue des Dieux  
Parle au Chien dans mes ouvrages  
Les bêtes à qui mieux  
Y font divers personnages ;  
Les uns fous, les autres sages ?  
De telle sorte pourtant  
Que les fous vont l'emportant ;  
La mesure en est pleine.  
Je mets aussi sur la scène  
Des Trompeurs, des Scelerats,  
Des Tyrans & des Ingrats,  
Mainte imprudente pécore,  
Force fots, force flatteurs ;  
Je pourrois y joindre encore  
Des légions de menteurs.  
Tout homme ment, dit le Sage.

S'il n'y mettoit seulement.  
 Que les gens du bas étage,  
 On pourroit aucunement  
 Souffrir ce défaut aux hommes ;  
 Mais que tout tant que nous sommes.  
 Nous mentionns , grand & petit ,  
 Si quelque autre l'avoit dit ,  
 Je soutiendrois le contraire ,  
 Et même qui mentiroit  
 Comme Esope , & comme Homere ,  
 Un vrai menteur ne seroit  
 Le doux charme de maint songe  
 Par leur bel art inventé.  
 Sous les habits du mensonge  
 Nous offre la verité.  
 L'un & l'autre a fait un livre  
 Que je tiens digne de vivre  
 Sans fin , & plus s'il se peut ;  
 Comme eux ne ment pas qui veut.  
 Mais mentir comme sçût faire  
 Un certain Dépositaire.  
 Payé par son propre mot ,  
 Est d'un méchant , & d'un sot.  
 Voici le fait. Un trafiquant de Perse  
 Chez son voisin , s'en allant en commerce ,  
 Mit en dépôt un cent de fer un jour ,  
 Mon fer , dit-il quand il fut de retour.  
 Votre fer ; il n'est plus : J'ai regret de vous dire,  
 Qu'un Rat l'a mangé tout entier.  
 J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire ? un  
 Grenier  
 A toujours quelque trou. Le trafiquant admire  
 Un tel prodige & feint de le croire pourtant.  
 Au bout de quelques jours il détourne l'enfant  
 Du perfide voisin ; puis à souper convie

## 226 FABLES CHOISIES,

Le pere qui s'excuse , & lui dit en pleurant ;  
Dispensez-moi , je vous supplie ,

Tous plaisirs pour moi sont perdus.

J'aimois un fils plus que ma vie :

Je n'ai que lui ; que dis-je hélas ! je ne l'ai plus  
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.

Le Marchand repartit ; hier au soir sur la brune

Un Chat-huant s'en vint vôtres fils enlever ,

Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.

Le pere dit ; Comment voulez-vous que je croye

Qu'un Hibou pût jamais emporter cette proie ?

Mon fils en un besoin eût pris le Chat-huant ,

Je ne vous dirai point ; reprit l'autre comment ,

Mais enfin je l'ai vû , vû de mes yeux vous dis-je

Et ne vois rien qui vous oblige.

D'en douter un moment après ce que je dis ,

Faut-il que vous trouviez étrange

Que les Chat-huans d'un pays.

Où le quintal de fer par un seul Rat se mange ;

Enlevent un garçon , pesant un demi cent ?

L'autre vit où tendoit cette feinte aventure.

Il rendit le fer au Marchand

Qui lui rendit sa geniture.

Même dispute advint entre deux voyageurs ,

L'un d'eux étoit de ces conteurs ,

Qui n'ont jamais rien vû qu'avec un microscope.

Tout est Grant chez eux : Ecoutez-les , l'Europe

Comme l'Afrique aura des monstres à foison ,

Celui-ci croyoit l'hyperbole permise.

J'ai vû dit-il , un chou plus grand qu'une maison.

Et moi , dit l'autre , un pot aussi grand qu'une

Eglise.

Le premier se moquant , l'autre reprit : tout doux

On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut  
habile.

Quand l'absurde est outré , l'on lui fait trop d'honneur

De vouloir par raison combattre son erreur ;  
Encherir est plus court , sans s'échauffer la bile,

## F A B L E CLXXIII.

*Les deux Pigeons.*

**D**Eux Pigeons s'aimoient d'amour tendre :  
L'un d'eux s'ennuyant au logis  
Fut assez sot pour entreprendre  
Un voyage en lointain país ;  
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?  
Voulez-vous quitter votre frere ?  
L'absence est le plus grand des maux.  
Non pas pour vous , cruel : Au moins que les travaux ,  
Les dangers , les soins du voyage .  
Changent en peu votre courage.  
Encore si la saison s'avançoit davantage !  
Attendez les Zephirs : Qui vous presse , un Corbeau  
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau  
Je ne songerai plus que rencontre funeste ,  
Que Faucons , que rezeaux. Hélas ! dirai-je , il pleut :  
Non , frere a-t-il tout ce qu'il veut ,  
Bon soupé , bon gîte , & le reste ;  
Ce discours ébranla le cœur :  
De nôtre imprudent voyageur.  
Mais le desir de voir & l'humeur inquiète

## 228 FABLES CHOISIES;

L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :  
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :  
Je reviendrai dans peu conter de point en point :

Mes aventures à mon frere.

Je le desennuirai : quiconque ne voit guère  
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint  
Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : j'étois-là , telle chose m'avint .

Vous y croirez être vous - même.

A ces mots en pleurant ils se dirent Adieu.

Le voyageur s'éloigne ; & voila qu'un nuage  
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit , tel encor que l'orage  
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.

L'air devenu serain il part tout morfondu ,

Seche du mieux qu'il peut son corps chargé de  
pluye ,

Dans un champ à l'écart void du bled répandu ,

Voit un Pigeon auprès , cela lui donne envie :

Il y vole , il est pris ; ce bled couvroit d'un las

Les menteurs & traitres appas

Le las étoit usé si bien que de son aîle ,

De ses pieds , de son bec , l'oiseau le rompt enfin :

Quelque plume y perit ; & le pis du destin

Fut qu'un certain Vautour à la serre cruelle

Vit nôtre malheureux qui traînant la fiscelle ,

Et les morceaux du lac qui l'avoit attrapé

Sembloit un forçat échapé.

Le Vautour s'en alloit le lier , quand des nuës

Fend à son tour un Aigle aux aîles étenduës.

Le Pigeon profita du conflit des voleurs ,

S'envola , s'abbatit auprès d'une mazure ,

Crut pour ce coup que ses malheurs

Finiroient par cette aventure :

Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié ,



Prit sa fronde , & du coup tua plus d'amoitié

La volatile malheureuse :

Qui maudissant sa curiosité  
Traînant l'aile , & tirant le pié.

Demi-morte , demi boiteuse ,  
Droit au logis s'en retourna :

Que bien que mal elle arriva ,  
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints , & je laisse à juger  
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines  
Amans , heureux amans , voulez-vous voyager ,

Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous Pun à l'autre un monde toujours beau  
Toujours divers , toujours nouveau ,  
Tenez-vous lieu de tout , contez pour rien le  
reste :

J'ai quelquefois aimé , je n'aurois pas alors ,

Contre le Louvre & ses trésors ,  
Contre le Firmament & sa voute celeste ,  
Changé les bois , changez les lieux ,  
Honorez par les pas , éclairez par les yeux

De l'aimable & jeune Bergère ,  
Pour qui sous le fils de Cythere

J'eus servi engagé par mes premiers sermens.  
Hélas ! quand reviendront de semblables mo-  
mens :

Faut-il que tant d'objets si doux & si charmans  
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète  
Ah si mon cœur osoit encore se réchauffer ,

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?  
Ai-je passé le tems d'aimer ?

Digitized by Google

## FABLE CLXXIV.

*Le Singe & le Leopard.*

**L**E Singe avec le Leopard  
 Gagnoient de l'argent à la foire :  
 Ils affichoient chacun à part.  
 L'un d'eux disoit, Messieurs, mon merite & ma  
 gloire  
 Sont connus en bon lieu : le Roi m'a voulu voir,  
 Et si je meurs il veut avoir  
 Un Manchon de ma peau ; tant elle est bigarée,  
 Pleines de taches, marquetée.  
 Et vergetée, & mouchetée.  
 La bigarure plaît ; partant chacun le vit.  
 Mais ce fut bien-tôt fait, bien-tôt chacun sortit ;  
 Le Singe de sa part, disoit : Venez de grace,  
 Venez Messieurs ; Je fais cent tours de passe-passe,  
 Cette diversité dont on parle tant,  
 Mon voisin Leopard l'a sur soi seulement ;  
 Moi je l'ai dans l'esprit : vôt're serviteur Gille,  
 Cousin & gendre de Bertrand,  
 Singe du Pape en son vivant,  
 Tout fraîchement en cette Ville.  
 Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler ;  
 Car il parle, on l'entend, il fait danser, bales,  
 Faire des tours de toute sorte.  
 Passer en des cerceaux, & le tout pour six blancs ;  
 Non Messieurs, pour un sou, si vous n'êtes con-  
 tens  
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte.  
 Le Singe avoit raison ; ce n'est pas sur l'habis

Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit :  
 L'une fournit toujours des choses agréables,  
 L'autre en moins d'un moment lasse les regardans  
 O que de grands Seigneurs au Leopard sembla-  
 bles,  
 N'ont que l'habit pour tous talens ?

FABLE CLXXV.

*Le Gland & la Citrouille.*

**D**ieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher  
 la preuve

Dans les Citrouilles je la trouve.

Un villageois considérant

Combien ce fruit est gros, & sa tige menue,

A quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela ?

Il a bien mal placé cette Citrouille-là,

Hé parbleu, je l'aurois pendue

A l'un des chênes que voilà.

C'eût été justement l'affaire ;

Tel fruit : tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Gareau, que tu n'es point entré

Au conseil de celui que prêche ton Curé,

Tout en eût été mieux : car pourquoi par exemple

Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit  
 doigt

Ne pend il pas en cet endroit ?

Dieu s'est mépris ? plus je contemple

Ces fruits ainsi placez, plus il semble à Gareau

Que l'on a fait un qui-pro-quo.

Cette reflexion embarrassant nôtre homme :

Qu ne dort point dit-il, quand on a tant d'esprit

## 232 FABLES CHOISIES,

Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son somme,  
 Un gland tombe ; le nez du dormeur en patit.  
 Il s'éveille, & portant la main sur son visage  
 Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.  
 Son nez meurtri le force à changer de langage,  
 Oh, oh, dit-il, je saigne : & que seroit-ce donc  
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde  
 Et que ce Gland eût été gourde ;  
 Dieu ne Va pas voulu sans doute il eut raison,  
 J'en vois bien à présent la cause,  
 En louant Dieu de toute chose,  
 Gareau retourne à la maison.

## FABLE CLXXVI.

*L'Ecolier, le Pedant & le Maître d'un Jardin.*

Certain enfant qui tenoit son Collège,  
 Doublement sot, & doublement fripon,  
 Par le jeune âge, & par le privilège  
 Qu'ont les Pedants de gâter la raison,  
 Chez un voisin déroboit, et dit-on ;  
 Et fleurs & fruits. Ce voisin en Automne  
 Des plus beaux dons que nous offre Pomone  
 Avoit la fleur, les autres le rebut :  
 Chaque saison apportoit son tribut :  
 Car au Printemps il jouïssoit encore  
 Des plus beaux dons que nous présente Flore.  
 Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier,  
 Qui grimpant sans égard sur un arbre fruitier,  
 Gâtoit jusqu'aux boutons, douce & fière espe-  
 rance,  
 Ayant cureurs des biens que promet l'abondance  
 Même

Même il ébranchoit l'arbre, & fit tant à la fin

Que le possesseur du jardin

Envoya faire plainte au maître de la Classe.

Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfans.

Voilà le verger plein de gens

Pires que le premier. Le Pedant de la grace

Accrut le mal en amenant

Cette jeunesse mal instruite :

Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment

Qui pût servir d'exemple : & dont toute sa suite

Se souvint à jamais comme d'une leçon.

Là-dessus il cita Virgile & Cicéron,

Avec force traits de science.

Son discours dura tant que la maudite engeance

Eut le tems de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pieces d'éloquence,

Hors de leur place, & qui n'ont point de fin,

Et ne sçais bête au monde pire

Que l'Ecolier, si ce n'est le Pedant.

Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,

Ne me plairoit aucunement,

## F A B L E C L X X V I I.

*Le Statuaire, & la Statue de Jupiter.*

**U**N bloc de marbre étoit si beau,  
Qu'un Statuaire en fit l'empletre.

Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?

Sera-t-il Dieu, table, ou cuvette

Il fera Dieu : même je veux :

Qu'il ait en sa main un tonnerre,

Tremblez humains ; Faites des vœux ;

## 234 FABLES CHOISIES;

Voilà le maître de la terre  
 L'artisan exprima si bien  
 Le caractère de l'Idole,  
 Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien  
 A Jupiter que la parole.  
 Même l'on dit que l'ouvrier  
 Eut à peine achevé l'ouvrage,  
 Qu'on le vit fremir le premier,  
 Et redouter son propre ouvrage.  
 A la foiblesse du Sculpteur,  
 Le Poète autrefois n'en dûr guere,  
 Des Dieux dont il fut l'inventeur,  
 Craignant la haine & la colere.  
 Il étoit enfant en ceci.  
 Les enfans n'ont l'ame occupée  
 Que du continuel souci  
 Qu'on ne fâche point leur poupée  
 Le cœur suit aisément l'esprit  
 De cette source est descenduë  
 L'erreur païenne qui se vit  
 Chez tant de peuples répandue,  
 Ils embrassoient violemment  
 Les interêts de leur chimere.  
 Pigmalion devint amant  
 De la Venus dont il fut pere.  
 Chacun tourne en réalitez  
 Autant qu'il peut ses propres songes;  
 L'homme est de glace aux veritez,  
 Il est de feu pour les mensonges.

## F A B L E CLXXVIII.

*La Souris metamorphosée en Fille.*

U N E Souris tomba du bec d'un Chat-huant,  
 Je ne l'eusse pas ramassée,  
 Mais un Bramin le fit : je le crois aisément,  
 Chaque pays a sa pensée.  
 La Souris étoit fort froissée,  
 De cette sorte de prochain  
 Nous nous soucions peu : mais le peuple Bramin  
 Le traite en fiere, ils ont en tête  
 Que nôtre ame au sortir d'un Roi  
 Entre dans un ciron ; ou dans telle autre bête  
 Qu'il plaît au sort : C'est-là l'un des points de  
 leur Loi.

Pythagore chez eux a puisé ce mystere,  
 Sur un tel fondement le Bramin crut bien faire  
 De prier un sorcier qu'il logeât la Souris  
 Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps  
 jadis,

Le sorcier en fit une fille  
 De l'âge de quinze ans, & telle, & si gentille,  
 Que le fils de Priam pour elle auroit tenté  
 Plus encore qu'il ne fit pour la grecque beauté,  
 Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle,

Il dit à cet objet si doux :

Vous n'avez qu'à choisir : car chacun est jaloux  
 De l'honneur d'être vôtre époux.

En ce cas je donne, dit-elle,

Ma voix au plus puissant de tous.

Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux ;

V ij

## 236 FABLES CHOISIES,

C'est toi qui seras nôtre gendre.

Non, dit-il, ce nuage épais :

Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits ;

Je vous conseille de le prendre

Eh bien, dit le Bramin au nuage volant,

Es-tu né pour ma fille ? hélas non : car le vent

Me chasse à son plaisir de contrée en contrée,

Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée

Le Bramin fâché s'écria :

O vent, donc, puis que vent y a,

Vient dans les bras de nôtre belle.

Il accouroit : un mont en chemin l'arrêta

L'écreuf passant à celui-là,

Il le renvoye, & dit j'aurois une querelle

Avec le Rat, & l'offenser,

Ce seroit être fou : lui qui peut me percer.

Au mot de Rat la Demoiselle

Ouvrit l'Oreille ; il fut l'poux :

Un Rat ! un Rat : c'est de ces coups

Qu'amour fait, témoin telle & telle.

Mais ceci soit dit entre nous,

On tient toujours du lieu dont on vient : Cette  
Fable.

Prouve assez bien ce point : mais à la voir de près

Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits ;

Car quel époux n'est point au Soleil préférable

En s'y prenant ainsi à dirai-je qu'un geant

Est moins fort qu'une puce : Elle mord portant,

Le Rat devoit aussi renvoyer pour bien faire

La belle au chat, le chat au chien,

Le chien au Loup, Par le moyen

De cet argument circulaire

Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté

Le Soleil eût joui de la jeune beauté.



Revenons s'il se peut à la metempsychose :  
 Le Sorcier du Bramin fit sans doute une chose  
 Qui loin de la prouver fait voir sa fausseté  
 Je prens droit là-dessus contre le Bremin même.

Car il faut selon son système  
 Que l'homme , la souris , le ver , enfin chacun  
 Aille puiser son ame en un trésor commun ,

Toutes sont donc de même trempe ;

Mais agissant diversement

Selon l'organe seulement

L'une s'élève , & l'autre rampe.

D'où vient donc que ce corps si bien organisé  
 Ne pût obliger son hôtesse

De s'unir au Soleil , un Rat eut sa tendresse ,

Tout débattu , tout bien pesé ,

Les ames des Souris & les ames des belles.

Sont très-différentes entr'elles

Il faut revenir toujours à son destin ,

C'est-à-dire à la loi par le Ciel établie.

Parlez au diable , employez la magie ,

Vous ne détournerez nul être de sa fin.

## F A B L E CLXXIX.

*Le Fou qui vend la sagesse.*

J'Amaï auprès des Fous ne te mets à portée  
 Je ne te puis donner un plus sage conseil ,  
 Il n'est enseignement par-il

A celui de faire une tête éventée ,

On en voit souvent dans les cours ,

Le Prince y prend plaisir , car ils donnent toujours

Quelque trait aux fripons aux fots , aux ridicules

## 138 FABLES CHOISIES,

Un fou alloit criant par tous les carefours  
Qu'il vendoit la Sagesse : & les mortels credules  
De courir à l'achat , chacun fut diligent

On effuyoit forces grimaces :

Puis on avoit pour son argent  
Avec un bon soufflet un fil long de deux brasses ;  
La plupart s'en fâchoient : mais que leur servoit-il ?  
C'étoient les plus moquez : le mieux étoit de  
rire ,

On de s'en aller sans rien dire

Avec son soufflet & son fil.

De chercher du sens à la chose.

On se fut fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un fou ? le hazard est la cause

De tout ce qui se passe en un cerveau blessé

Du fil & du soufflet pourtant embarrassé

Un des dupés un jour alla trouver un sage ;

Qui sans hesiter davanrage

Lui dit : Ce sont ici jeroglyphes tout purs.

Les gens bien conseillez , & qui voudront bien  
faire

Entr'eux & les gens fous mettront pour l'ordinaire

La longueur de ce fil , sinon je les tiens sûrs

De quelques semblables caresses ,

Vous n'êtes point trompé , ce fou vend la sagesse.

---

## FABLE CLXXX.

*Le Loup & le Chien maigre.*

**A**utrefois Carpillon fretin ,  
Eut beau prêcher , il eut beau dire ;  
On le mit dans la poêle à frire ,

Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main.  
Sous espoir de grosse aventure.

Est imprudence toute pure.

Le Pêcheur eut raison : Carpillon n'eut pas tort  
Chacun dit ce qu'il put pour deffendre sa vie.

Maintenant il faut que j'appuye

Ce que j'avançai lors , de quelque trait encore.  
Certain Loup aussi sot que le pêcheur fut sage ,

Trouvant un Chien hors du Village ,  
S'en alloit l'emporter : le Chien representa  
Sa maigreur. Jà ne plaise à vôtre seigneurie ,

De me prendre en cet état-là ,

Attendez , mon maître marie

Sa fille unique : Et vous jugez

Qu'étant de nôce il faut malgré moi que j'en  
graisse.

Le Loup le croit , le Loup le laisse ,

Le Loup quelques jours écoutez

Revient voir si son chien n'est point meilleur à  
prendre :

Mais le drôle étoit au logis.

Il dit au Loup par un treillis :

Amy , je vais sortir. Et , si tu veux attendre ,

Le portier du logis & moi

Nous serons tout à l'heure à toi.

Ce portier du logis étoit un chien énorme ,

Expedient les Loups en forme.

Celui-ci s'en douta : Serviteur au portier ,

Dit-il , & de courir. Il étoit fort agile ,

Mais il n'étoit pas fort habile ,

Ce Loup ne sçavoit pas encore son métier ,

## FABLE CLXXXI.

*Rien de trop.*

**J**E ne vois point de creature,  
 Se comporter modérément  
 Il est certain temperament  
 Que le maître de la nature  
 Veut que l'on garde en tout : Le fait-on ? Nul-  
 lement,  
 Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.  
 Le bled riche present de la blonde Cérés  
 Trop touffu bien souvent épaisse les guerets :  
 En superfluité s'épandant d'ordinaire,  
 Et poussant trop abondamment,  
 Il ôte à son fruit l'aliment.  
 L'arbre n'en fait pas moins ; tant le luxe sçait  
 plaire.  
 Pour corriger le blé Dieu permit aux moutons  
 De retrancher l'excès des prodigues moissons.  
 Tout au travers ils se jetterent,  
 Gatterent tout, & tout brouterent,  
 Tant que le Ciel permit aux Loups  
 D'en croquer quelques uns : ils les croquèrent tous  
 S'il ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent :  
 Puis le Ciel permit aux humains  
 De punir ces derniers : les humains abusèrent  
 A leur tour des ordres divins.  
 De tous les animaux l'homme a le plus de pente  
 A se porter dedans l'excès :  
 Il faudroit faire le procès  
 Aux petits comme aux grands : Il n'est ame vivante

On

Qui ne pe he en ceci Rien de trop, est un point  
Dont on parle sans cesse & qu'on n'observe  
point.

## F A B L E C L X X I I .

## Le Cierge.

**C**'Est du séjour des Dieux que les Abeilles  
viennent  
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger.  
Au mont <sup>a</sup> Hymette & se gorger  
De trésors qu'en ce lieu les zephirs entretiennent,  
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel  
Enlevé l'embrosie en leurs chambres close ?  
Ou, pour dire en François la chose,  
Après que les ruches sans miel,  
N'eurent plus que la Cire, on fit mainte bongie  
Maint Cierge aussi façonné.  
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie  
Vaincre l'effort des ans ; il eut la même envie,  
Et nouvel Empedocle <sup>b</sup> aux flâmes condamné,  
Par sa propre & pure folie,

<sup>a</sup> Hymette étoit une montagne célébrée par les Poètes, située dans l'Attique & où les Grecs recueilloient d'excellent miel. <sup>b</sup> Empedocle étoit un Philosophe ancien, qui ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la posterité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du Mont.

# 242 FABLES CHOISIES,

Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné ;  
Ce Clergé ne savoit grain de Philosophie.  
Tout en Tout est divers : ôtez-vous de l'esprit  
Qu'aucun être ait composé sur le vôtre.  
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :  
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

## FABLE CLXXXIII,

### *Jupiter & le Passager.*

O Combien le peril enrichiroit les Dieux ,  
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous  
fait faire.

Mais le peril passé l'on ne se souvient guere ,  
De ce qu'on a promis aux Cieux ,  
Ou conte seulement ce qu'on doit à la terre  
Jupiter , dit l'impie , est un bon creancier :  
Il ne se sert jamais d'Huissier.

Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?  
Comment appelez-vous ces avertissemens ?

Un Passager pendant l'orage.  
Avait voüé cent bœufs au vainqueur des Titans ,  
Il n'en avait pas un , voüer cent Elephans  
N'auroit pas coûté davantage.

Il brûla quelques os quand il fut au rivage.  
Au nez de Jupiter la fumée en monta.  
Sire Jupin , dit-il , prend mon vœu , le voilà ;  
C'est un parfum de Bœuf que ta grandeur respire.  
La fumée est ta part , je ne te dois plus rien  
Jupiter fit semblant de rire.

Mais après quelques jours le Dieu l'attrapa bien ,  
En voyant un songe lui dire

Qu'un trésor étoit en tel lieu : L'homme au vœu  
 Courut au trésor comme au feu.  
 Trouva des voleurs , & n'ayant dans la bourse  
 Qu'un écu pour toute ressource ,  
 Il leur promit cent talens d'or ,  
 Bien comptez , & d'un tel trésor ,  
 Qu'il avoit enterré dedans telle Bourgade.  
 L'endroit parut suspect aux voleurs de façon  
 Qu'à nôtre prometteur , l'un dit : Mon camarade  
 Tu te moques de nous , meurs , & va chez Pluton  
 Porter tes cent talens en don.

## FABLE CLXXXIV.

*Le Chat & le Renard.*

**L**E Chat & le Renard comme beaux petits  
 saints ,  
 S'en alloient en pèlerinage  
 C'étoient deux vrais Tartufs , deux archipate-  
 lins ,  
 Deux franc Pate-pelus qui des frais du voyage ,  
 Croquaient mainte volaille , escroquant maint fro-  
 mage.  
 S'indemnissoient à qui mieux mieux.  
 Le chemin étant long , & partant ennuyeux ,  
 Pour l'accourcir ils disputèrent.  
 La dispute est d'un grand secours  
 Sans elle on dormiroit toujours.  
 Nos Pèlerins s'égoillèrent  
 Ayant bien disputé l'on parla du prochain.  
 Le Renard au Chat dit enfin :  
 Tu prétends être fort habile :

## 244 FABLES CHOISIES,

Enfçais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.  
 Non, dit l'autre: je n'ai qu'un tour dans mon bissac.  
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille,  
 Fux de recommencer la dispute à l'envi.  
 Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,  
 Une meute appaisa la noise.  
 Le chat dit au Renard. Fouille en ton sac ami :  
 Cherche en ta cervelle matoïse  
 Un stratagème sûr: Pour moi, voici le mien.  
 A ces mots sur un arbre il grimpa bel & bien  
 L'autre fit cent tours inutiles,  
 Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut  
 Tous les confrères de Brisaut.  
 Par tout il tenta des aziles :  
 Et ce fut par tout sans succès,  
 La fumée y pourvût ainsi que les bassets,  
 Au sortir d'un Terrier deux chiens aux pieds agiles  
 L'étranglèrent du premier bon.  
 Le trop d'expediens peut gâter une affaire,  
 On perd du tems au choix, on tente, on veut tout  
 faire  
 N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

---

## FABLE CLXXXV.

*Le Mari, la Femme & le Voleur.*

UN Mari fort amoureux,  
 Fort amoureux de sa femme,  
 Bien qu'il fût jouissant se croyoit malheureux  
 Jamais œillade de la Dâme,  
 Propos flatteur & gracieux,  
 Mot d'amitié, ni doux sourire,



Deffiant le pauvre Sire,  
N'avoient fait soupçonner qu'il fut vraiment  
cheri :

Je le crois , c'étoit un mari.

Il ne tint point à l'hymenée.

Que content de sa destinée

Il n'en remerciât les Dieux ;

Mais, quoi : Si l'amour n'affaïssonne

Les plaisirs que l'hymen donne.

Je ne vois pas qu'on en soit mieux ,

Nôtre épouse étant donc de la sorte bâtie ,

Et n'ayant caressé son mari de sa vie.

Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur

Interrompit la doleance.

La pauvre femme eut si grand peur ,

Qu'elle chercha une assurance

Entre les Bras de son époux ,

Ami Voleur , dit-il, sans toi ce bien si doux

Me seroit inconnu ? Prend donc en recompense

Tout ce qui peut chez nous être à ta bien séance,

Prend le logis aussi, Les voleurs ne sont pas

Gens honteux ny fort délicats :

Celui ci fit sa main. J'infer de ce conte

Que la plus forte passion ,

C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion :

Et l'amour quelquefois, quelquefois il la dompte :

J'en ai pour preuve cet amant ,

Qui brûla sa maison pour embrasser sa Dame

L'emportant à travers la flâme.

J'aime assez cet emportement :

Le conte m'en a plû toujours infiniment :

Il est bien d'une ame Espagnole ,

Et plus grande encore que folle.

## FABLE CLXXXVI.

*Le Tresor & les deux Hommes.*

UN Homme n'ayant plus ni credit, ni res-  
source

Et logeant le Diable en sa bourse,

C'est-à dire n'y logeant rien,

S'imagina qu'il feroit bien

De se pendre, & finir lui-même sa misere :

Puisqu'aussi-bien la faim le viendroit faire,

Genre de mort qui ne doit pas

A gens peu curieux de goûter le trépas.

Dans cette intention une vieille mazure

Fut la scene où devoit se passer l'aventure.

Il y porte une corde ; & avec un clou

Au haut d'un certain mur attache le licou.

La muraille vieille & peu forte,

S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un  
tresor.

Nôtre desesperé le ramasse & l'emporte,

Laisse-là le licou, s'en retourne avec l'or :

Sans compter, ronde ou non, la somme plutôt au  
fire :

Tandis que le galand à grands pas se retire.

L'homme au tresor arrive & trouve son argent  
absent.

Quoi, dit-il, sans mourir, je perdrai cette som-  
me.

Je ne me pendrai pas ? & vraiment si feray,

Ou de corde je manquerai.

Le lac étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un  
homme.

Celui-ci se l'attache , & se pend bien & beau.

Celui qui le consola peut-être ,  
Fut qu'un autre eut pour lui fait les frais du  
cordeau.

Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.  
L'avare rarement fuit les jours sans pleurs.  
Il a le moins de part au trésor qu'il enferme.

Thésaurisant pour les voleurs ,  
Pour ses parens ou pour la terre.  
Mais que dire du roc que la fortune fit ,  
Ce sont-là de ses traits , elle s'en divertit.  
Plus le tour est bizarre , & plus elle est contente :  
Cette Déesse inconstante  
Se mit alors en l'esprit  
De voir un homme se pendre.  
Et celui qui se pendit  
S'y devoit le moins attendre.

## FABLE CLXXXVII.

### *Le Milan & le Rossignol.*

**A**près que le Milan , manifeste voleur  
Eut repandu l'alarme en tout le voisinage  
Et fait crier sur lui les enfans du village ,  
Un Rossignol tomba dans ses mains par mal-  
heur ,

Le heraut en Printems lui demande la vie ,  
Aussi bien que manger en qui n'a que le sort :  
Ecoutez plutôt ma chanson ;

Je vous raconterai Terée & son envie.

Qui, Terée ; est-ce un mets propre pour les  
Milans ?

## 248 FABLES CHOISIES,

Non pas, c'étoit un Roy dont les feux violens  
 M firent essentir leur ardeur criminelle :  
 Je m'en vais vous en dire une chanson si belle  
 Qu'elle vous ravira : mon chant plait à un chacun.  
 Le Milan alors lui réplique :  
 Vraiment nous voiei bien, lors que je suis à jeun,  
 Tu me viens parler de musique.  
 J'en parle bien aux Rois : Quand un Roi te prendra,  
 Tu peux lui conter ces merveilles :  
 Pour un Milan, il s'en rira,  
 Ventre affamé n'a point d'oreilles.

---

## F A B L E CLXXXVIII.

### *Le Berger & son Troupeau.*

Quoy toujours il me manquera  
 Quelqu'un de ce peuple imbecille ?  
 Toujours le Loup m'en gobera !  
 J'aurai beau les compter : ils étoient plus de  
 mille.  
 Et m'ont laissé ravir nôtre pauvre Robin ;  
 Robin mouton qui par la Ville  
 Me suivoit pour un peu de pain ,  
 Et qui m'auroit suivy jusques au bout du monde  
 Helas ! de ma musette il entendoit le son :  
 Il me sentoît venir de cent pas à la ronde.  
 Ah le pauvre Robin mouton :  
 Quand Guillot eut fini cette oraison funebre ,  
 Et rendu de Robin la mémoire celebre,  
 Il harangue tout le troupeau ,  
 Les chefs , la multitude , & jusqu'au moindre  
 agneau,

Les conjurant de tenir ferme :  
 Cela seul suffiroit pour écarter les coups.  
 Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous,  
 De ne bouger non plus qu'un terme.  
 Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,  
 Qui nous a pris Robin mouton.  
 Chacun en répond sur la tête.  
 Guillot les crut & leur fit fête.  
 Cependant devant qu'il fût nuit,  
 Il arriva nouvel encombre.  
 Un Loup parut, tout le troupeau s'enfuit.  
 Ce n'étoit pas un Loup, ce n'en étoit que l'ombre,  
 Haranguez de méchans soldats  
 Ils promettent de faire rage :  
 Mais au moindre danger, adieu tout leur cou-  
 rage.  
 Votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.



*Discours à Madame de la Sablière.*

Iris, je vous louerois, il n'est que trop aisé ;  
 Mais vous avez cent fois nôtre encens refusé,  
 En cela peu semblable au reste des mortelles  
 Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.  
 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.  
 Je ne les blâme point, il souffre cette humeur.  
 Elle est commune aux Dieux, aux Monarques,  
 aux belles,  
 Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,  
 Le Nectar que l'on sert au maître du Tonnerre,  
 Et dont nous enyvrons tous les Dieux de la terre,  
 C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point.  
 D'autres propos-chez vous récompensent ce point.

## 230 FABLES CHOISIES,

Propos, agreables commerces ;  
Où le hazard fournit cent matieres diverses.  
Jusques là qu'en vôtre entretien  
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.  
Laissons le monde, & sa croyance,  
La bagatelle, la science,  
Les chimeres, le rien, tout est bon ; Je sô-  
tiens ,

Qu'il faut de tout aux entretiens :  
C'est un parterre, où Flore épand ses biens,  
Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,  
Et fait du miel de toute chose.  
Ce fondement posé ne trouvez pas mauvais,  
Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits  
De certaine Philosophie  
Subtile, engageante, & hardie.  
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non  
Où parler ? Ils disent donc  
Que la bête est une machine,  
Qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts :  
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout en  
corps.

Telle est la montre qui chemine,  
A pas toujours égaux, aveugle sans dessein.  
Ouvrez-la, lisez dans son sein,  
Mainte nuë y tient lieu de tout l'esprit du monde ;  
La premiere y meut la seconde,  
Une troisième suit, elle sonne à la fin.  
A dire de ces gens, la bête est toute telle :  
L'objet la frappe en un endroit,  
Ce lieu frappé s'en va tout droit,  
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle,  
Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.  
L'impression se fait, mais comment se fait-elle ?  
Selon eux par nécessité,

Sans passion, sans volonté :

L'animal se sent agité

De mouvemens que le vulgaire appelle

Tristesse, joye, amour, plaisir, douleur cruelle

Ou quel qu'autre de ces états ;

Mais ce n'est point cela : ne vous y tromp-z pas.

Qu'est-ce donc ? une montre : & nous ? c'est autre chose.

Voici de la façon que Descartes l'expose ,

Descartes , ce mortel dont on eût fait un Dieu

Chez les Payens , & qui tient le milieu

Entre l'homme & l'esprit , comme entre l'huître  
& l'homme

Le tient tel de nos gens , franche bête de somme

Voici , dis-je , comment raisonne cet Auteur

Sur tous les animaux enfans du Createur ,

J'ay le don de penser , & je sçais que je pense

Or vous sçavez Iris de certaine science ,

Que quand la bête penseroit ,

La Bête ne réfléchiroit

Sur l'objet , ni sur sa pensée ,

Descartes va plus loin , & soutient nettement ,

Qu'elle ne pense nullement.

Vous n'êtes point embarrassée

De le croire , ni moi. Cependant quant aux bois

Le bruit des cors , celui des voix

N'a donné nul relâche à la fuyante proye ,

Qu'en vain elle a mis ses efforts.

A confondre & brouïller la voye.

L'animal chargé d'un vieux Cerf , & de dix  
cors ,

En suppose un plus jeune , & l'oblige par force ,

A presenter aux chiens une nouvelle amorce.

Que de raisonnemens pour conserver ses jours ?

Le retour sur ses pas , les malices , les rous ,

## 252 FABLES CHOISIES,

Et le change , & cent stratagèmes ,  
Dignes des plus grands chefs , dignes d'un meilleur sort :

On le déchire après sa mort :

Ce sont tous ses honneurs suprêmes,

Quand la Perdrix

Void ses petits

En danger , & n'ayant qu'une plume nouvelle ,

Qui ne peut fuir encor par les airs le trepas ;

Elle fait la blessée , & va trainant de l'aîle ,

Attirant le chasseur , & le Chien sur ses pas ,

Détourne le danger , sauve ainsi sa famille :

Et puis quand le Chasseur croit que son Chien la pille ,

Elle lui dit adieu , prend sa volée , & rit

De l'homme, qui confus des yeux en vain la suit.

Non loin du Nort il est un monde ,

Où l'on sçait que les habitans ,

Vivent ainsi qu'aux premiers tems

Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains : car quant aux animaux ,

Ils y construisent des travaux ,

Qui des torrens grossis arrêtent le ravage ,

Et font communiquer l'un & l'autre rivage.

L'édifice résiste , & dure en son entier :

Après un lit de bois , est un lit de mortier ,

Chaque Castor agit, comme en est la tâche :

Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.

Maint maître d'œuvre y court , & tient haut le bâton.

La Republique de Platon ,

Ne seroit rien que l'apprentie

De cette famille amphibie.

Ils sçavent en hyver élever leurs maisons ,

Passent les étangs sur des ponts ,



Fruit de leur art , sçavant ouvrage :  
Et nos pareils ont beau le voir :  
Jusqu'à present tout leur sçavoir ,  
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces Castors ne soient qu'un corps vuide  
d'esprit.

Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ,  
Mais voici beaucoup plus : Ecoutez ce recit ,  
Que je tiens d'un Roy plein de gloire ,  
Le Défenseur du Nord, vous sera mon garant ;  
Je vais citer un Prince aimé de la victoire :  
Son nom seul est un mur à l' Empire Ottoman :  
C'est le Roy Polonois, jamais un Roy ne ment

Il dit donc que sur sa frontiere  
Des animaux entr'eux ont guerre de tout tems :  
Le sang qui se transmet des peres aux enfans ,  
En renouvelle la maniere.

Ces animaux, dit-il sont germains du Renard ,  
Jamais la guerre avec tant d'art  
Ne s'est faite parmi les hommes ,

Non pas même au siècle où nous sommes.  
Corps de garde avancé , vedettes, espions ,  
Embuscades , partis , & mille inventions  
D'une pernicieuse , & maudite science ,  
Fille du Stix , & mere des heros ,  
Exercent de ces animaux  
De bon sens , & l'experience.

Pour chanter leurs combats , l'Acheron nous  
devroit ,

Rendre Homere. Ah s'il rendoit  
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure ?  
Que diroit ce dernier sur ces exemples-cy ?  
Ce que j'ai déjà dit, qu'aux belles la nature  
Peut par les seuls ressorts opter tout cecy ,  
Que la mémoire est corporelle ,

# 254 FABLES CHOISIES;

Et que pour en venir aux exemples divers,  
Que j'ai mis en jour dans ces vers.

L'animal n'a besoin que d'elle  
L'objet lorsqu'il revient, va dans son magazin  
Chercher par le même chemin

L'image auparavant tracée,  
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,  
Sans le secours de la pensée,  
Cause un même événement.

Nous agissons tout autrement.  
La volonté nous détermine,  
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine;  
Je sens en moi certain agent:  
Tout obéit dans ma machine.

A ce Prince intelligent.  
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,  
Se conçoit mieux que le corps même:  
De tous nos mouvemens, c'est l'arbitre suprême  
Mais comment le corps l'entend-il?

C'est-là le point, je vois l'outil  
Obéir à la main: mais la main qui guide;  
Eh! qui guide les Cieux, & leur course rapide?  
Quelque Ange est attaché peut-être à ces grands  
corps.

Un esprit vit en nous, & ment tous nos ressorts.  
L'impression se fait; Le moyen, je l'ignore,  
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité:  
Et s'il faut en parler avec sincérité,

Descartes l'ignoroit encore.  
Nous & lui là-dessus nous sommes tous égaux,  
Ce que je sçai Itis, c'est qu'en ces animaux  
Doit je viens de citer l'exemple,  
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son tem-  
ple.

Aussi faut-il donner à l'animal un point,

Que la plante après tout n'a point.  
 Cependant la plante respire:  
 Mais répondra-t on à ce que je vais dire.

---

## FABLE CLXXXIX.

*Le Loup & le Renard.*

**M**Ais d'où vient qu'au Renard  
 Esope accorde un point  
 C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie,  
 J'en cherche la raison, & ne la trouve point.  
 Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,  
 Ou d'attaquer celle d'autrui,  
 N'en sçait-il pas autant que lui;  
 Je erois qu'il en sçait plus, & j'oserois peut-être  
 Avec quelque raison contredire mon maître,  
 Voici pourtant un cas où tout l'honneur échût  
 A l'hôte des terriers. Un soir il aperçût  
 La Lune au fond d'un puits, l'orbiculaire image  
 Lui parut un simple fromage,  
 Deux sceaux alternativement  
 Puiſoient le liquide élément.  
 Nôtre Renard pressé par une faim canine,  
 S'accommoda en celui qu'au haut de la machine  
 L'autre sceau tenoit suspendu.  
 Voilà l'animal descendu,  
 Tiré d'erreur: mais en peine,  
 Car comment remonter si quelqu'autre affamé  
 De la même image charmé,  
 Et succédant à sa misère  
 Par le même chemin ne le tiroit d'affaire.  
 Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vint au  
 puits:

## 156 FABLES CHOISIES;

Le tems qui toujours marche avoit pendant deux  
nuits,

Echancré selon l'ordonnance.

De l'ast e au front d'argent la face circulaire

Sire Renard étoit desespéré,

Compere Loup, le gosier alteré.

Passé par-là : l'autre dit : Camarade,

Je vous veux régaler voyez vous cet objet ?

C'est un fromage exquis Le Dieu Faune l'a fait

La Vache Jo donna le lait.

Jupiter, s'il étoit malade,

Reprendroit l'appetit en état d'un tel mets.

J'en ay mangé cette échancrure,

Le reste vous sera suffisante pâture.

Descendez dans un sceau que j'ai là mis exprès,

Bien qu'au moins mal qu'il put il ajusta l'histoire:

Le Loup fut un sot de le croire:

Il descend, & son poids emportant l'autre part,

Reguinde en haut maître Renard.

Ne nous en mocquons point : nous nous laissons  
séduire.

Sur aussi peu de fondement :

Et chacun croit fort aisément

Ce qu'il craint, & ce qu'il desire.

## F A B L E C L X X X X.

### *Le Païsan du Danube.*

**I**L ne faut point juger des gens sur l'apparence;

Le conseil en est bon : mais il n'est pas nouveau

Jadis l'erreur du Souriceau

Me servit à prouver le discours que j'avance.

J'ai

J'ai pour le fonder à présent  
Le bon Socrate, Esope, & certain Païsan  
Des rives du Danube, homme donc Marc Aurele  
Nous fait un portrait fort fidele.  
On connoit les premiers, quant à l'autre, voici  
Le perſonnage en raccourci.  
Son menton nourriſſoit une barbe touffue,  
Toute ſa perſonne velue  
Repreſentoit un Ours, mais un Ours mal leché  
ſous un ſourcil épais il avoit l'œil caché,  
Le regard de travers, nez tortu, groſſe lèvre  
Portoit ſayon de poil de chevre,  
Et ceinture de jones marins.  
Cet homme ainſi bâti fut député des Villes  
Que lave le Danube; il n'étoit point d'aziles,  
Où l'avarice des Romains  
Ne pénétrât alors, & ne portât les mains:  
Le député vint donc, & fit cette harangue,  
Romains, & vous Senat aſſis pour m'écouter,  
Je ſupplie avant tous les Dieux de m'aſſiſter;  
Veuillent les immortels conducteurs de la langue  
Que je ne diſe rien qui doive être repris.  
Sans leur aide il ne peut entrer dans les eſprits  
Que tout mal & toute injuſtice:  
Faut d'y recourir on viole leurs loix.  
Témoin nous que punit la Romaine avarice:  
Rome eſt par nos forfaits, plus que pour ſes  
exploits  
Instrument de nôtre ſupplice.  
Craignez Romains, craignez, que le Ciel quel-  
que jour  
Ne transporte chez vous les pleurs & la miſere,  
Et mettant en nos mains par un juſte retour  
Les armes dont ſe fert ſa vengeance ſevere,  
Il ne vous faſſe en ſa colere.

## 258 FABLES CHOISIES,

Tous esclaves à vôtre tour,  
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me  
 die  
 En quoi vous valez mieux que cent peuples di-  
 vers ?  
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers ?  
 Pourquoi venir troubler une innocente vie ;  
 Nous cultivions en paix d'heureux champs , &  
 nos mains  
 Etoient propres aux Arts , ainsi qu'au labourage,  
 Qu'avez-vous appris aux Germains ;  
 Ils ont l'adresse & le courage :  
 S'ils avoient eu l'avidité ,  
 Comme vous & la violence ,  
 Peut-être en vôtre place ils auroient la puissance  
 Et sçauroient en user sans humanité.  
 Celle que vos Prêtres ont sur nous exercée  
 N'entre qu'à peine en la pensée.  
 La majesté de vos Autels  
 Elle-même en est offensée :  
 Car sçachez que les immortels  
 Ont les regards sur nous, Grâces à vos exem-  
 ples ,  
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'hor-  
 reur ,  
 De mépris d'eux , & de leurs Temples ,  
 D'avarice qui va jusqu'à la fureur.  
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de  
 Rome ,  
 La terre & le travail de l'homme ,  
 Sont pour les assouvir des efforts superflus :  
 Retirez-les , on ne veut plus  
 Cultiver pour eux des campagnes.  
 Nous quittons les Citez, nous foyons aux mon-  
 tagnes ,

Nous laissons nos cheres campagnes.

Nous ne conversons plus qu'avec des Ours affreux ;

Découragez de mettre au jour des malheureux ,  
Et de peupler pour Rome un païs qu'elle opprime.

Quand à nos enfans déjà nez

Nous souhaitons de voir leurs jours bien-tôt  
bornez

Vos Préteurs aux malheurs nous font joindre le  
crime.

Retirez-les , ils ne nous apprendront

Que la mollesse , & que le vice.

Les Germains comme eux deviendront

Gens de rapine & d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vû dans Rome à mon a-  
bord.

N'a-t-on point de present à faire ;

Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on  
espere

Quelque refuge aux Loix : encor leur ministere

A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort

Doit commencer à vous déplaire ,

Je finis. Punissez de mort.

Une plainte un peu trop sincere.

A ces mots il se couche , & chacun étonné

Admire le grand cœur , le bon sens , l'éloquence

Du Sauvage ainsi prosterné.

On le créa Patrice ; ce fut la vengeance ,

Qu'on crut qu'un tel discours meritoit. On choisit

D'autres Préteurs , & par écrit

Le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme .

Pour servir de modele aux parleurs à venir.

On ne fût pas long-temps à Rome

Cette éloquence entonner.

## F A B L E C L X X X I.

*Le Vieillard , & les trois jeunes Hommes.***U**N octogenaire plantoit.

Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !

Disoient trois jouvenceaux enfans du voisinage ,  
Assurément il radoroit.

Car au nom des Dieux , je vous prie ,

Quel fruit de ce laboureur pouvez vous recueillir  
Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.

A quoi bon charger votre vie.

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour  
vous ;

Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;

Quittez le long espoir , &amp; les vastes pensées ,

Tout cela ne convient qu'à nous :

Il ne convient pas à vous mêmes ,

Repartit le Vieillard. Tout établissement

Vient tard & dure peu. La main des Parques  
blêmes.

De vos jours , &amp; des miens se joûe également.

Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Qui de nous des clartez de la route assurée

Doit jouir le dernier ? Est il aucun moment

Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?

Mes arrière-Neveux me devront cet ombrage :

He bien defendez vous au Sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui

J'en puis jouir demain , &amp; quelques jours encore.



Je puis enfin conter l'Aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux,

Le Vieillard eut raison, l'un des trois jeuneaux

Se noya dès le port allant à l'Amerique

L'autre afin de monter aux grandes dignitez,

Dans les emplois de Mars servant la Republique

Par un coup imprévu vit ses jours emporter.

Le troisième tomba d'un arbre.

Que lui-même il voulut enter.

Et pleurez du Vieillard, il grava sur leur marbre

Ce que je viens de raconter.

## FABLE CLXXXII.

### *Les Souris, & le Chat-buant.*

**I**L ne faut jamais dire aux gens,

Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.

Sçavez-vous si les écoutans

En feront une estime à la vôtre pareille?

Voici pourtant un cas qui peut être excepté:

Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable,

Il a l'air & les traits, encore que véritable,

On abat un pin pour son antiquité

Vieux Palais d'un Hibou, triste & sombre retraite

De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète,

Dans son tronc, caveux, & miné par le temps

Logeoient entre autres habitants.

Forces souris sans pieds, toutes rondes de graisse

L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de bled,

Et de son bec avoit leur troupeau mutilé;

Cet oiseau raisonneoit. Il faut qu'en le confesse.

En son temps aux Souris le compagnon chassa.

## 262 FABLES CHOISIES,

Les premiers qu'il prit du logis échappés.  
 Pour y remédier, le drole estropia  
 Tout ce qu'il prit ensuite. Et leurs jambes coupées,  
 Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,  
 Aujourd'hui l'une, & demain l'autre,  
 Tout manger à la fois, l'impossibilité,  
 S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé :  
 Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre ;  
 Elle alloit jusqu'à leur porter  
 Vivres & grains pour subsister,  
 Puis qu'un Cartésien s'obstine  
 À traquer cet hibou de montre, & de machine,  
 Quel ressort lui pouvoit donner  
 Le conseil de tronquer un peuple mis en muë ?  
 Si ce n'est pas là raisonner,  
 La raison m'est chose inconnue.  
 Voyez que d'argument il fit.  
 Quand ce peuple est pris il s'enfuit :  
 Donc il faut le croquer aussi-tôt qu'on le hape.  
 Tour ; il est impossible. Et puis pour le besoin  
 N'en dois-je pas garder ? donc il faut avoir soin  
 De le nourrir sans qu'il échape.  
 Mais comment, ôtons lui les pieds. Or trouvez  
 moi  
 Chose par les humains à sa fin mieux conduite,  
 Quel autre de penser Aristote & sa suite,  
 Enseignent-ils par votre foy ?

*Ceci n'est point une Fable, & la chose quoique  
 merveilleuse & presque incroyable, est véritable-  
 ment arrivée. J'ay peut-être porté trop loin la pré-  
 voyance de cet hibou car je ne prétends pas établir  
 dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que  
 celui-ci ; mais ses exagérations sont vicieuses en elles-  
 mes, sur tout dans la manière dont j'écris.*

## EPILOGUE.

C'Est ainsi qu' ma Muse , aux bords d'une onde  
pure  
Traduisoit en langue des Dieux  
Tout ce que disent sous les Cieux  
Tan d'estres empruntans la voix de la nature :  
Truchemens de peuples divers  
Je les faisois servir d'Acteurs en mon Ouvrage :  
Car tout parle dans l'Univers ;  
Il n'est rien qui n'ait son langage.  
Plus éloquens chez eux qu'ils ne sont dans mes  
Vers.

Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidele ,  
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modele ,  
J'ay du moins ouvert le chemin -  
D'autres pourront y mettre une dernière main.  
Favoris des neuf Sœurs achevez l'entreprise :  
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute obmise ,  
Sous ces inventions il faut l'enveloper :  
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper  
Pendant le doux emploi de ma Muse innocente ,  
Loüis dont l'Europe , & d'une main puissante  
Il conduit à leur fin les plus nobles projets  
Qu'ait jamais formez un Monarque.  
Favoris des neuf Sœurs , ce sont-là des sujets  
Vainqueurs du temps & de la Parque.



---

## P E R M I S S I O N.

**S**UR la requisition de FRANÇOIS SARRAZIN, Maître Imprimeur de cette Ville, à ce qu'il lui soit permis de réimprimer le Livre intitulé, *Fables choisies, mises en vers*, par Mr. de la Fontaine, attendu que le Privilege qui a été accordé pour quinze années, le 29. Juillet 1677. est expiré : Veu ledit Privilege.

Je consens pour le Roy, à la Permission requise. A Lyon, le vingt-quatrième Oôtobre mil six cens quatre-vingt-seize. Signé, VAGINAY.

**P**ermis d'imprimer. A Lyon, ce vingt-quatrième Oôtobre mil six cens quatre-vingt-seize. Signé, DE SEVE.



# TABLE

DES FABLES CHOISIES,  
mises en Vers par Mr. de la Fontaine.

## LIVRE PREMIER.

<b>L</b> A Cigale , & la Fourmi.	page 2
Le Corbeau , & le Renard.	3
La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.	ibid.
Les deux Mulets.	4
Le Loup , & le Chien.	5
La Genisse, la Chèvre, & la Brebis en société avec le Lion.	6
La Besace.	7
L'Hirondelle ; & les petits Oiseaux.	8
Le Rat de Ville , & le Rat des Champs.	10
Le Loup , & l'Agneau.	11
L'Homme , & son Image.	12
Le Dragon à plusieurs têtes , & le Dragon à plu- sieurs queues.	13
Les Voleurs , & l'Âne.	14
Simonide preservé par les Dieux.	15
La Mort , & le Bûcheron.	17
L'Homme entre deux âges , & ses deux Maî- tresses ,	18
Le Renard , & la Cigogne.	19
L'Enfant , & le Maître d'Ecole.	20
Le Coq , & la Perle.	21
Les Frelons , & les Mouches à miel.	ibid.

Z

# T A B L E.

Le Chêne, & le Roseau.

22

## LIVRE SECOND.

<b>C</b> ontre ceux qui ont le goût difficile.	23
Conseil tenu par les Rats.	25
Le Loup plaidant contre le Renard par devanc un Singe.	27
De deux Taureaux, & une Grenouille.	28
Les Chauvesouris, & les deux Bellettes.	29
L'Oiseau blessé d'une flèche.	30
La Lice, & sa Compagne.	ibid.
L'Aigle, & l'Escarbot.	31
Le Lion, & le Moucheron.	33
L'Asne chargé d'Eponges, & l'Asne chargé de s. b.	34
Le Lion, & le Rat.	36
La Colombe, & la Fourmi.	il id.
L'Astrologue qui se laisse tomber dans un Puits.	37
Le Lièvre, & les Grenouilles.	39
Le Coq, & le Renard.	40
Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.	41
Le Paon se plaignant à Junon.	42
Le Lion, & l'Asne chassans.	43
Testament expliqué par Esope.	44
La Chatte métamorphosée en Femme.	47

## LIVRE TROISIÈME.

<b>L</b> E Meunier, son fils & l'Asne.	49
Les Membres & l'Estomach.	52
De Loup devenu Berger.	53
Les Grenouilles, qui demandent un Roy.	54
Le Renard, & le Beuc.	56
L'aigle, la Laye & la Chatte.	57
L'Yvrogne & sa Femme.	68
La Goutte, & l'Araignée.	52

# T A B L E.

<i>Le Loup &amp; la Cicogne.</i>	61
<i>Le Lion abbatu par l'Homme.</i>	il id.
<i>Le Renard, &amp; les Raisins.</i>	62
<i>Le Cigne, &amp; le Cuisinier.</i>	ibid.
<i>Les Loups, &amp; les Brebis.</i>	63
<i>Le Lion devenu vieux.</i>	64
<i>Philomèle, &amp; Progné.</i>	65
<i>La Femme noyée.</i>	66
<i>La Belette entrée dans un grenier.</i>	67
<i>Le Chat, &amp; un vieux Rat.</i>	68
<i>L'œil du Maître.</i>	69
<i>L'Alciette &amp; ses petits, avec le Maître d'un champs.</i>	70

## LIVRE. QUATRIÈME.

<b>L</b> <i>Le Lion Amoureux.</i>	71
<i>Le Berger, &amp; la Mer.</i>	75
<i>La Mouche &amp; la Fourmi.</i>	76
<i>Le Jardinier &amp; son Seigneur.</i>	78
<i>L'Asne &amp; le petit Chien.</i>	80
<i>Le Combat des Rats &amp; des Balettes.</i>	81
<i>Le Singe &amp; le Dauphin.</i>	83
<i>L'Homme &amp; l'Idole de bois.</i>	84
<i>Le Geay paré des plumes du Paon.</i>	85
<i>Le Chameau &amp; les bâtons flotans.</i>	86
<i>La Grenouille &amp; le Rat.</i>	87
<i>Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.</i>	88
<i>Le Cheval s'étant voulu vanger du Corf.</i>	91
<i>Le Renard &amp; le Buffle.</i>	92
<i>Le Loup, la Chèvre, &amp; le Chevreau.</i>	93
<i>Le Loup, la mère &amp; l'enfant.</i>	94
<i>Parole de Socrate.</i>	95
<i>Le Vieillard &amp; ses enfans.</i>	96
<i>L'Oracle &amp; l'Impie.</i>	97

## LIVRE CINQUIEME.

<b>L</b> E Bucheron & Mercure.	100
<b>L</b> e Pot de terre , & le Pot de fer.	102
Le petit Poisson & le Pescheur.	103
Les Oreilles du Lièvre.	104
Le Renard ayant la queue coupée.	105
La Vieille , & les deux servantes.	106
Le Satire , & le passant.	107
Le Cheval , & le Loup.	108
Le Laboureur & ses Enfants.	109
La Montagne qui accouche.	110
La Fortune & le jeune enfant.	ibid.
Les Medecins.	111
La Poule aux œufs d'Or.	112
L'Asne portant des Reliques.	ibid.
Le Cerf , & la Vigne.	113
Le Serpent , & la Lune.	ibid.
Le Lièvre & la Perdrix.	114
L'Aigle , & le Hibou.	115
Le Lion s'en allant à la guerre.	117
L'Ours , & les deux Compagnons.	118
L'Asne vêtu de la peau du Lion.	119

## LIVRE SIXIEME.

<b>L</b> E Pasteur & le Lion.	120
<b>L</b> e Lion & le Chasseur.	121
Phœbus , & Borée.	ibid.
Jupiter , & le Metayer.	123
Le Cocher , le Chat & le Sourissexu.	124
Le Renard , le Singe & les Animaux.	126
Le Mulet se vantant de sa Gérontologie.	127



# T A B L E.

<i>Le Vieillard , &amp; l'Asne.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Le Cerf se voyant dans l'eau.</i>	<i>128</i>
<i>Le Lièvre , &amp; la Truë.</i>	<i>129</i>
<i>L'Asne &amp; ses Maîtres</i>	<i>130</i>
<i>Le Soleil , &amp; les Grenouilles.</i>	<i>131</i>
<i>Le Villageois , &amp; le Serpent.</i>	<i>132</i>
<i>Le Lion malade , &amp; le Renard.</i>	<i>133</i>
<i>L'Oïseleur , l'Auteur , &amp; l'Alouette.</i>	<i>134</i>
<i>Le Cheval &amp; l'Asne.</i>	<i>135</i>
<i>Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Le Chartier embourbé.</i>	<i>136</i>
<i>Le Charlatan.</i>	<i>137</i>
<i>La Discorde.</i>	<i>138</i>
<i>La jeune Veuve.</i>	<i>140</i>
<i>Le Lion , le Loup , &amp; le Renard.</i>	<i>141</i>
<i>Le Coche &amp; la Mouche.</i>	<i>143</i>
<i>Le Tresor , &amp; les deux Hommes.</i>	<i>144</i>
<i>Le Rat , &amp; l'Huitre.</i>	<i>146</i>
<i>Le Singe &amp; le Chat.</i>	<i>147</i>
<i>Du Glan , &amp; de la Citrouille.</i>	<i>148</i>
<i>Le Milan &amp; le Rossignol.</i>	<i>149</i>
<i>L'Huitre &amp; les Plaideurs.</i>	<i>150</i>
<i>Epilogue.</i>	<i>151</i>
<i>Epigrame.</i>	<i>152</i>
<i>Epitaphe d'un Pareseux.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Autre Epitaphe.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Contre le mariage.</i>	<i>153</i>
<i>Rondeau redoublé.</i>	<i>ibid.</i>

## LIVRE SEPTIEME.

<b>A</b> <i>Madame de Montespan.</i>	<i>155</i>
<i>Les Animaux malades de la Peste.</i>	<i>157</i>
<i>Le mal marié.</i>	<i>159</i>
<i>Le Rat qui s'est retiré du monde.</i>	<i>161</i>

# T A B L E.

<i>Le Heron. La fille.</i>	162
<i>Les Souhaits.</i>	165
<i>La Cour du Lion.</i>	167
<i>Les Vautours, &amp; les Pigeons.</i>	168
<i>La Laitiere &amp; le Pot au lait.</i>	170
<i>Le Curé &amp; le Mort.</i>	171
<i>L'Homme qui court après la fortune, &amp; l'Homme qui l'attend dans son lit.</i>	173
<i>Les deux Coqs.</i>	176
<i>L'ingratitude &amp; l'injustice des hommes envers la fortune.</i>	177
<i>Les Devinereffes.</i>	179
<i>Le Chat, la Belette, &amp; le petit Lapin.</i>	180
<i>La Tête, &amp; la queue du Serpent.</i>	181
<i>Un Animal dans la Lune.</i>	183

## LIVRE HUITIÈME.

<b>L</b> <i>La Mort, &amp; le Mourant.</i>	186
<i>Le Savetier, &amp; le Financier.</i>	188
<i>Le pouvoir des Fables.</i>	190
<i>L'Homme, &amp; la Puce.</i>	192
<i>Les Femmes &amp; le Secret.</i>	193
<i>Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître.</i>	194
<i>Le Rieur &amp; les Poissons.</i>	196
<i>L'Ours, &amp; l'Amateur des Jardins.</i>	197
<i>Les deux Amis.</i>	199
<i>Le Cochon, la Chèvre, &amp; le Mouton.</i>	200
<i>Tircis, &amp; Amarante.</i>	202
<i>Les Obsèques de la Lionne.</i>	204
<i>Le Rat, &amp; l'Elephant.</i>	206
<i>L'Horoscope.</i>	207
<i>Le Bacha, &amp; le Marchand.</i>	210
<i>L'avantage de la Science.</i>	212

# T A B L E.

<i>Jupiter &amp; les Tonnerres.</i>	213
<i>Le Faucon , &amp; le Chapon.</i>	215
<i>Le Torrent , &amp; la Riviere.</i>	217
<i>L'Education.</i>	218
<i>Les deux Chiens , &amp; l'Asne mort.</i>	219
<i>Dénocrates , &amp; les Abderitains.</i>	220
<i>Le Loup , &amp; le Chasseur.</i>	223

## LIVRE NEUVIÈME.

<b>L</b> <i>E Dépositaire infidelle.</i>	224
<i>Les deux Pigeons.</i>	227
<i>Le Singe , &amp; le Leopard.</i>	230
<i>Le Glan , &amp; la Citroüille.</i>	231
<i>L'Ecolier , &amp; le Pedant &amp; le Maître d'un Jardin.</i>	232
<i>Le Statuaire , la Statue de Jupiter.</i>	233
<i>La Souris metamorphosée en Fille.</i>	235
<i>Le Fou qui vend la Sagesse.</i>	237
<i>Le Loup &amp; le Chien maigre.</i>	238
<i>Rien de trop.</i>	240
<i>Le Cierge.</i>	241
<i>Jupiter , &amp; le Passage.</i>	242
<i>Le Chat , &amp; le Renard.</i>	243
<i>Le Mari , la Femme &amp; le Voleur.</i>	244
<i>Le Trésor &amp; les deux Hommes.</i>	246
<i>Le Milan , &amp; le Rossignol.</i>	247
<i>Le Berger &amp; son Troupeau.</i>	248
<i>Discours à Madame de la Sabliere.</i>	249
<i>Le Loup , &amp; le Renard.</i>	255
<i>Le Païsan du Danube.</i>	256
<i>Le Vieillard , &amp; les trois jeunes Hommes.</i>	260
<i>Les Souris , &amp; le Chat-Huant.</i>	261
<i>Epilogue.</i>	263

F I N.

Vermont

Robert. 1881





HSS  
98

008

100







